

J VALERIO
MANFREDI



LES DERNIERS
JOURS DE
JULES CÉSAR

ROMAN

PLON

VALERIO MANFREDI

Les derniers jours de Jules César

Roman

Traduit de l'italien par Claire Bonnefous



PLON

Titre original
Idi di marzo

© 2008, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano
Édition publiée avec l'autorisation de Grandi&Associati

© Plon, 2011 pour la traduction française
ISBN édition originale : 978-88-04-57971-7
ISBN Plon : 978-2-259-21230-4

À John et Diana.

« Qui doit mourir est mort, et qui est mort n'existe plus. »

Euripide, *Alceste*, 527.¹

¹ Traduction de Leconte de Lisle, Alphonse Lemerre, 1884 (*N.d.T.*).

Chapitre I

Romae, Nonis Martiis, hora prima
Rome, 7 mars, six heures du matin

Un voile de clarté filtrait à travers une trouée dans un ciel d'hiver couleur de plomb. Si les nuages obstruaient la lumière, ils semblaient aussi étouffer les bruits, qui parvenaient, troubles et opaques, aux oreilles. Le vent s'élevait par intermittence du vicus Iugarius, pareil au halètement d'un fugitif.

Un magistrat apparut sur la place, à l'extrémité sud du Forum. Reconnaisable à ses insignes, il se dirigeait à vive allure vers le temple de Saturne. Il ralentit le pas devant la statue de Lucius Junius Brutus, le héros qui avait renversé la monarchie près de cinq siècles plus tôt. Au pied du grand bronze courroucé, sur le piédestal qui en portait l'éloge, une main avait écrit au minium : « Brutus, tu dors ? »

Le magistrat secoua la tête et poursuivit son chemin en ajustant sa toge qui glissait de ses épaules maigres à chaque souffle de vent. Il gravit lestement les marches du temple, dépassa l'autel encore fumant et s'évanouit dans l'ombre du portique.

Une fenêtre s'ouvrit à l'étage supérieur de la maison des Vestales. Les vierges gardiennes du feu s'éveillaient, d'autres se préparaient à se coucher après avoir veillé toute la nuit.

Vêtue de blanc, la grande vestale quitta la galerie à colonnes et marcha vers la statue de Vesta, qui se dressait au centre de la cour. La terre se mit à trembler. La tête de la déesse se balança. Un fragment de terre cuite se détacha de la corniche et tomba dans la fontaine avec un bruit sec que le silence amplifia. Alors que la femme levait la tête vers les nuages, un son retentit au loin.

Son regard se remplit d'effroi. Pourquoi la terre frissonnait-elle ?

Le dernier tour de garde s'achevait sur l'île Tibérine, au quartier général de la IX^e Légion, que Marcus Emilius Lepidus avait cantonnée hors les murs. Les soldats et le centurion rendirent les honneurs à l'aigle avant de regagner leur logement deux par deux. Le Tibre coulait impétueusement, léchant de ses eaux troubles les branches nues des aulnes.

Des cris aigus, intermittents, déchirèrent le silence blême de l'aube. Ils provenaient de la demeure du grand pontife. Dans leur maison voisine, les vestales furent prises de panique. Ce n'était pas la première fois qu'elles les entendaient, et leur fréquence augmentait.

Les cris se répétèrent. La grande vestale se posta sur le seuil, d'où l'on pouvait apercevoir les gardes du corps, deux Celtes gigantesques. L'air impassible, ils étaient appuyés contre les montants de la porte de la *Regia*. Peut-être y étaient-ils habitués. Peut-être ignoraient-ils ce dont il s'agissait. Était-ce la voix du pontife ? Altérée, gémissante, elle évoquait celle d'un animal agonisant. Un bruit de pas résonna : un homme accourait, chargé d'un sac en cuir. Il se fraya un chemin entre les deux Celtes, immobiles comme des atlantes, et s'engouffra dans l'entrée du vieil édifice.

Le tonnerre gronda au loin, en direction des collines. Une rafale de vent fléchit les chevelures des frênes du côté du Quirinal. Trois sonneries de trompette annoncèrent le jour. La grande vestale entra dans le sanctuaire et se recueillit en prière devant la déesse.

Le médecin fut accueilli par Calpurnia, l'épouse du grand pontife.

« Antistius, enfin ! s'exclama-t-elle, inquiète. Viens vite ! Cette fois, nous n'arrivons pas à le calmer. Silius s'occupe de lui. »

Antistius lui emboîta le pas en tirant de son sac une languette en bois revêtue de cuir. Il pénétra dans la pièce.

Ruisselant de sueur, les yeux perdus dans le vide, la bave à la bouche, les dents serrées, le grand pontife, dictateur à vie, Caius Julius Caesar, gisait sur un lit en désordre, immobilisé par Silius Salvidienus, son aide de camp aux bras musclés.

Calpurnia, troublée par ce spectacle, se détourna.

Antistius introduisit la languette entre les dents du patient afin de séparer les deux mâchoires.

« Empêche-le de bouger, dit-il à Silius. Empêche-le de bouger ! » Il puisa dans son sac un flacon et versa dans la bouche de César quelques gouttes d'un liquide sombre. Les convulsions s'atténuèrent au bout d'un moment. L'aide de camp attendit toutefois un signe de médecin pour allonger le dictateur et étendre sur son corps une couverture en laine.

Calpurnia approcha. Elle essuya le front et la bouche de son époux, lui mouilla les lèvres à l'aide d'un morceau de lin trempé dans de l'eau fraîche.

« Antistius, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle. C'est terrible, qu'est-ce donc ? »

Les yeux clos, César, plongé dans une lourde torpeur, respirait à grand-peine.

« Les Grecs appellent cette affection le “mal sacré”, car les Anciens croyaient qu'elle découlait de l'action des esprits, démons ou divinités. Alexandre en était lui aussi affligé, semble-t-il. En réalité, on ignore sa nature. On n'en connaît que les symptômes et l'on se borne à limiter les dégâts. Le risque majeur consiste à se mordre la langue et, parfois, à s'étouffer avec. J'ai administré à César le calmant habituel qui paraît heureusement efficace. Mais la fréquence de ces crises m'inquiète : la dernière s'est produite il n'y a que deux semaines.

— Que pouvons-nous faire ?

— Rien. Rien de plus que ce que nous avons fait. »

César ouvrit les paupières et jeta un regard circulaire.

Indiquant le médecin, il dit à Silius et Calpurnia : « Laissez-moi en tête à tête avec lui.

— Tu peux partir, lança Antistius à l'aide de camp, hésitant. Il n'y a plus de danger. Mais reste dans les parages. On ne sait jamais. »

Silius acquiesça avant de quitter la pièce en compagnie de Calpurnia. Il était l'appui, l'aide, l'ombre de son chef. Centurion de la légendaire X^e Légion, dans laquelle il avait servi vingt ans, il avait les cheveux poivre et sel, un cou de taureau, des yeux sombres aussi aqueux et mobiles que ceux d'un enfant. Il suivait son maître comme un chiot.

Le médecin posa l'oreille sur la poitrine de César et l'ausculta. Le cœur retrouvait un rythme normal.

« Ton état s'améliore.

— Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Dis-moi plutôt ce qui se passerait si j'avais une crise de ce genre en public. Si je tombais par terre, la bave à la bouche, au sénat ou sur les Rostres. »

Antistius baissa la tête.

« Tu ne peux pas me répondre, n'est-ce pas ?

— Non, César, mais je te comprends. Ces crises sont imprévisibles. Que je sache, tout au moins.

— Elles dépendent donc des caprices des dieux.

— Crois-tu dans les dieux ?

— Je suis le grand pontife. Quelle réponse attends-tu de moi ?

— La vérité. Je suis ton médecin. Pour être en mesure de t'aider, il faut que je comprenne non seulement ton corps, mais aussi ton esprit.

— Je crois que le mystère nous entoure. Dans le mystère, il y a de la place pour tout le monde, y compris pour les dieux.

— D'après Hippocrate, cette affection portera le nom de mal sacré tant que ses causes n'auront pas été découvertes.

— Hippocrate avait raison. Hélas, ce mal continue d'être sacré et le sera, je le crains, pendant longtemps. Je ne peux toutefois me permettre d'étaler mes faiblesses au grand jour. Le comprends-tu ?

— Oui. Mais tu es le seul à pouvoir pressentir l'arrivée d'une crise. On prétend que le mal sacré ne s'annonce pas. Cependant, chaque homme est unique face à la maladie. Éprouves-tu des signes avant-coureurs ? »

César poussa un profond soupir. « Peut-être. Mais ils ne sont pas évidents et n'ont pas toujours les mêmes caractéristiques.

Parfois, je vois des images d'une autre époque, des images subites... semblables à des éclairs.

— Quel genre d'images ?

— Des massacres, des champs jonchés de cadavres, des nuages qui galopent en hurlant comme les furies de l'enfer.

— Ce sont peut-être de simples souvenirs. Ou des cauchemars. Nous en avons tous. Et toi plus que quiconque. Tu mènes une existence hors du commun.

— Non, ce ne sont pas des cauchemars. Ce sont des images que je vois aussi nettement que toi à présent.

— Ces... images sont-elles toujours suivies de crises ?

— Pas toujours. Je ne peux affirmer avec certitude quelles ont un rapport avec cette maladie. Il s'agit d'un ennemi sournois, Antistius, un ennemi sans visage qui attaque, frappe et s'évanouit comme un fantôme. Je suis l'homme le plus puissant du monde, mais, face à cette maladie, je suis aussi vulnérable que le dernier des indigents.

— À un autre, je conseillerais...

— Quoi ?

— ... de se retirer. D'abandonner la ville, les fonctions publiques, la bataille politique, comme Scipion l'Africain et Sylla. La maladie s'atténuerait peut-être avec l'atténuation de tes luttes quotidiennes. Mais tu ne suivrais sans doute pas ce conseil. Je me trompe ? »

César s'assit au bord du lit. Il posa les pieds sur le sol et se leva. « Non. Je ne peux pas me le permettre. J'ai encore trop de projets à réaliser. Je dois affronter ce risque.

— Dans ce cas, entoure-toi de fidèles. Fais en sorte qu'il y ait toujours auprès de toi un homme prêt à te dissimuler et à t'emmener sur une litière qui te conduira dans un lieu secret où je t'attendrai. Quand la crise sera passée, tu retourneras là où tu te trouvais comme si de rien n'était. C'est tout ce que je peux te dire.

— C'est un conseil sage. Maintenant, tu peux repartir, Antistius. Je me sens mieux.

— Je préférerais rester.

— Non. Tu as sûrement d'autres occupations. Envoie-moi Silius avec une collation. J'ai faim. »

Antistius inclina la tête. « Comme tu le souhaites. Silius t'apportera aussi une potion que je vais te préparer. Elle contribue à diluer les humeurs de la rate, ce qui est bon pour toi. Et maintenant, allonge-toi et essaie de te détendre. Après quoi, tu prendras un bain chaud et te feras masser. »

César garda le silence.

Antistius sortit en soupirant.

Il trouva dans l'entrée Calpurnia, assise dans un fauteuil. Vêtue de sa tenue de nuit, elle n'avait pas pris de bain ni mangé. Les marques de la fatigue se lisaient sur son visage et sur son corps. Voyant Antistius se diriger vers la cuisine, elle lui emboîta le pas.

« Alors ? interrogea-t-elle. Qu'as-tu à me dire ?

— Rien de nouveau, hélas ! J'ai l'impression que la maladie se consolide. Nous ne pouvons que tenter d'en atténuer les effets et espérer qu'elle disparaisse ainsi qu'elle est venue, en admettant que cela soit possible. César a de grandes ressources.

— Aucun homme ne peut traverser impunément autant de tempêtes physiques et spirituelles. Ces dix dernières années ont été aussi remplies que dix vies, elles l'ont usé. César a cinquante-six ans, Antistius, et il a l'intention d'entreprendre une nouvelle expédition en Orient. Contre les Parthes. »

Tandis que le médecin écrasait des graines dans un mortier et les mettait à bouillir sur le réchaud, Calpurnia s'assit. Une servante lui apporta son petit déjeuner habituel : un œuf cuit sous la cendre et du pain grillé.

« Cette femme contribue à aggraver la situation... »

Calpurnia parlait de Cléopâtre VII, la reine d'Égypte, qui vivait dans la villa de César, sur l'autre rive du Tibre. Sachant où une discussion sur ce sujet risquait de les mener, Antistius se garda de relever cette allusion. Cléopâtre était venue à Rome en compagnie de l'enfant qu'elle avait eu l'audace d'appeler Ptolémée César.

« ... Cette traînée... J'espère qu'elle va mourir. Je lui ai fait jeter le mauvais œil, mais elle doit disposer de quantité d'antidotes. Je me demande combien de filtres elle a administrés à mon époux pour se l'attacher. »

Antistius laissa échapper : « Ma dame, n'importe quel homme d'âge mûr serait flatté d'avoir un fils d'une jolie femme dans la fleur de l'âge. Cela donne le sentiment d'être jeune et vigoureux... » Il s'interrompit : ce n'était pas une réponse très heureuse, étant donné que Calpurnia ne pouvait avoir d'enfant. Aussi se hâta-t-il d'ajouter : « Pardonne-moi. Je ne devrais pas me mêler de ces choses-là. De plus, César n'a pas besoin de se sentir vigoureux. Il l'est. Jamais de mon existence je n'ai vu d'homme de sa trempe.

— Ne t'inquiète pas. Je suis habituée. Ce qui me préoccupe, c'est le fardeau énorme qui pèse sur ses épaules. Il ne peut continuer à le porter longtemps. Et nombreux sont ceux, j'en suis persuadée, qui rêvent de le voir à genoux. Ceux qui lui montrent aujourd'hui un visage amical se transformeraient sans mal en bêtes féroces. Je n'ai confiance en personne, le comprends-tu ? En personne.

— Oui, ma dame, je comprends. »

Le médecin ôta sa potion du feu, la filtra et la versa dans une tasse qu'il posa sur le plateau où le cuisinier installait le repas de César : des fèves, du fromage et de la fougasse à l'huile d'olive. C'est alors que Silius entra. Il s'empara seulement de la potion.

« Comment ? Il ne mange pas ? interrogea Calpurnia.

— Je viens de chez lui. Il a changé d'avis. Il n'a plus faim. Il est monté sur la terrasse. »

« Ta potion, César. »

Les mains appuyées sur la balustrade, l'homme d'État regardait vers l'Aventin d'où s'élevait, tel un nuage sombre, une nuée d'étourneaux se dirigeant vers le Tibre.

Il se retourna lentement, comme s'il remarquait la présence de Silius avec un temps de retard, et posa la potion fumante sur le parapet afin qu'elle refroidisse. Puis il en but quelques gorgées.

« Où est Publius Sextius ?

— Le centurion Publius Sextius se trouve à Modène, selon tes instructions, César.

— Je le sais. Mais, à l'heure qu'il est, il devrait être rentré. Att-il envoyé un message ?

— Pas que je sache.

— Si une dépêche arrive, avertis-moi immédiatement, quelle que soit l'heure et quoi que je fasse.

— Tu vas bientôt offrir un sacrifice à Jupiter le meilleur et le plus grand dans son temple du Capitole. Si tel est encore ton désir. »

César but une autre gorgée. « Oui. Il m'arrive d'oublier que je suis le grand pontife de Rome, alors que ce devrait être la première de mes pensées... Donc, pas de bain ni de massage.

— Cela dépend de toi, César.

— N'oublie pas de me réveiller si je dors.

— Peux-tu être plus explicite ?

— Au cas où il arriverait un message de Sextius.

— Bien sûr. Ne t'inquiète pas.

— Ce devrait être la première de mes pensées, répéta le dictateur sous l'œil interdit de Silius qui tentait de suivre son raisonnement. Je parle de mon sacerdoce. Et pourtant je ne crois pas que les dieux s'intéressent à nous. Pourquoi le devraient-ils ?

— C'est la première fois que je t'entends tenir ces propos. Que se passe-t-il, mon général ?

— Sais-tu pourquoi nous brûlons tous les jours des victimes sur les autels ? Pour que les dieux voient la fumée s'élever de nos villes et évitent de nous piétiner quand, invisibles, ils marchent sur la Terre. Autrement, ils nous écraseraient ainsi que nous écrasons les fourmis.

— Une comparaison intéressante. Antistius te fait dire de tout boire », conclut Silius en indiquant la tasse.

César la vida en quelques gorgées. « De fait, il n'y a pas de fumée plus dense et plus noire que celle de la chair brûlée. »

Silius le savait, et il savait à quoi son général pensait. Il avait combattu à ses côtés à Pharsale et à Alexandrie, en Afrique et en Espagne. Année après année, depuis qu'il avait franchi le Rubicon, il avait vu brûler les corps non pas d'ennemis sauvages, mais de citoyens semblables à lui, les corps de citoyens romains. La vision du champ de bataille de Pharsale,

jonché des cadavres de quinze mille de ses concitoyens, dont des chevaliers et des sénateurs, d'anciens magistrats, s'était gravée dans sa mémoire. À cheval, César avait parcouru de son regard rapace les lieux du massacre. Et il avait dit tout bas, comme s'il se parlait à lui-même, comme pour décharger sa conscience : « Ils l'ont cherché. »

César arracha son aide de camp à ses pensées. « Allons-y, on nous attend. Je dois encore me préparer. »

Une fois à l'étage inférieur, Silius l'aida à se laver et se vêtir. « J'appelle la litière ?

— Non. Allons-y à pied. Une promenade me fera du bien.

— Dans ce cas, j'appelle la garde.

— Peu importe. Ou plutôt, je commence à croire qu'il vaudrait mieux m'en débarrasser.

— De la garde ? Pourquoi donc ?

— L'idée de me promener dans ma ville escorté par des gardes du corps me déplaît. Seuls les tyrans se comportent de la sorte... »

Silius lança à César un regard stupéfait. Il attribuait son étrange manège à sa maladie, ou aux pensées qui en découlaient.

« ... et puis les sénateurs ont approuvé un sénatus-consulte dans lequel ils s'engagent à me faire un bouclier de leur corps en cas de menace contre ma personne. Connais-tu meilleure défense ? »

Silius était éberlué. Il avait du mal à croire les mots qu'il venait d'entendre et se demandait comment s'opposer à pareille folie. Il prit congé de César sous un prétexte, gagna le rez-de-chaussée et ordonna à des domestiques de suivre le dictateur et lui-même à distance avec une litière.

Ils s'acheminèrent le long de la voie Sacrée en passant devant le temple de Vesta et la basilique que César avait fait bâtir avec le butin de sa campagne contre les Gaulois. Elle n'était pas encore achevée, mais il avait décidé deux ans plus tôt de la consacrer, comme pressé par l'urgence.

C'était un bâtiment magnifique, doté de trois grandes nefs et revêtu de marbres précieux, un des présents qu'il avait voulu

offrir à sa ville. Et pas seulement. Depuis son retour d'Alexandrie, le spectacle de Rome ne le comblait plus. La ville s'était étendue de manière disharmonieuse, les constructions se dressaient les unes contre les autres dans un désordre souvent indigne. On n'y voyait pas les avenues imposantes, les places majestueuses et les monuments extraordinaires qui, à Alexandrie, faisaient l'admiration des visiteurs du monde entier.

À leur droite, le Forum commençait à se remplir. Personne ne reconnut César, qui avait remonté sa toge sur sa tête et dont il était malaisé de distinguer le visage. Les deux hommes longèrent le temple de Saturne, le dieu qui avait régné pendant l'âge d'or, âge auquel les hommes étaient satisfaits de ce que la terre et les troupeaux leur offraient, âge où ils vivaient dans des cabanes en bois, se réveillaient au chant des oiseaux et allaient se coucher après avoir consommé un repas frugal en famille.

Silius se surprit à penser à l'époque qui lui avait échu : une époque caractérisée par la férocité et l'avidité, les conflits incessants, les luttes intestines, les massacres de citoyens perpétrés par d'autres citoyens, les listes de proscription, les exils et les trahisons, une époque d'affrontements furibonds. Il n'y avait pas de sentiment plus dur et plus implacable que la haine entre frères, songea-t-il, et, tout en contemplant le visage de César dans l'ombre de sa toge, il se demandait si un homme pouvait vraiment être le fondateur d'une nouvelle ère. Une ère qui, une fois achevées les luttes interminables, serait marquée par une paix assez durable pour effacer des mémoires le sang versé et étouffer avec le temps les rancœurs les plus tenaces. Il leva les yeux vers le temple imposant qui dominait la ville, au sommet du mont Capitolin.

Le ciel était sombre.

Chapitre II

Il sortait par la porte principale d'Alésia sur un puissant cheval de bataille bardé de phalères et revêtu d'une magnifique armure.

Enveloppé dans une cape rouge, César était assis sur un siège à haut dossier, devant les fortifications du campement, entouré par ses officiers et ses légionnaires.

Sur les remparts de la ville, une foule muette regardait avec effroi son chef suprême capituler.

Le grand guerrier s'approcha, il tourna au pas autour de l'homme qui l'avait vaincu puis mit pied à terre, se dépouilla de ses armes, les jeta à ses pieds et s'assit sur le sol. Il espérait, en se livrant, épargner sa ville et le peuple qu'il avait guidé.

Romae, in via Sacra, Nonis Mart., hora secunda
Rome, voie Sacrée, le 7 mars, sept heures du matin

C'était une de ces images qui l'assaillaient avec un réalisme épouvantable, une scène si vivante qu'il était incapable de la distinguer de la réalité physique. La voix de Silius le fit sursauter : « Tu te sens bien, général ? »

César se tourna vers la prison Mamertine : « Pourquoi ai-je fait tuer Vercingétorix ? »

— Pourquoi y penses-tu donc ? C'est la loi, tu le sais. Les ennemis vaincus doivent suivre le char du triomphateur avant d'être étranglés. Il en a toujours été ainsi.

— C'est une barbarie. Les traditions... Elles devraient indiquer des valeurs à conserver. Or, pour la seule raison quelles sont anciennes, elles renvoient à des âges archaïques et primitifs, à des communautés sauvages et grossières, à des coutumes féroces.

— Notre époque n'est pas meilleure, me semble-t-il.

— C'est vrai.

— Il n'existe qu'une seule loi : "Malheur aux vaincus !" Il faut toujours s'efforcer de vaincre, tant que c'est possible. C'est ce que tu as fait.

— Un instant, j'ai vu son fantôme : hâve, barbu, les yeux enfoncés, le regard fou.

— Tu ne peux te raviser parce que tu es au sommet. D'autres doivent rendre compte. Pas toi. Tu as fait ce que tu as estimé nécessaire. Il n'y a rien à ajouter. Quand la bataille semblait perdue, en Espagne, à Munda, nous étions prêts à mourir. Vercingétorix aurait pu se suicider, lui aussi, et se soustraire ainsi à une mort ignominieuse. Mais il faut plus de courage pour se tuer que pour massacrer ses ennemis dans la fureur de la bataille. »

César se remit en marche.

Silius le regarda gravir la dernière rampe en direction du Capitole. Il avançait d'un pas énergique, décidé, militaire. Après avoir surmonté sa crise, il semblait avoir recouvré sa vigueur : peut-être se croyait-il en mesure de vaincre ce mal ainsi qu'il l'avait toujours emporté sur tout et sur tous.

Le temple était ouvert. À l'intérieur, la statue de Jupiter se dévoilait peu à peu, offrant sa tête, sa poitrine, ses bras, son ventre puis ses genoux aux deux hommes qui se rapprochaient. Cette statue antique aux traits durs, anguleux, à la barbe raide, se voulait effrayante. Elle était flanquée des images de Minerve et de Junon, dans deux niches latérales.

César et Silius rejoignirent devant l'autel une petite foule composée de sénateurs qui étaient, pour certains, amis de l'homme d'État. Il y avait des absents, dont Antoine, sans doute retenu ailleurs par ses fonctions de consul.

Au deuxième et au troisième rangs se pressaient des plébéiens auxquels on distribuerait la chair de la victime après le sacrifice. Ils regardaient les membres du collège sacerdotal des flamines sortir du temple dans leur tenue de cérémonie.

Dès que le grand pontife à la tête voilée eut gagné l'autel, des serviteurs amenèrent un veau de trois ou quatre mois aux cornes tout juste esquissées. L'un d'eux portait une hache ; un autre, sur un plateau, la *mola salsa*, mélange de sel et de farine

d'épeautre qui constituait la nourriture frugale des Anciens. César en ramassa une poignée et la répandit sur la tête de l'animal. À son signe, la lourde hache s'abattit sur son encolure. La tête roula au sol et le corps s'effondra.

Depuis la fin de la dernière guerre, en Espagne, Silius ne supportait plus l'odeur du sang. Il s'obligea à penser à autre chose, aux nouvelles peu rassurantes de la Syrie et de l'Espagne, pas totalement pacifiées. Il contempla le ciel : les nuages ne se décidaient pas à se résoudre en pluie bien qu'ils fussent de plus en plus menaçants et que le tonnerre continuât de gronder au loin, sur les monts encapuchonnés de blanc.

Les serviteurs retournèrent le veau, lui ouvrirent le thorax et le ventre afin que l'haruspice examine ses entrailles et en tire un auspice. À quelques pas, César faisait mine d'observer la scène alors que son esprit poursuivait d'autres pensées : sa maladie, l'expédition contre les Parthes, l'avenir de l'État, ses ennemis encore en vie, ses ennemis morts, les fantômes des martyrs de la république qui ne cessaient de le tourmenter.

Son regard se posa sur la tête de la victime, puis sur les yeux de Silius avec qui s'instaura une brève complicité.

Cette vision leur rappelait la tête de Pompée, l'adversaire défait. « Ils l'ont cherché » : telle était l'éternelle réponse du dictateur qui, plus d'une fois, avait offert en vain un accord à son collègue au consulat. Malgré tout, la tête coupée et conservée en saumure de ce grand Romain ne cessait de peser sur sa conscience.

Les mauvaises langues avaient répandu la rumeur selon laquelle, en tuant Pompée, le petit roi égyptien, Ptolémée XIII, époux et frère de Cléopâtre, avait évité à César un devoir ingrat, mais inévitable, et lui avait offert l'occasion de verser quelques larmes sur son ancien gendre.

L'haruspice plongeait les mains dans les entrailles du veau sacrifié et fouilla ses boyaux fumants. Soudain, ses gestes devinrent confus et son regard se fit inquiet. Il était, de toute évidence, en proie à la panique. S'en apercevant, comme tous les membres de l'assistance, César se rapprocha, imité par Silius en dépit de son dégoût.

« Que se passe-t-il ? Qu'as-tu vu ? »

Blême, l'haruspice balbutia : « Le cœur... Je ne trouve pas le cœur. C'est un terrible présage.

— Tais-toi ! », lui intima l'homme d'État.

Il retroussa les manches de sa tunique et enfonça les mains avec décision dans le thorax de l'animal. Un sombre gargouillement s'ensuivit. Un instant, son regard trahit angoisse et incertitude. Il ordonna qu'on lui apporte une cuvette remplie d'eau pour se laver les mains et, tandis que l'eau se teintait de rouge, déclara : « Il était juste couvert de graisse et plus petit que la normale. Cet homme est incompetent et donc dangereux. Chassez-le ! Et maintenant brûlez tout ! ajouta-t-il, à la consternation des pauvres. Ne faisons pas trop attendre les dieux. »

Il réclama une autre bassine d'eau, acheva de se nettoyer et s'essuya les mains dans une toile de lin tendue par un serviteur.

Silius gravit les marches qui menaient au portique du sanctuaire. Du haut, il vit la foule se disperser. On allumait le feu, sur l'autel, et jetait aux flammes l'animal découpé. Ce n'était toutefois pas l'objet de son intérêt : il voulait s'assurer que la litière était postée à l'endroit convenu et que les hommes étaient sur le qui-vive.

Il se tourna ensuite vers l'intérieur, comme pour saluer les dieux de la triade, immobiles dans l'ombre. Un objet brillait sur un coussin de pourpre, aux pieds de la statue de Jupiter, si haute que sa tête touchait presque le plafond. C'était une couronne en or. Un cartouche gravé dans le bois disait :

À JUPITER, UNIQUE ROI DES ROMAINS

Il pivota. Voyant que César achevait de célébrer le sacrifice selon les rites traditionnels, il redescendit.

Les nuages s'ouvraient çà et là, offrant des déchirures de bleu, que le gris effaçait vite. Silius attendit sur le côté sud de l'escalier que le grand pontife eût salué les membres de l'assemblée pour l'accompagner à l'embouchure de la voie Sacrée. La litière s'ébranla.

Le bruissement de la foule s'élevait du Forum, mêlé aux cris des vendeurs et des bonimenteurs qui s'échappaient des

boutiques. On percevait par bribes le discours d'un magistrat réclamant, aux Rostres, l'approbation du peuple pour son travail.

« Puisque tu as trouvé le cœur, pourquoi ne l'as-tu pas arraché ? interrogea Silius.

— Fouiller dans les viscères d'un animal est pour le moins répugnant. De plus, c'était inutile. L'animal était vivant, il est donc certain qu'il avait un cœur. Connais-tu l'histoire du veau d'Anaxagore ?

— Non, César.

— Du temps où Périclès était un simple meneur, un veau unicolore naquit à Athènes. Périclès consulta un devin, lequel lui répondit qu'il s'agissait d'un présage. Cela signifiait que le parti du peuple, doté de deux chefs, Éphialtès et lui, serait bientôt conduit par un seul représentant, c'est-à-dire lui-même. Le philosophe Anaxagore fut aussitôt convoqué afin d'interpréter le prodige. Il ouvrit le crâne de l'animal, examina son cerveau et y trouva de graves anomalies. Si l'animal n'avait qu'une corne, répondit-il, c'était à cause d'une malformation. Il y a toujours une explication, Silius. Et s'il n'y en a apparemment pas, ce n'est pas à un prodige qu'il faut l'attribuer, mais à notre ignorance, à notre inaptitude, à notre incapacité de comprendre les raisons d'un phénomène. »

Ils avaient atteint la base de la rampe. La voie Sacrée virait à droite en direction du temple de Saturne et de la basilique. César s'assit au pied du grand *ficus ruminalis*, le figuier sauvage qui commençait à se couvrir de feuilles. Il aimait s'asseoir dans ce coin tranquille et écouter, sans être reconnu, les gens converser.

« Qu'est-ce que tu es allé faire dans le temple ? demanda-t-il soudain. Prier ?

— J'ai lu une inscription. Une inscription placée devant une couronne en or. Je la connaissais de réputation et j'étais curieux de la voir. C'est bien celle dont on a tant parlé, mon général ? »

Quelques gouttes tombèrent, et une odeur de poussière se répandit dans l'air. César ne broncha pas. Il semblait savoir que la pluie cesserait vite. De nombreux passants, en revanche, coururent s'abriter sous le portique de la basilique.

« Oui, c'est celle dont on a parlé. Trop parlé.

— Ce jour-là tu m'avais envoyé en mission à Capoue. J'ai eu des difficultés, à mon retour, à savoir ce qui s'était produit. On m'a livré au moins une demi-douzaine de versions de cet épisode.

— Cela prouve que la vérité historique n'existe pas. Non seulement parce que la mémoire de chaque homme est différente, mais aussi parce que ce qui attire l'attention de l'un échappe à l'autre. Bonne foi mise à part, chacun se rappelle ce qui a attiré son attention, non ce qui s'est passé réellement sous ses yeux. Quelle version as-tu crue ?

— Tu assistais à la cérémonie des Lupercales. Antoine t'a offert à deux reprises la couronne royale, que tu as refusée à deux reprises, décidant de l'offrir à Jupiter, l'unique roi des Romains.

— C'est faux.

— Tu veux dire par là que tu l'as acceptée ? interrogea Silius, interdit.

— Non. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi. Crois-tu vraiment qu'Antoine m'aurait offert la couronne royale sans mon autorisation ou sans mon incitation ?

— Tu aurais pu le lui demander pour avoir ainsi la possibilité de refuser devant une multitude de gens et échapper ainsi à tout soupçon.

— C'est une explication intelligente. Si tu avais le rang sénatorial ou l'anneau de chevalier, tu pourrais te consacrer à une carrière politique.

— Ce n'est pas mon intention. J'ai le privilège de vivre auprès de toi, et cela me suffit.

— Quoi qu'il en soit, cette hypothèse aussi est erronée. L'épisode s'est déroulé de façon insolite et fortuite. Assis dans la tribune au Champ de Mars, j'observais les évolutions des Luperques qui frappaient les femmes de lanières de peau d'agneau afin de les rendre fertiles. Parmi eux se trouvait Antoine, qui courait à moitié nu...

— Cela a dû déplaire.

— Oui, j'ai vu bon nombre de visages scandalisés autour de moi. En particulier celui de Cicéron. Je ne peux lui donner tort.

Antoine partage le consulat avec moi, et l'on n'a jamais vu un consul en charge courir à moitié nu, un fouet en peau d'agneau à la main. C'est toutefois Licinius, un ami de Cassius Longinus, présent aux côtés de Publius Casca, qui avait pris cette initiative.

— Des gens que je n'aime guère. »

S'abstenant de relever ce commentaire, César poursuivit : « Il s'est approché et a déposé la couronne à mes pieds. Devant moi, des gens ont applaudi frénétiquement en incitant Lépide à m'en coiffer. Lorsque les spectateurs placés plus loin s'en sont aperçus, ils ont aussitôt protesté. Ce n'étaient plus que cris scandalisés. Lépide a donc hésité. »

Un instant, Silius parut observer des saltimbanques qui demandaient l'aumône aux passants. César continua : « Je n'ai pas fait un geste. Cassius s'est approché et a posé la couronne sur mes genoux. De nouveau, une partie de la foule a applaudi et une autre a protesté. Ceux qui applaudissaient avaient été, de toute évidence, préparés ou payés. J'en ai déduit qu'il s'agissait d'une mise en scène. J'ai balayé l'assistance du regard afin de graver dans ma mémoire les visages de ceux qui m'entouraient. Mais il n'y avait là que des amis, des vétérans de mes campagnes, des gens que j'avais récompensés.

— À ta place, je ne m'y fierais guère...

— C'est alors que la couronne a glissé et qu'elle est tombée au sol. J'avoue que je l'y ai un peu aidée. Le moment crucial était arrivé. L'homme qui se baisserait pour la ramasser et me la tendre une nouvelle fois serait celui qui, plus que quiconque, entendait me mettre en difficulté. »

À présent, César offrait son apparence habituelle, celle d'un homme extraordinaire. Le spectre de la maladie s'était évanoui. Il dépeignait avec passion un moment critique de son existence. Le jeu l'enivrait d'autant plus qu'il était dur, subtil ou dangereux.

« Alors ? interrogea Silius.

— Alors il s'est produit une chose imprévisible. Antoine est survenu, en nage, à bout de souffle. Voyant la couronne au sol, il s'est immobilisé, l'a ramassée, a gravi les marches de la tribune et l'a posée sur ma tête. Malédiction ! Il avait tout gâché. J'étais

tellement furieux que je l'ai ôtée et jetée par terre. Mais il fallait bien que je dise quelque chose. Pareil événement ne pouvait se conclure de la sorte. Je me suis donc levé, j'ai réclamé le silence d'un geste de la main et j'ai dit : "Les Romains n'ont pas d'autre roi que Jupiter. C'est donc à lui que je dédie cette couronne." Un tonnerre d'applaudissements s'est ensuivi. Pendant ce temps, je scrutais les visages de mon entourage en y cherchant de la déception.

— Et alors ?

— Je n'ai rien vu de ce genre. Mais je n'étais certainement pas le seul à maudire le destin. Antoine a repris sa course sans avoir deviné, je crois, ce qui s'était produit, et la cérémonie s'est achevée de la sorte. D'où l'inscription que tu as vue dans le temple. »

Sur ces mots, César se leva et reprit son chemin en direction de la *Regia*, flanqué de son aide de camp transformé en garde du corps depuis qu'il avait congédié sa garde hispanique. Silius n'arrivait pas à s'expliquer pareille décision, d'autant plus que les considérations du dictateur à vie, à savoir que seuls les rois ou les tyrans se déplaçaient avec des gardes du corps, ne lui semblaient guère convaincantes. Peut-être fallait-il en chercher le motif dans l'épisode des Lupercales, dans le désir de balayer le soupçon de tyrannie par un acte fort. C'était du moins ce qu'il espérait, effrayé par l'hypothèse d'un renoncement entraîné par la maladie. César était un noble, un homme de pouvoir, habitué à jouer le tout pour le tout en politique comme sur le champ de bataille, et l'idée du suicide en cas d'échec constituait pour lui un choix naturel. S'il préférerait mourir plutôt que de montrer sa faiblesse en public, il utiliserait le poignard.

Il existait cependant une autre hypothèse, qui s'accordait avec son cynisme rationnel : il avait peut-être renvoyé sa garde hispanique pour la remplacer par un seul garde, invisible.

Silius songeait aussi à la mission de Publius Sextius, dit « le Bâton », dépêché en Cisalpine pour une raison qui lui échappait. Il devait rester en contact avec lui, à Modène, et tenir informé César, lui remettre tous les messages provenant du Nord. Des messages codés, évidemment, que seul son chef suprême était en mesure de lire.

Publius Sextius. Un héros de guerre. Le soldat le plus courageux de la République. Dans le quadruple triomphe que César avait célébré à Rome, il avait défilé torse nu afin de montrer, à l'instar de ses décorations, les cicatrices épouvantables qui sillonnaient sa poitrine.

Centurion primipile de la XII^e Légion, il avait survécu à des épreuves incroyables. Pendant la campagne de Gaule, lors de la bataille contre les Nerviens, il avait continué de se battre et de distribuer des ordres en dépit de ses blessures, ce qui avait permis à sa légion de se réorganiser et de lancer une contre-attaque décisive. Convalescent, il avait passé plusieurs jours dans un campement sans pouvoir se nourrir à cause du siège. Lorsque l'ennemi avait enfoncé les portes du campement, il était sorti en titubant de sa tente, en armure, et s'était placé devant l'entrée, obligeant ses camarades à s'unir à lui et à repousser les envahisseurs. De nouveau blessé, il avait été à grand-peine arraché aux assaillants et traîné à l'abri.

Après avoir longtemps balancé entre la vie et la mort, il s'était ressaisi et avait repris sa place dans les rangs. C'étaient des hommes de sa trempe qui avaient bâti l'Empire. Et il y en avait dans les deux camps, rangés selon leur foi politique et leur fidélité pendant la guerre civile.

Publius Sextius, dit « le Bâton » car il portait toujours l'insigne de son rang, le bâton de vigne qui insufflait de la vigueur aux recrues..., un homme à la fidélité éclatante, un des rares êtres auxquels César se fiait aveuglément. Indestructible, il ignorait ce qu'était la peur. Le fait que le dictateur s'enquérât sans cesse de lui était la preuve qu'il lui avait confié une mission cruciale. Mais laquelle ?

Tout en dévidant le fil de ses pensées, Silius avait atteint avec le dictateur la porte de la *Regia*.

Avant d'entrer, César lui dit : « N'oublie pas. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

— Oui, mon général. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit. »

Silius gagna alors son cabinet afin de vérifier qui César devait rencontrer ce jour-là.

Enfin, l'orage qui menaçait depuis l'aube éclata. La grande place se vida en un éclair et, sous la pluie battante, le sol de marbre fut bientôt aussi luisant qu'un miroir.

Chapitre III

Mutinae, Nonis Mort., hora secunda
Modène, 7 mars, sept heures du matin

La brume s'élevait des rivières, de la terre, des prés humides, et recouvrait tout : les champs ensemencés et les vignes, les fermes éparpillées dans les campagnes, les étables et les fenils, ne laissant émerger que le sommet des végétaux les plus grands, les chênes séculaires, les ormes, les érables, arbres qui avaient vu passer Hannibal avec ses éléphants et qui veillaient à présent, tels des géants silencieux et nus, sur les terrains colonisés, sur les axes routiers marqués par de longues rangées de peupliers et de bornes portant chiffre et orientation.

Çà et là, des hommes taillaient des pieds de vigne d'où suintaient des larmes opaques, lymphe qui coulait dans leurs veines, avançant le printemps. Vers l'ouest, les remparts de la ville se dressaient avec leurs grands claveaux en pierre grise de l'Apennin, tout comme, au sud, le sommet enneigé du mont Summano, grande pyramide émoussée.

Soudain une silhouette se matérialisa, celle d'un homme massif muni d'un bâton de vigne, à la tête et aux épaules dissimulées sous une cape militaire, aux lourdes sandales crottées. Il tenait son cheval par les rênes sur un sentier qui menait à une modeste construction en briques au toit de tuiles orné d'une antéfixe représentant un masque de gorgone : un petit sanctuaire rustique consacré à une source voisine qui dessinait un jet puissant sur une hauteur d'un cubitus, avant de se déverser dans un fossé qui se perdait dans la campagne.

Il s'immobilisa près du temple et jeta un regard circulaire. Le soleil apparut dans la brume, tel un disque pâle, projetant sur la scène une lumière laiteuse. Les environs semblaient déserts.

C'est alors qu'une voix retentit derrière lui :

« La brume favorise certaines rencontres, et l'on peut dire qu'elle ne fait pas défaut ici.

— Qui es-tu ? interrogea l'homme à la cape sans se retourner.

— Mon nom de code est justement Nebula, l'ami.

— As-tu des nouvelles pour moi ?

— Oui. Mais j'ai besoin du mot de passe. Par les temps qui courent, mieux vaut être prudent.

— Énée a débarqué.

— Exact. Cela signifie que j'ai affaire à un mythe vivant, le centurion de première ligne Publius Sextius de la XII^e Légion, dit "le Bâton", héros de la guerre des Gaules. On dit que tu as défilé torse nu lors du triomphe de César, montrant les blessures que tu avais reçues au combat. Il est, paraît-il, impossible de te tuer.

— Faux. Nous sommes tous mortels. Il suffit de frapper au bon endroit. »

Publius Sextius fit mine de se tourner vers son interlocuteur.

« Non. Il ne vaut mieux pas, déclara Nebula. Ma tâche est dangereuse. Moins de gens voient mon visage, mieux c'est. »

Publius Sextius se contenta donc de regarder, droit devant lui, les longues rangées d'érables, auxquels étaient fixés les ceps de vigne semblables à des haches sur une herbe très verte.

« Alors ?

— Des rumeurs.

— C'est tout ce que tu as à me rapporter ? Des rumeurs ?

— D'une consistance extraordinaire.

— Va droit au but. De quoi s'agit-il ?

— Il y a un mois, un individu a négocié avec les autorités de Modène leur appui au gouverneur de la Cisalpine désigné pour l'an prochain. Ces autorités ont été en contact étroit avec Cicéron et des membres aussi influents du Sénat. »

Dans une ferme que la brume rendait plus lointaine qu'elle ne l'était, un chien aboya. Un deuxième lui répondit. Puis un troisième. Enfin le silence revint.

« Cela n'a rien d'inhabituel. De toute façon, quel est le rapport avec ma mission ?

— Le sénat a déjà choisi le gouverneur. Dans ce cas, pourquoi demander l'appui des autorités locales pour l'an prochain ? Ce n'est pas tout. Tu as sans doute remarqué qu'il y avait des travaux en ville.

— Oui.

— On renforce les remparts et les plates-formes destinées, sur les tours, aux engins de guerre. Une guerre contre qui ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Que sais-tu à ce sujet ?

— Étant donné qu'aucune invasion ne menace, il ne peut s'agir que de conflits civils. Une perspective pour le moins inquiétante.

— Une perspective dont César est exclu ?

— Oui. Je ne vois pas d'autre explication.

— Qui sera le nouveau gouverneur ?

— Decimus Brutus.

— Par les dieux tout-puissants !

— Actuellement, Decimus Brutus est préteur adjoint et, comme tu l'as dit, déjà désigné comme futur gouverneur. Rien ne justifie donc ce besoin d'approbation ni le renforcement des remparts de Modène, sinon l'absence de César. »

Un nuage de vapeur s'échappa des narines de Publius Sextius. Il faisait plutôt froid pour la saison. « Je ne suis pas convaincu. Il pourrait s'agir d'un simple entretien.

— Ce n'est pas tout.

— Ah, tu commences à m'intéresser. Je t'écoute.

— Ce renseignement a un prix élevé.

— J'ai peu d'argent sur moi, mais j'ai ça, répondit Publius Sextius en pliant son bâton de vigne, symbole de son rang.

— À quoi ça me servirait ? Tu ne me fais pas peur, cela fait longtemps que j'exerce ce métier.

— Je ne repartirai pas sans avoir entendu ce qui m'intéresse. On m'a dit que tu me livrerais des renseignements importants, et je les aurai. Comment ? C'est à toi d'en décider. »

Nebula garda le silence un moment puis reprit sur un autre ton : « Donne-moi tout ce que tu peux, je t'en prie, j'en ai besoin. Pour obtenir ce renseignement, j'ai dépensé une somme énorme et risqué ma vie. J'ai dû emprunter de l'argent. Si je ne le rends pas, on me tuera.

— Combien veux-tu ?

— Huit mille. »

Publius Sextius ouvrit une des besaces fixées au harnachement de son cheval et lui remit une bourse. « Cinq mille. C'est tout ce que j'ai. Mais si tu me donnes tes informations, tu en recevras autant.

— Publius Sextius a la réputation d'être un homme de parole.

— C'est la pure vérité.

— Il y a six mois, à Narbonne, après la bataille de Munda, alors que César était encore en Espagne, une conjuration s'est formée pour le tuer.

— En effet, j'en ai entendu parler.

— Oui, mais j'en ai la preuve. Et il est possible que les conjurés soient encore actifs.

— Des noms.

— Gaius Trebonius.

— Je le connais. Qui d'autre ?

— Cassius Longinus et Publius Casca. Son frère aussi, peut-être... C'est tout ce que je sais. De toute façon, César est sans doute au courant, ou tout au moins a des soupçons, même s'il ne le montre pas. Il ignore toutefois un détail, un détail qui m'a coupé le souffle. À Narbonne, Trebonius a proposé à Marc Antoine de faire partie du complot.

— Attention, Nebula, les mots sont aussi pesants que les pierres.

— Ou les poignards. Quoi qu'il en soit, Antoine a refusé et n'en a parlé à personne.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— Si Antoine avait parlé, crois-tu que Trebonius serait encore en vie ?

— Exact. Je veux savoir si les conjurés sont toujours actifs. Ce bruit circule, César ne peut pas l'ignorer. Ce que tu m'as révélé à propos d'Antoine m'inquiète. Sais-tu ce qui s'est passé aux Lupercales ?

— Tout le monde est au courant.

— Bien. Ce que tu m'as dit éclaire d'une autre lumière l'attitude d'Antoine. Il a offert publiquement la couronne royale à César, ce qui constitue à mes yeux une provocation. Pis, un

piège. La réaction de César le confirme. Antoine n'est pas stupide, il n'aurait pas pu accomplir ce geste sans raison. Une chose est certaine : César l'en aurait empêché s'il avait été averti.

— On pourrait approfondir la question, mais cela demanderait du temps.

— Rien ne dit que nous en ayons, répliqua Publius Sextius. La situation pourrait basculer d'un moment à l'autre.

— C'est possible.

— Alors ?

— Il existe une solution. Rapproche-toi de Rome selon un itinéraire qui me permettra de t'adresser des messages ou des renseignements.

— Improbable. Je serai trop rapide.

— Je possède les moyens nécessaires, répondit Nebula.

— Comme tu veux.

— Entre-temps, je chercherai d'autres confirmations.

— As-tu une idée précise ?

— Oui. Mais il ne s'agit pour l'heure que d'hypothèses. Quoi qu'il en soit, j'ai besoin d'une information de grande importance pour entrer en action.

— Laquelle ?

— Qui t'envoie ? Pour qui travailles-tu ? »

Publius Sextius hésita un instant avant d'affirmer : « Pour lui, pour César.

— Quelle est ta mission ? Démasquer les conjurés ?

— Non. Prendre contact avec des officiers qui ont placé des espions à la cour du roi des Parthes, communiquer aux états-majors des renseignements concernant l'expédition et ramener à Rome un document secret.

— Dans ce cas, de quoi parlons-nous ?

— J'ai un double mandat. Vérifier s'il y a une conjuration et apprendre l'identité de ses membres.

— Pour le compte de César ?

— Non, même si cela peut te paraître étrange. Disons qu'une personne de très haut rang s'intéresse de près à la santé de César. Moi aussi, du reste. Je donnerais ma vie pour lui.

— Bien. Cet intérêt prouve que la conjuration existe bien et qu'elle pourrait à tout moment déboucher sur une action.

— César prépare son expédition contre les Parthes. S'il gagne, son prestige augmentera démesurément.

— Oui. Et Decimus Brutus devrait le suivre à la tête de la XII^e... »

Publius Sextius baissa la tête, pensif. Des cris d'oiseaux transpercèrent la brume, que des silhouettes sombres traversaient. « Decimus Brutus... Un de ses meilleurs officiers, un des rares amis en qui il ait confiance. Qui peut donc l'avoir poussé à... »

Nebula se rapprocha. Publius Sextius entendit le bruit de ses pas sur le gravier.

« Probablement son ami Cassius, ou son homonyme Marcus Junius Brutus. Ou encore les deux. »

Le centurion avait envie de se retourner, mais il se retint. « Pourquoi ? César a récompensé aussi bien Marcus Junius Brutus que Cassius Longinus. Il leur a sauvé la vie. Pourquoi voudraient-ils sa mort ? »

Nebula garda le silence un moment, comme s'il avait du mal à saisir le sens de ces propos. Un souffle d'air fit ondoyer la brume qui s'élevait des fossés et des sillons dans les champs.

« On voit que tu es un soldat, Publius Sextius. Un homme politique ne se poserait jamais une telle question. C'est justement parce que César leur a sauvé la vie qu'ils pourraient avoir envie de le tuer. »

Le centurion secoua la tête, incrédule, même s'il sentait que tout cadrait, dans cette histoire : Antoine contacté par Trebonius afin qu'il participe à une conjuration, cet Antoine même qui avait offert quelques jours plus tôt la couronne royale à César devant une foule immense et enflammée, mal disposée ; Decimus Brutus qui préparait, semblait-il, une guerre. Des signaux évidents. « Il faut avertir César sans tarder. Il n'y a pas un instant à perdre.

— Oui, il est bon de l'informer au plus vite, même si rien ne dit que les conjurés entreront rapidement en action. Je dois vérifier certains renseignements. Je te dirai comment agir.

— Si tu m'aides à résoudre cette affaire, tu ne le regretteras pas. Je te jure que ce sera le coup de ta vie. Tu auras ensuite tout loisir d'abandonner ton métier. »

N'obtenant pas de réponse, il demanda : « Nebula ? »

Il pivota lentement. Nebula avait disparu. Il s'était évanoui dans la nature. Peut-être l'observait-il de derrière un des érables, peut-être se trouvait-il à l'intérieur du temple, dans une cachette qu'il était le seul à connaître, s'amusant à se représenter sa stupeur et son étonnement devant ce prodige. Alors qu'il examinait les alentours, Publius Sextius remarqua, sur une marche du temple, un rouleau en cuir fermé par un lacet. Il le ramassa et l'ouvrit. Il contenait un itinéraire menant à Rome.

Le soleil commençait à transpercer la brume et à projeter des ombres sur le sol. Le centurion glissa deux doigts dans sa bouche et siffla. Quelques instants plus tard apparut un cheval bai. Il grimpa sur son dos et le poussa.

« Ne te brise pas les os, centurion ! entendit-il dans son dos.

— Ça ne risque pas d'arriver. »

Nebula ressurgit de derrière des branchages entassés là par les vigneron. Publius s'était déjà volatilisé. « Ce n'est pas dit », songea-t-il.

Mutinae, Caupona ad Scultemmam, Nonis Mart., hora tertia
Modène, auberge À la sentinelle, 7 mars,
huit heures du matin

La voix du fleuve qui coulait tout près, gonflé par les pluies récentes, était aussi forte que le bruissement des clients rassemblés dans l'auberge pour la nuit. Nebula pénétra dans la salle après avoir nettoyé ses sandales sur le paillason. Il s'assit dans un coin, à côté de la cuisine, et patienta. L'individu qu'il attendait ne tarda pas à le rejoindre.

« Alors ? Comment ça s'est passé ?

— L'homme est chargé de deux missions, toutes deux vitales pour l'individu qui possède le pouvoir suprême dans notre République.

— Où est-il à présent ?

— Il file sur le chemin le plus court menant à Rome.

— C'est-à-dire ? »

Nebula soupira.

« J'ai compris. Combien veux-tu ?

— J'ai dû emprunter de l'argent et risquer ma vie pour obtenir cette information.

— Tu n'es qu'un salopard, Nebula. Accouche et finissons-en.

— Il emprunte l'itinéraire que je lui ai indiqué et que je suis le seul à connaître.

— Combien ?

— Dix mille.

— Hors de question.

— Tant pis. Dans ce cas, je quitterai ces terres avant que mes créditeurs ne m'expédient dans les bras de Pluton. Mais si je meurs, tout est terminé, ne l'oublie pas.

— Suis-moi à l'extérieur », coupa court son interlocuteur, un vétéran de la guerre civile qui avait soutenu Pompée et dont les bras, couverts de cicatrices, évoquaient les pattes d'un loup tombé dans un piège.

Ils gagnèrent une charrette que surveillaient deux énergumènes à la mine patibulaire, certainement armés.

« Tu peux mettre l'argent sur mon mulet », déclara Nebula en exhibant une copie de l'itinéraire qu'il avait donné à Publius Sextius.

L'homme le glissa dans sa ceinture. « Après réflexion, deux cents devraient te suffire.

— Tu crois vraiment pouvoir enculer Nebula ? Un idiot de ton espèce ? »

Le vétéran cessa de ricaner.

« Puisque tu as voulu jouer au plus fin, tu me donneras cet argent jusqu'au dernier as. Une clé est nécessaire pour lire cet itinéraire, et elle est en possession d'un type qui travaille pour vous à la *Mutatio ad Medias*. Il a une tête de rat, et on l'appelle Mustela. Nous formons toutefois une société. Tant que tu ne lui auras pas présenté mon reçu, que tu trouveras à l'endroit habituel, il n'ouvrira pas le bec. À ce moment-là, je serai loin.

Mustela est compris dans le prix. C'est lui qui continuera. Vous, vous n'y arriverez jamais. »

Furibond, l'ancien partisan de Pompée chargea la somme sur le mulet de Nebula, lequel sauta sur le bât et s'éloigna au trot.

« J'oubliais... Dès que tu auras le reçu, file aussi vite que tu le peux, car il y a une heure que l'homme est parti ! »

Romae, in Domo Publica, Nonis Mart., hora quinta
Rome, demeure du grand pontife, 7 mars,
dix heures du matin

L'orage s'était apaisé. Silius réunit ses documents et gagna le cabinet de César.

« J'ai besoin de ta signature, mon général.

— De quoi s'agit-il ? »

César détourna les yeux du rouleau qu'il remplissait lui-même, contrairement à ses habitudes. En effet, Silius l'avait toujours vu dicter ses écrits. Pendant la campagne de Gaule, il l'avait même entendu dicter, à cheval, deux lettres destinées à deux destinataires différents. Depuis qu'il était rentré d'Espagne, il corrigeait lui-même ses *Commentarii*.

« Des actes à soumettre à l'approbation du sénat : décrets, allocations, indemnités pour l'armée, un financement particulier pour le pavage d'une route en Anatolie... Comme d'habitude. Il y a aussi du courrier. »

Le dictateur lui ayant adressé un regard interrogateur, Silius poursuivit : « Non, rien de lui, général. Sois-en certain, dès que je recevrai un message, je te le communiquerai où que tu sois.

— De qui est-ce, alors ? interrogea César qui se repencha sur ses travaux.

— De Pollion, à Cordoue.

— Bien.

— De Plancus, en Gaule...

— Y a-t-il des procédures d'urgence ?

— Oui. En Espagne, la situation est toujours compliquée.

— Montre. »

L'aide de camp remit à César la lettre de Pollion partie dix-sept jours plus tôt. Le grand pontife brisa le sceau et la parcourut, le front plissé.

« Rien de grave, j'espère ? demanda Silius.

— La situation est grave en Espagne. Les partisans de Pompée sont encore forts et aguerris, malgré tout. À Munda, j'étais au bord du suicide.

— Je le sais, mon général. J'y étais. Mais nous avons fini par l'emporter.

— Que de morts... On ne me le pardonnera jamais. Trente mille Romains mis en pièces par mes hommes.

— Ils l'avaient cherché, César.

— Je vois que cette phrase te plaît.

— C'est la vérité.

— Non. C'est une phrase remarquable en matière de propagande, mais qui ne résiste pas à une analyse approfondie. Personne n'a envie de mourir. La disparition de ces vaillants guerriers constitue un gâchis insupportable. S'ils étaient vivants... s'ils pouvaient partir avec moi en guerre contre les Parthes... ou veiller sur les frontières d'un monde pacifié... »

L'homme d'État entreprit de tracer des signes sur une tablette à l'aide du stylet en argent et ambre que lui avait offert Cléopâtre.

« Vois-tu, j'ai tenté d'établir un bilan ces derniers temps.

— À quel sujet ?

— Au sujet des soldats romains morts au combat contre d'autres Romains au cours des guerres civiles : Marius contre Sylla, Pompée contre Sertorius, moi contre Pompée puis contre Scipion et Caton à Thapsus, contre les fils de Pompée et contre Labienus à Munda...

— Quelle idée...

— Près de cent mille disparus, dont les meilleurs soldats qu'on puisse trouver. S'ils s'étaient battus ensemble contre des ennemis extérieurs au lieu de s'affronter mutuellement, la domination du peuple romain s'étendrait jusqu'en Inde et jusqu'à l'océan oriental.

— Tu y parviendras quand même. »

Irrité, César effaça avec la boule d'ambre enchâssée dans le stylet les signes qu'il venait de tracer.

« Je ne sais pas, je suis fatigué. Un fait est certain : je ne supporte plus Rome. Plus tôt je partirai, mieux ce sera. Mon départ serait providentiel à plus d'un titre.

— C'est pour cette raison que tu attends avec impatience des nouvelles de Publius Sextius ? »

César dévisagea son interlocuteur, qui baissa bientôt la tête.
« Pardonne-moi, mon général. Je ne voulais pas...

— Peu importe. Tu sais que j'ai confiance en toi. Si je ne t'ai rien révélé, c'est pour éviter de t'exposer à d'inutiles dangers. Il y a de la tension dans l'air, le signe... que quelque chose va se passer. Je ne supporte plus cette attente. Voilà pourquoi, peut-être, ma maladie ressurgit au moment où je ne m'y attends pas. J'ai vécu des expériences de toutes sortes, mais sur les champs de bataille on dispose d'un avantage : on sait de quel côté se tient l'ennemi. »

Silius acquiesça. César se replongea dans la lettre de Pollion tout en prenant des notes sur sa tablette. On aurait dit que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la crise de ce matin-là : il semblait parfaitement maîtriser la situation, mais il était tendu, inquiet, et Silius, qui ignorait la source de ses inquiétudes, n'était pas en mesure de l'aider. Soudain, César leva la tête.
« Sais-tu que l'année dernière, quand j'étais en Espagne, d'étranges bruits circulaient à l'arrière ?

— Des bruits de quelle sorte, mon général ?

— Des racontars, des soupçons... Donne-moi ces documents à signer. Je lirai les lettres plus tard. »

Chapitre IV

Romae, ante diem VIII Idus Martias, hora sexta
Rome, 8 mars, onze heures du matin

D'étranges bruits.

La formule de César poursuivait Silius, et ses propos continuaient de retentir dans son esprit. Il fouillait sa mémoire : il se trouvait lui aussi à l'arrière... à Marseille, à Narbonne, organisant la logistique, les communications.

Cette campagne avait été sanglante, peut-être la plus terrible de toutes. À Munda, il y avait Titus Labienus, l'ancien bras droit de César, le héros de la guerre des Gaules, le lieutenant capable de supporter toutes les responsabilités, d'affronter tous les dangers, jamais las, jamais abattu, jamais perplexe. Un Romain d'autrefois, un homme d'une seule pièce, un officier au formidable caractère. Il était à la tête des adversaires de César, qui s'étaient féroce­ment battus.

Labienus avait abandonné son chef suprême le jour où celui-ci avait décidé de franchir le Rubicon, de pénétrer, armé, sur le territoire de la République, sur une terre sacrée et inviolable. Il avait rejoint Pompée et ses fils, ainsi que tous les défenseurs déclarés de la République, du sénat et du peuple.

À Munda, l'affrontement avait été d'une violence inouïe, l'acharnement des combattants sans fin, et les adversaires de César (il ne parvenait pas, malgré tout, à les considérer comme des ennemis) avaient fini par l'emporter. César s'était alors préparé au suicide, persuadé qu'il serait traité impitoyablement en cas de défaite et certain que c'était, pour un aristocrate, la seule façon de conclure son existence.

Mais un épisode impensable s'était produit. Labienus avait dégarni son aile droite pour renforcer la gauche, soumise à une forte pression : ses partisans en avaient déduit qu'il se repliait et avaient fui le terrain en désordre. La bataille s'était achevée par

un massacre. Les pompéiens avaient perdu trente mille hommes.

Étaient-ce là les visions qui bouleversaient César ? Des horreurs capables de déclencher ses crises ? Il avait évoqué un autre élément : des rumeurs inquiétantes circulant à l'arrière. Qu'en était-il ?

Silius aurait aimé interroger Publius Sextius, l'homme en qui César avait une entière confiance, mais le centurion était au loin, engagé dans une mission délicate, et on ne savait quand il reviendrait. Il songea alors à un intime de son chef, qui entretenait des relations avec les personnages les plus en vue de la ville et qu'il lui serait facile d'approcher. Il se dirigea vers le forum Olitorium puis vers le temple d'Esculape, sur l'île Tibérine, où exerçait Antistius.

Le médecin examinait un patient souffrant d'une toux sèche et irritante.

« Du nouveau ? demanda-t-il à Silius.

— Non. Son état est stationnaire. Je voulais juste te poser quelques questions, bavarder avec toi.

— Tu es pressé ?

— Non, mais je ne veux pas m'absenter trop longtemps, compte tenu de la situation.

— Assieds-toi dans ce petit dispensaire. J'ai presque terminé. »

L'aide de camp pénétra dans la pièce et s'assit près d'une fenêtre. Dehors, le corps de garde de la IX^e Légion avait cantonné deux manipules. Des hommes allaient et venaient sur les ponts qui rattachaient l'île à la terre ferme avec des messages et des ordres de service. Des individus sans doute arrivés par la mer quittaient leur embarcation à l'instant même. La voix d'Antistius l'arracha à ce spectacle : « Me voici. Que puis-je pour ta santé ?

— Rien pour le moment. Il y a une heure, le général m'a tenu un discours bizarre.

— De quoi parliez-vous ?

— Je lui avais remis le courrier et des documents administratifs à signer. Il a fait une réflexion sans aucun lien avec nos occupations, qui reflétait probablement une idée fixe.

— Quoi ?

— Il a dit : “Sais-tu que l’année dernière, quand j’étais en Espagne, d’étranges bruits circulaient à l’arrière ?” Cela semblait le ronger. Voilà pourquoi ses propos m’ont frappé.

— Qu’as-tu répondu ?

— Rien. Je ne savais que dire. Et puis, il s’est interrompu pour me réclamer les documents à signer. J’ai pensé que tu étais au courant. Si mes souvenirs sont bons, tu étais à Narbonne au cours de cette période. »

Antistius ferma la porte et s’assit, l’air songeur. Il déclara d’une voix basse et grave : « Lorsqu’un médecin travaille à l’arrière d’une grande expédition militaire, il rencontre de nombreux individus, entend des cris de souffrance, des imprécations, des délires, des aveux d’hommes souhaitant libérer leur conscience avant d’entreprendre le grand voyage dont personne n’est jamais revenu. »

Silius était surpris. Les paroles de César avaient-elles donc un sens pour le médecin ?

« En effet, reprit celui-ci, des bruits circulaient après la victoire de César à Munda. On parlait de complot.

— Un complot ? Quel genre de complot ?

— Contre lui. Pour le destituer, peut-être... voire pire.

— Sois plus explicite, s’il te plaît. À quoi fais-tu allusion ?

— Il s’agissait des nôtres, semble-t-il. Des officiers de haut rang, des magistrats.

— Je ne comprends pas... Pourquoi n’en as-tu pas parlé à César ? Pourquoi ne lui as-tu pas donné ces noms ? Tu les connais, n’est-ce pas ?

— C’étaient des bruits..., répondit Antistius avec un soupir. Comment causer la perte d’individus en se fondant sur des racontars, voire des calomnies savamment distillées ? De toute façon, je suis certain que ces bruits sont arrivés jusqu’à lui. Je l’ai entendu, moi aussi, tenir les discours qui t’ont impressionné aujourd’hui.

— Dans ce cas, pourquoi ne frappe-t-il pas ses adversaires ? Pourquoi ne les anéantit-il pas ?

— Pourquoi ? Lui seul le sait. Si tu veux mon avis, il croit aveuglement en ce qu’il a fait et en ce qu’il fait. Il croit à fond en

sa... comment dire... mission historique. Il veut en finir avec les guerres civiles. Instaurer une période de réconciliation. Mettre fin à l'épanchement de sang. »

Silius secoua la tête, effrayé par des visions de massacres.

« Je sais à quoi tu penses. Pourtant, César est persuadé qu'il n'existe qu'une seule voie possible : défaire sur le champ de bataille tous ceux qui n'ont pas compris que les temps ont changé, que les institutions de la ville ne peuvent soutenir le monde, les convaincre avec les bonnes ou les mauvaises manières de collaborer à son projet. Il les a obligés à le reconnaître, puis il a tendu la main aux rescapés et a honoré les morts. Souviens-toi des funérailles qu'il a réservées à Labienus. C'étaient celles d'un héros. La dépouille portée par six officiers de la légion, trois des nôtres, trois des leurs, escortée par cinq mille légionnaires en tenue de parade et conduite au bûcher sur une rampe artificielle de cent cinquante pieds, au son des tambours, des luths et des buccins. Les aigles cravatées de noir, inclinées par les hérauts sur son passage. Tout le monde pleurait. Lui aussi.

— Si les hommes auxquels il a tendu la main ourdissent des complots contre lui, quel sens cela a-t-il ?

— Aucun sens, en apparence. Mais César est certain que la seule voie possible consiste à réconcilier les factions, apaiser les rancœurs, protéger les pauvres en leur garantissant des prêts à taux bas, sans effrayer pour autant les notables par l'effacement des dettes, construire la réconciliation sur ce nouvel ordre. Il vaincra ou mourra.

— Je ne comprends pas... Je ne comprends pas...

— C'est pourtant assez simple. Les guerres civiles ont fait rage pendant vingt ans : Marius contre Sylla, Pompée contre Sertorius, César contre Pompée, les fils de Pompée contre César. Tout cela ne peut mener qu'à la fin de notre monde, de notre ordre, de notre civilisation. César est persuadé d'être le seul sur Terre à disposer de la force militaire et de l'intelligence politique nécessaires pour mettre fin à cet état de choses et instaurer une nouvelle ère. Il a poursuivi ce but par tous les moyens... »

On frappa à la porte. C'était l'assistant grec d'Antistius, un jeune esclave éphésien. « Maître, il y a là l'affranchi de Lollius Sabinus que tu dois examiner pour un ulcère à la jambe gauche. »

Le médecin lui adressa un geste de la main. « Annule tous les rendez-vous de ce matin. Je suis occupé. »

L'esclave acquiesça et se retira. On entendit des protestations s'élever de l'antichambre, une porte claquer, puis le silence revint.

« Je ne supporte pas la vulgarité des affranchis, reprit Antistius, visiblement agacé, avant de poursuivre : D'autre part, je suis d'accord avec toi. César me déconcerte parfois.

— Oui. Mais je suis son aide de camp. Je ne peux pas le critiquer. Je n'ose pas.

— Personne n'ose, Silius. Personne.

— Il se fie trop aux hommes qui se sont battus à ses côtés et auxquels il a pardonné. Est-ce le fond de ta pensée ?

— Oui, également.

— Mais pourquoi, par tous les dieux, pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas le choix. Il a gagné et il considère qu'il doit se montrer magnanime, qu'il doit pardonner afin de briser l'enchaînement des vengeances, des rétorsions, d'interminables rancœurs. Il doit établir une nouvelle ère, et cette phase en marque le début. Naturellement, cela implique des risques. Disons qu'il y a une logique dans sa façon d'agir, même si certains éléments viennent la contredire. Par exemple, l'expédition contre les Parthes. C'est, semble-t-il, une entreprise énorme au coût prohibitif, qui nous pousserait au cœur de territoires immenses, entre déserts et montagnes, contre un ennemi fuyant, imprenable. Ce pourrait être sa fin, ainsi que l'a été Carrhes pour Crassus, il y a neuf ans. Pas un seul de ses hommes n'est rentré. On murmure qu'une légion entière a été conduite dans un lieu perdu aux confins de la Terre. César ne peut l'ignorer, lui qui s'est battu dans le monde entier et dans toutes sortes de situations. Il sait aussi que, en cas de défaite ou de mort, son œuvre serait perdue, que les sacrifices et les combats des guerres civiles seraient balayés. Cette expédition contre les Parthes a l'allure d'un sacrifice héroïque, d'une

entreprise titanesque où brûler tout ce qui reste de sa vie. Mais c'est absurde... absurde. »

Silius soupira. « Tu as vu, j'imagine, les inscriptions qui couvrent les murs de Rome, le tribunal de Brutus et la statue de Brutus l'Ancien.

— Oui, répondit Antistius. Et je ne suis pas le seul.

— Elles signifient qu'on incite Brutus à imiter son ancêtre, l'homme qui a chassé le dernier roi de Rome.

— C'est exact.

— Et que Brutus pourrait être tenté de jouer ce rôle. Par conséquent, de chasser, c'est-à-dire de tuer, César.

— C'est possible. Toutefois, rien ne semble pouvoir entamer l'affection que César porte à Brutus. C'est un aspect difficile à expliquer. À moins que Brutus ne soit son fils, comme certains le croient... Un fils qu'il aurait engendré à l'âge de seize ans. Cet attachement tenace s'expliquerait mieux ainsi. Il y a toutefois un autre problème.

— Quoi ?

— Si ces inscriptions risquent d'influencer Brutus, elles le mettent aussi hors de cause, elles le compromettent publiquement, ce qui est incompatible avec une conjuration, s'il s'agit bien d'une conjuration, censée rester secrète, tout comme le nom de ceux qui y participent.

— Oui, répondit Silius. C'est vrai, pourtant je ne peux pas croire que César ignore le nom de ceux qui se cachent derrière ces inscriptions. Il sait qui sont ses amis-ennemis. Il connaît leurs pensées, leurs rêves, leurs activités secrètes... n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas dit. Il pourrait conclure à une tentative de discréditer Brutus à ses yeux. D'autres aspiraient à la prêture que Brutus a obtenue... Tout cela est absurde. »

Silius tentait de mettre de l'ordre dans les pensées qui se pressaient dans son esprit, se contredisant l'une l'autre. Antistius l'observait de son regard clair et pénétrant, le regard attentif qu'il réservait à ses patients.

Des bruits s'élevèrent de l'arsenal. Le pas rapide d'un piquet se rapprochant du corps de garde afin de rendre les honneurs indiquait qu'un personnage illustre débarquait sur le quai.

L'officier ordonna à ses hommes de présenter les armes, et deux sonneries de trompette accueillirent le nouveau venu. Le vacarme laissait entendre qu'il s'agissait de Lépide en personne.

Silius sursauta. « Dis-moi sincèrement le fond de ta pensée. Si César était au courant d'une menace, prendrait-il des mesures pour se défendre ? Réagirait-il ?

— En toute honnêteté, je ne sais que te répondre. Je pense que oui, mais certaines de ses attitudes contredisent pareille conviction.

— Il faut que j'agisse moi-même. Je ne supporte pas l'idée qu'une menace plane sur lui sans que je puisse rien y faire.

— Je te comprends. Mais agir dans un sens ou dans l'autre pourrait être dangereux. Il convient d'enquêter, de se renseigner discrètement et prudemment.

— Comment ?

— Une seule personne se situe à la frontière qui sépare César de ses probables ennemis. Cette personne sait qui se meut dans chaque camp. Servilia.

— La mère de Brutus ?

— Oui. Mère de Brutus, sœur de Caton, maîtresse de César depuis toujours.

— Pourquoi devrait-elle me parler ?

— Il n'est pas dit qu'elle le fasse. Pourtant, elle aurait de bonnes raisons. Prévenir, voilà... elle pourrait avoir intérêt à prévenir les choses. Réfléchis donc. Servilia a déjà perdu Caton, son frère, qui a préféré la mort au pardon de César après avoir été vaincu dans la campagne d'Afrique. Si César était tué, elle perdrait le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Si César en réchappait, elle perdrait probablement un fils, en admettant qu'il soit impliqué dans une conjuration. D'autre part, il lui serait impossible d'avertir César, si elle savait quoi que ce soit, car elle risquerait ainsi de provoquer la mort de Brutus. Certains affirment que si César l'a épargné après la bataille de Pharsale, c'était pour éviter de la faire souffrir. »

Silius porta les mains à ses tempes. « C'est un labyrinthe. Comment agir dans un tel enchevêtrement de passions contraires ? Je ne suis qu'un soldat.

— Tu as raison. Mieux vaut ne pas s'en mêler.

— Mais toi, comment fais-tu pour en savoir autant ?

— Je ne sais rien. Je suppose, je bâtis des hypothèses. Et puis je suis son médecin. Ne l'oublie pas. Un médecin digne de ce nom doit s'efforcer de comprendre également les non-dits, de voir ce qui est caché, d'entendre ce qui n'est pas prononcé. Les médecins ont l'habitude de se battre contre la mort. Si Servilia est au courant, elle ne dispose à mes yeux que d'une seule possibilité : indiquer une issue aux êtres qui lui sont chers. Mais elle seule peut savoir laquelle.

— Si tu voulais aider César, comment agirais-tu ? interrogea Silius après avoir marqué une longue pause.

— J'agis déjà, répondit Antistius, énigmatique.

— Et tu as attendu tout ce temps pour me le dire ?

— Tu ne me l'as jamais demandé.

— Je te le demande maintenant. S'il te plaît. Tu sais que tu peux avoir confiance en moi.

— Oui. De fait, je ne dirais jamais à personne ce que je m'apprête à te confier. »

Silius hocha la tête, dans l'attente d'une révélation. Antistius reprit en martelant ses mots :

« Brutus a un professeur de grec, un certain Artémidore, que j'ai guéri d'un mauvais vitiligo. Tu sais combien les Grecs tiennent à leur aspect. » Silius sourit : Antistius consacrait lui aussi des soins méticuleux à sa personne. « Je crois qu'il m'en est reconnaissant. Je ne lui ai jamais révélé comment j'ai obtenu ce résultat, et je suis appelé de temps en temps pour renouveler le prodige. Je possède donc un pouvoir considérable sur cet homme. J'essaie de lui soutirer des informations, même s'il me faut agir avec prudence. Je ne veux pas risquer de tout compromettre. Je sais ce que tu vas objecter : nous pourrions ne pas avoir assez de temps à notre disposition. Mais je dois prendre le risque. Je n'ai pas le choix, du moins pour le moment. »

Silius pensa au centurion Publius Sextius et à sa mystérieuse mission. Il aurait aimé le rencontrer dans ce moment d'incertitude et d'angoisse. Si César s'en était privé, c'était sans doute parce qu'il ne craignait pas de danger immédiat. Mais peut-être ne supportait-il plus l'attente et préférait-il aller vers

son destin. Quel que fût ce destin. Il n'y avait pas de réponse certaine, pas de situation plausible. Il se leva.

« Je te remercie de m'avoir consacré autant de temps et d'avoir écouté mes divagations. J'avais besoin d'ouvrir mon cœur à un homme de confiance. Je me sens mieux maintenant.

— Tu as bien fait. Reviens quand tu le veux. Je préfère que nous nous voyions ici plutôt qu'à la *Regia*. Si je peux te donner un conseil, ne prends pas d'initiative sans m'en parler. Et ne t'inquiète pas trop. Nous n'avons pas de certitudes, et tes craintes sont peut-être infondées. Au fond, César s'est borné à dire que d'étranges bruits circulaient. Une expression vague.

— D'accord. Je suivrai tes conseils. »

Silius sortit. Il passa devant le temple d'Esculape. Sur le bâtiment principal de l'île flottait l'étendard de la IX^e Légion. Marcus Emilius Lepidus se trouvait là avec ses soldats. Seul un fou aurait tenté une action contre une cohorte cantonnée au cœur de Rome, tandis que le reste de la légion était posté à l'extérieur des murs.

Romae, in Domo Publica, a.d. VIII Id. Mart., hora octava

Rome, demeure du grand pontife, 8 mars,
une heure de l'après-midi

Silius se rendit directement aux cuisines afin de s'assurer que le repas de César était prêt. Le menu habituel : de la fougasse à l'huile d'olive, des fromages de vache et de brebis, quelques tranches de jambon gallique de Crémone, les immanquables œufs durs avec du sel broyé, de la chicorée sauvage. Il s'empara du plateau et se dirigea vers le cabinet du grand pontife.

« Où étais-tu ? interrogea celui-ci.

— Sur l'île, mon général. Antistius voulait savoir comment tu te portais.

— Que lui as-tu dit ?

— Que tu te portes très bien et que tu travailles.

— C'est presque la vérité. Accompagne-moi. Ce repas est trop copieux. As-tu vu ma femme ?

— Non. Je viens des cuisines.

— Elle est partie peu après toi et elle n'est pas rentrée. Elle a changé, elle est tourmentée. »

César entama son repas en sirotant de temps à autre un verre du vin du Rhin que lui envoyait un de ses officiers en garnison au pied des Alpes orientales. Il parla des élancements que lui causait une vieille blessure au côté gauche, signe que le temps ne s'était pas amélioré, qu'il ne tarderait pas à pleuvoir, voire pire. Silius coupa la fougasse et en mangea un morceau assaisonné de sel, ainsi qu'un œuf.

Il déclara que la saison était plutôt inclémente pour cette période de l'année. Nul doute, leur conversation était bien éloignée de leurs pensées. Puis César s'essuya les lèvres à l'aide d'une serviette et dit : « Pendant que tu étais sur l'île, un message de Publius Sextius est arrivé. »

Chapitre V

Mutatio ad Medias, a.d. VIII Id. Mart., hora decimal
Relais « ad Medias », 8 mars, trois heures de l'après-midi

La campagne cispadane filait sous les sabots du cheval de Publius Sextius, lancé sur la route qui s'étendait, tel un ruban gris, dans le vert des champs situés au pied de l'Apennin. La brume s'était évanouie, le soleil resplendissait dans un ciel limpide et froid, projetant sa lumière sur les sommets enneigés.

En nage, le cheval hispanique montrait des signes de fatigue, mais son cavalier ne cessait de le pousser en abattant constamment le bout des rênes sur son encolure et en l'incitant de la voix.

Le relais se voyait au loin, près d'un torrent : une construction en briques coiffée de tuiles rouges, entourée de buissons d'aubépine et flanquée de deux pins centenaires. Publius Sextius freina sa monture et franchit au pas l'entrée principale, un arc en pierre sur la voûte duquel était sculpté un soleil. Il déboucha dans une cour bordée d'arcades et pourvue en son centre d'une petite fontaine qui déversait son jet dans un abreuvoir creusé dans un rocher.

Il bondit à terre, s'empara de la louche en cuivre qui était attachée à une chaînette et étancha sa soif. Puis il fit boire son cheval à petites gorgées pour éviter qu'il n'attrape un chaud-froid. Après quoi il étendit sur lui la couverture fixée au harnachement et se dirigea vers une petite porte latérale, à laquelle il frappa. C'était là que travaillait le responsable du relais, qui se leva à son entrée.

Publius Sextius exhiba l'insigne portant le symbole de l'aigle. L'homme demanda avec empressement : « Que puis-je faire pour toi ? »

— J'ai besoin d'un cheval frais au plus vite et... d'une information. Y aurait-il dans ce relais quelqu'un muni de...

ça ? », interrogea-t-il, le doigt tendu vers l'image gravée sur l'insigne.

Le responsable gagna le seuil et indiqua un individu qui déchargeait une carriole remplie de sacs de blé. « Lui », répondit-il.

Publius Sextius rejoignit le déchargeur et l'aborda sans préambule. « On me dit que je peux te parler.

— On m'a demandé de te répondre, si nécessaire », répondit l'homme après s'être débarrassé avec un soupir du sac qu'il avait posé sur son dos.

Il avait un corps de lutteur, les cheveux très courts, les joues mal rasées et des sourcils épais qui se rejoignaient au-dessus de son nez. Il portait une tunique de travail poussiéreuse, des sandales usées, un bracelet en cuir au poignet droit et une ceinture à boucle. Ses mains, aussi grandes que des battoirs, étaient rêches et calleuses.

« Bien, dit Publius Sextius. J'ai une communication secrète à porter à Rome. Une affaire de la plus grande urgence, de la plus grande importance et très risquée. »

L'homme s'essuya le front du revers de la main. « D'accord. D'autres messagers sont nécessaires.

— Immédiatement, insista Publius Sextius. Pour être sûr que le message arrive... À moins que tu ne connaisses d'autres moyens ?

— Non, mais je ferai mon possible. Tu peux être tranquille.

— Tranquille ?! Rien n'est tranquille entre Cadix et la mer Rouge. Il se prépare, je le crains, une tempête qui ne se calmera pas avant d'avoir balayé tout ce qui a été construit jusqu'à présent. Il importe de l'arrêter à tout prix. »

Le déchargeur se rembrunit. Au même moment, un nuage voila le soleil, projetant de l'ombre sur la cour.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Explique-toi, je ne...

— Le message doit être remis le plus vite possible au vieux poste de garde situé au huitième milliaire de la via Cassia, déclara Publius Sextius qui se rapprocha. Le voici : "L'aigle est en danger." »

L'homme le saisit par son vêtement. « Par les dieux tout-puissants, que se passe-t-il ? Y a-t-il autre chose à transmettre ?

— Non. Rien de plus. Je me chargerai du reste. La mission doit partir au plus vite. Je poursuis moi-même mon chemin. Adieu. »

Tandis qu'il regagnait le bâtiment principal, Publius Sextius avisa un individu assis par terre, derrière une colonne, qui mangeait une écuelle de soupe. Le capuchon de sa cape grise lui dissimulait la tête, mais non le visage, une trogne de fouine dont la lèvre supérieure était ourlée de quelques poils jaunes.

Il s'entretint brièvement avec le responsable et lui demanda si le cheval frais était prêt. Un serviteur lui apporta un peu de nourriture ainsi qu'un gobelet de vin, pendant que les palefreniers harnachaient sa nouvelle monture.

Publius Sextius avala le vin, enfourcha le cheval et s'élança au galop.

L'individu à la cape grise posa alors son écuelle et se dirigea d'un pas décidé vers l'écurie. Il glissa une pièce de monnaie dans la main d'un palefrenier et demanda : « L'homme qui est arrivé tout à l'heure t'a-t-il parlé ?

— Non.

— As-tu entendu ce qu'il disait au responsable ?

— Il voulait savoir s'il trouverait un autre cheval au prochain relais.

— Il est donc très pressé...

— Oui. Il n'a même pas terminé son repas.

— Prépare-moi un cheval. Le meilleur. Je partirai cette nuit.

— C'est lui qui a pris le meilleur.

— Le meilleur qui te reste, imbécile. »

Le domestique s'exécuta sur-le-champ. Il harnacha un bai aux jarrets fins et le lui amena. « Si tu pars en pleine nuit, dit-il, prends garde aux mauvaises rencontres.

— Mêle-toi de tes oignons. Et ne dis rien à personne si tu en veux encore », ajouta l'homme en faisant tinter sa bourse.

Il regagna la place où il se trouvait un peu plus tôt et s'appuya contre la colonne.

C'est alors que se présenta un convoi de chars remplis de foin, de toute évidence destiné aux écuries. Les conducteurs, de bonne humeur, réclamèrent aussitôt le vin qu'ils avaient bu à leur précédent passage. Le responsable apparut sur le seuil de

son bureau, une tablette et un stylet à la main. Il examina et enregistra ce que le sénat et le peuple romain achetaient.

« J'espère qu'il n'est pas humide, lança-t-il. La dernière fois, il a moisi. Je devrais vous retrancher la moitié de ce que je vous ai payé.

— Prends-en-toi plutôt à l'indolence de tes domestiques, répondit un des conducteurs. Ils l'ont laissé dehors la première nuit au lieu de l'entreposer au sec, dans ton fenil. Ce foin est parfait, aussi sec que ma gorge assoiffée. »

Le responsable ordonna qu'on apporte du vin et se retira dans son bureau.

Un peu plus tard se présenta un cavalier hors d'haleine. Ayant reconnu Mustela, il l'emmena à l'écart, lui montra un reçu et lui remit un rouleau renfermant un itinéraire.

Pendant ce temps, Publius Sextius galopait sur la bande en terre battue bordant la route pavée, la via Aemilia, qui menait à Rimini. À chaque borne milliaire, il évaluait la distance qui le séparait du prochain relais. Trois ans plus tôt, il avait emprunté ce chemin avec ses canailles de la XII^e Légion et franchi à contrecœur le Rubicon parmi eux.

Pour les convaincre que cette action contre la patrie et contre la loi était nécessaire, il avait eu recours à une mise en scène.

Publius Sextius jeta un coup d'œil au soleil : il ne lui restait plus qu'une heure et demie de jour. Cela lui permettrait toutefois de rallier le prochain relais, sur la rive gauche du Reno. Il déciderait alors s'il y passerait ou non la nuit. De temps en temps, il ralentissait l'allure pour soulager sa monture. Soldat d'infanterie, il avait dû s'habituer aux chevaux et à leurs exigences. Il était persuadé que César courait un grave danger, un danger imminent. Plus que les informations de Nebula, c'était son instinct qui le lui soufflait, cet instinct grâce auquel il avait entendu, pendant les campagnes des Gaules, les flèches ennemies fendre la nuit un instant avant quelles soient décochées.

Caupona ad Salices, a.d. VIII Id. Mart., hora duodecima
Auberge Aux saules, 8 mars, cinq heures de l'après-midi

Publius Sextius atteignit la rive du Reno avant Bologne et, ayant consulté la carte de Nebula, vira à droite vers le sud. Lorsqu'il arriva à l'auberge qui servait de relais, le soleil s'était déjà couché derrière les collines. Sur la porte se détachait une statuette d'Isis, œuvre d'un modeste artisan mais d'un certain effet. Le centurion entra. Des serviteurs s'apprêtaient à allumer les lampes dans les chambres, prenant de l'huile à une outre, au fond de la cour.

Il était fatigué. Le temps instable avait réveillé ses vieilles blessures, et la maigre collation qu'il avait faite au relais précédent ne l'avait pas sustenté. Il attacha les rênes de son cheval au râtelier et partit à la recherche du responsable. Il le surprit en train de jouer aux dés avec l'aubergiste et lui dit, après avoir exhibé ses lettres de créance : « Je ne suis pas un inspecteur, mais un voyageur, et j'ai besoin d'un conseil.

— Tout ce qui est en mon pouvoir, centurion.

— J'ai beau être pressé, j'hésite à poursuivre mon chemin ou à m'arrêter ici pour la nuit.

— Je te conseille de t'arrêter et de te reposer. Tu n'as pas un bel aspect, et il fera bientôt noir. Mieux vaut ne pas courir de risques.

— À quelle distance se situe le prochain relais ?

— À un peu plus de trois heures de route. Cela dépend de ta vitesse.

— Cela dépend du cheval que tu me donneras.

— Tu veux donc repartir ?

— Oui. Il ne fera pas nuit noire avant une heure. Après quoi, j'aviserais. Donne-moi un morceau de pain et ce que tu as sous la main, puis fais-moi préparer un cheval. Le mien se trouve devant le râtelier. Si tu me donnes le meilleur, je ne l'oublierai pas.

— Bien sûr, centurion, déclara l'homme en abandonnant ses dés. Voici notre aubergiste. Il te servira à dîner pendant qu'on te préparera le meilleur coursier de notre écurie. Mais puis-je te demander la raison de tant de hâte ?

— Non. Active-toi, plutôt. »

Peu après, Publius Sextius se remit en route. À l'approche de la nuit, la température fraîchissait rapidement à cause de la neige qui recouvrait la plupart des montagnes.

Il essayait de se rassurer : rien ne prouvait qu'un événement funeste allait bientôt se produire. Il espérait que d'autres messagers étaient partis, ce qui multiplierait les chances d'avertir Rome à temps. Des messagers fidèles à leur mission : les factions déchiraient l'État depuis trop longtemps pour que l'administration n'héberge pas en son sein des adversaires.

La dernière lueur du couchant disparut, et les étoiles brillèrent dans le bleu intense de la voûte céleste. Un croissant de lune se dessina au-dessus de l'Apennin. Le centurion se sentit bien seul sur la route déserte. Il n'avait pour compagnie que le martèlement des sabots de son cheval et sa puissante respiration. Pourtant ses souhaits étaient en train de s'accomplir.

Mutatio ad Medias, a.d. VIII Id. Mart., prima vigilia
Relais « ad Medias », 8 mars, sept heures du soir

À la nuit tombée, alors que tout le monde s'apprêtait à dîner et que les lumières de l'auberge s'allumaient afin de guider les voyageurs retardataires, le déchargeur gravit les marches qui menaient à la terrasse supérieure.

Ses mouvements n'échappèrent pas à l'homme à la cape grise, qui gagna discrètement le bas de l'escalier et le suivit jusqu'à la porte demeurée entrouverte.

Le bâtiment principal était dominé par une tourelle d'une vingtaine de pieds dans le mur de laquelle des marches étaient creusées. Le déchargeur monta au sommet. Des bûches étaient empilées dans un coin. Il alluma un feu à l'intérieur d'un gabion en fer battu que soutenait un trépied. Alimentées par le vent, les flammes s'élevèrent rapidement. L'homme ouvrit alors une porte, sur le côté ouest de la tour, et tira d'un sac en toile une sorte de grand disque en bronze astiqué. À l'aide de cet objet, il projeta à plusieurs reprises la lumière du feu vers un point précis de l'Apennin. La proximité des flammes réchauffait sa

poitrine dans l'air mordant qui lui glaçait le dos. Des bruits de vaisselle s'élevaient du rez-de-chaussée, mêlés aux conversations joyeuses des clients.

Bientôt, le déchargeur aperçut sur l'arête de la montagne un point rouge qui se transforma peu à peu en un petit globe palpitant. Son message avait été reçu, et l'on s'employait à y répondre.

Sur la terrasse, au pied de la tour, l'individu à la cape grise s'aplatit contre le mur dans l'attente de ces signaux.

*In Monte Appennino, Lux fidelis, a.d. VIII Id. Mart.,
prima vigilia*

Monts de l'Apennin, « Lumière fidèle », 8 mars,
sept heures du soir

L'homme qui était chargé de la signalisation levait et baissait un écran de toile devant le feu, mais le vent de plus en plus fort compliquait la manœuvre. La terrasse de l'avant-poste était recouverte de neige glacée ; derrière la construction s'étendait une forêt de sapins que ployait la neige récente. Soudain, une trappe s'ouvrit dans le sol, et le commandant, un officier du génie, en sortit, emmitouflé dans une cape en laine brute au capuchon fourré.

« Qu'a-t-on transmis ? », interrogea-t-il.

L'homme approcha du feu la tablette sur laquelle il avait retranscrit le message : « "L'aigle est en danger. Avertis Cassia VIII." Sais-tu ce que cela signifie ? Qui est l'aigle, commandant ?

— Cela signifie des ennuis sans fin. Combien d'hommes avons-nous ?

— Trois, en comptant celui qui nous a envoyé le signal.

— Le déchargeur ?

— Lui et les deux autres.

— Le déchargeur partira au plus vite, s'il n'est pas déjà parti. Les deux autres se mettront en route sur-le-champ. Ils sont habitués à se déplacer la nuit. Convoque-les. »

La lumière qui palpitait sur la tour *ad Medias* cessa. La transmission était terminée.

Le commandant redescendit en fermant la trappe en bois derrière lui. Trois lampes éclairaient le couloir jusqu'au palier d'où l'on accédait au logement du personnel. Il y avait là deux trentenaires : un autochtone à la taille et aux traits celtiques, grand et massif, aux longs cheveux roux, aux yeux d'un bleu presque iridescent ; un Méridional, plus petit, aux cheveux sombres et lisses, aux prunelles noires, très mobiles, un Daunien d'Apulie. Le premier se nommait Rufus, le second Vibius. Ils s'exprimaient en une étrange langue bâtarde, un latin farci de termes dialectaux, qu'ils étaient sans doute les deux seuls à comprendre.

Quand le commandant entra, ils mangeaient du pain et des noix. Ils se levèrent aussitôt et comprirent, à son expression, que l'officier avait des nouvelles désagréables à leur annoncer. « Ordre de livrer un message de la plus grande urgence, commença-t-il. Naturellement, vous ne serez pas les seuls à en être chargés, vous connaissez la marche à suivre. Il est impossible, en cette saison, de se fier aux signaux lumineux. Le fait qu'on a toutefois essayé prouve combien la tâche est importante. Un bon messenger demeure le moyen le plus sûr. Le message est simple et facile à mémoriser, y compris pour les deux tire-au-flanc que vous êtes. "L'aigle est en danger." »

— L'aigle est en danger, répétèrent les deux hommes. Oui, commandant.

— Étant donné son caractère, ce message ne peut que provenir de Nebula. Ce fils de pute se trompe rarement. Je ne peux pas vous en dire plus. Sachez que la vie de nombreuses personnes, le destin de villes et peut-être de peuples dépendent de la rapidité avec laquelle ces mots atteindront leur destinataire. Vous les répéterez au vieux poste de garde situé au huitième milliaire de la via Cassia. Peu importe le chemin que vous prendrez, peu importe que vous deviez suer sang et eau, par tous les démons de l'Averne, transmettez ce maudit message avant d'exhaler votre dernier souffle ! Vous avez bien compris ?

— Très bien, commandant.

— Les chevaux et votre équipement seront prêts dès que nous en aurons terminé. Partez dans deux directions différentes. Choisissez vous-mêmes votre route, cela m'est égal. Vous n'aurez toutefois pas à en parcourir tous les tronçons, car vous devrez changer de chevaux, mais elles seront votre point de repère. Pour des raisons de sécurité, j'ignore l'itinéraire des autres messagers, et il est possible qu'il soit différent du vôtre. S'il le faut, vous vous ferez connaître par votre plaque de *speculatores*, d'éclaireurs, mais l'incognito est la meilleure des garanties jusqu'à l'accomplissement de votre mission. Le système est conçu de façon qu'un messenger au moins arrive, au cas où les autres échoueraient.

— C'est-à-dire s'ils étaient tués, n'est-ce pas ? demanda Rufus.

— Oui. Telles sont les règles de ce jeu et de ce métier.

— Qui d'autre que nous est au courant de cette opération ? interrogea Vibius.

— Que je sache, personne. Mais nous ne savons pas toujours tout ce que nous souhaiterions. Et ce que nous estimons probable n'est pas forcément vrai. Gardez donc vos yeux et vos oreilles ouverts. Vous n'avez qu'une seule consigne : délivrer ce message à tout prix. »

Les deux hommes saluèrent et s'engagèrent dans l'escalier qui conduisait à la cour intérieure où les attendaient deux chevaux saures équipés pour un long voyage : couvertures, sacoches de nourriture, gourdes de vin allongé, ceintures contenant de l'argent. Le domestique les aida à enfiler un corset de cuir renforcé, assez épais pour empêcher une flèche d'atteindre leur cœur et assez léger pour ne pas entraver leurs mouvements. L'arme choisie pour cette mission était un couteau celtique. Le tout fut recouvert d'une cape en laine brute utile aussi bien pour le froid que pour la chaleur.

Rufus et Vibius sortirent par la porte principale, flanquée de deux lampes qui projetaient un halo jaune sur la neige souillée de boue et de crottin.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Vibius. On se sépare tout de suite ou on va ensemble jusqu'au fond de la vallée ? »

Rufus caressa l'encolure de sa monture, qui piaffait et soufflait de grands jets de vapeur. « C'est la solution la plus logique et la plus agréable. Mais, étant donné l'urgence, l'un d'entre nous devra prendre le raccourci sur la crête en direction de la via Flaminia. Ce chemin est difficile, mais il permet de gagner une demi-journée. Et dans certains cas une demi-journée peut être déterminante.

— Bien sûr. Alors qu'est-ce qu'on fait ? Courte-paille ou pile ou face ?

— La paille brûle, la pièce dure, répondit Rufus avant de lancer en l'air un as de Caius Marius aussi brillant qu'une pièce d'or.

— Si c'est face, le raccourci est pour toi. »

Rufus figea la pièce sur la paume de sa main gauche. « Pile ! dit-il en montrant le quadriges qui ornait l'as. C'est toi qui prendras le raccourci. Moi, je suivrai la via Flaminia minor. »

Les deux amis rapprochèrent leurs chevaux et s'assenèrent mutuellement un coup de poing sur l'épaule droite.

« Fais attention aux bouses de vache ! s'exclama Vibius, dont c'était la formule préférée contre le mauvais œil.

— Toi aussi, égorgeur !

— On se reverra quand tout sera terminé.

— En cas de besoin, dit Rufus avec un ricanement, on pourra toujours compter sur Pullus. Il est né d'une chèvre et il nous retrouvera n'importe où. »

Il poussa son cheval et s'engagea sur un sentier tout juste visible qui descendait dans la vallée en suivant le dos de la montagne et menait à la passerelle au-dessus du Reno. Le fleuve scintillait comme une épée sous la lune.

Vibius monta vers la crête. De là, il parcourrait le raccourci à travers les montagnes en direction d'Arezzo.

Chapitre VI

Romae, a.d. Id. Mart., hora sesta
Rome, 9 mars, onze heures du matin

Titus Pomponius Atticus à son cher Marcus Tullius, salut !

J'ai reçu ta lettre avant-hier et longuement réfléchi à son contenu. Les pensées qui t'assaillent en ce moment crucial sont nombreuses et complexes. Néanmoins tu ne peux échapper, je le crois, au rôle que t'attribuent les meilleurs de cette ville. Tu ne peux non plus te plaindre que tes mérites, en des circonstances passées, aient été méconnus dans l'œuvre de Brutus que j'ai lue récemment. Ses écrits sont dictés par l'amour qu'il éprouve pour son épouse, femme aussi sage qu'avenante, mais surtout fille d'un tel père qu'elle vénère. Tous ceux qui aiment la patrie et qui éprouvent de la gratitude envers ses défenseurs savent que celle-ci t'est reconnaissante et que tu es un modèle à proposer aux futures générations.

Si je le peux, je te rendrai visite peu après que tu auras reçu cette lettre confiée au messenger que tu connais bien.

Prends soin de toi.

Marcus Tullius Cicero rangea dans un tiroir la lettre de son ami, arrivée la veille, et soupira. Il espérait que son auteur lui rendrait visite aussi vite qu'il l'annonçait. Jamais il n'avait ressenti autant le besoin de lui parler en tête à tête, d'obtenir le réconfort de son avis, de ses conseils. Il connaissait le choix que Titus Pomponius avait effectué depuis longtemps : éviter les querelles civiles. Au fond, il ne pouvait l'en blâmer. Ces guerres avaient engendré un immense désordre, des décisions difficiles à prendre, des conséquences toujours imprévisibles, et la situation ne s'était pas améliorée depuis que César avait obtenu les pleins pouvoirs.

Le conquérant de la Gaule avait prétexté des événements marginaux pour envahir le territoire métropolitain de la République à la tête d'une armée, accomplissant un acte qui violait toutes les lois, toutes les traditions, toutes les frontières sacrées. Si lui, Cicéron, avait d'abord vu dans cette prise de pouvoir le moindre des maux, s'il s'était même exposé en déclarant, lors d'une des dernières séances du sénat, que les sénateurs devraient défendre César au cas où celui-ci serait en danger, il comprenait maintenant que le mécontentement grondait partout et que la défense des libertés civiles ne pouvait être subordonnée au désir, quoique légitime et compréhensible, de paix et de tranquillité qu'éprouvaient la plupart des citoyens.

C'est alors que Tiron fit son entrée. Il était depuis longtemps le bras droit de Cicéron et le dépositaire, à cinquante-neuf ans, de sa totale confiance. Presque chauve, affligé d'une arthrose à la hanche qui le rendait claudiquant, il paraissait plus âgé qu'il ne l'était.

« Maître.

— Tu es un homme libre depuis longtemps, Tiron. Ne m'appelle donc pas ainsi, je te l'ai déjà demandé à de nombreuses reprises.

— Je ne saurais t'appeler autrement. Les habitudes d'une vie font partie de nous-même.

— Qu'y a-t-il, Tiron ? interrogea Cicéron en secouant la tête.

— Des visites. Une litière se rapproche et, si ma vue ne me trompe pas, c'est celle de Titus Pomponius.

— Enfin ! Vite, va à sa rencontre ! Fais préparer le triclinium. Il déjeunera sûrement avec nous. »

Tiron s'inclina puis se dirigea vers l'atrium et la porte d'entrée. Or, dès qu'il eut jeté un coup d'œil vers la rue, la déception se peignit sur son visage : à cinquante mètres de distance, la litière s'engagea dans une ruelle, à sa gauche, et disparut. Comment allait-il rapporter à son maître la défection de l'ami qu'il attendait avec impatience ? Il s'attarda quelques instants à l'ombre d'un vieux laurier qui se dressait près de la grille d'entrée et rebroussa chemin. Il s'apprêtait à entrer quand un des domestiques vint vers lui. « Tiron, on frappe à la porte de derrière.

— Ouvre immédiatement, je te suis. »

Le serviteur s'exécuta. Tiron se trouva bientôt nez à nez avec Atticus, qu'il invita à entrer. « Pardonne-moi, Titus Pomponius, tu connais la stupidité des domestiques. Il était évident que c'était toi. Suis-moi, je t'en prie, mon maître est impatient de te voir. »

Il l'invita à entrer dans le cabinet de Cicéron, puis se retira.

« Atticus ! Je t'attendais avec impatience. Tiron s'est-il occupé de tes serviteurs ?

— Non, mon ami, ce n'était pas nécessaire. À l'heure qu'il est, ils conduisent ma litière vide à la demeure de mon neveu. Je suis entré à pied par la cour de derrière. Je préfère que nos rencontres demeurent secrètes, même si tout le monde connaît notre amitié. Alors, que se passe-t-il ? Ta dernière lettre laissait entendre que les non-dits l'emportaient sur les paroles. »

Cicéron, qui l'avait aussitôt étreint, s'assit à côté de lui. « Restes-tu à déjeuner ? J'ai donné des ordres en ce sens.

— Je regrette, je ne peux m'attarder, mais j'ai voulu venir car j'ai compris que tu avais besoin de me parler.

— Oui. Voilà : j'ai reçu il y a quelque temps une lettre de Cassius Longinus. »

Atticus fronça les sourcils.

« Une lettre insolite, qui a apparemment peu de sens, à moins quelle ne contienne un message caché.

— Que veux-tu dire ?

— Cette lettre parle de choses évidentes. Bref, elle paraît superflue, à moins qu'elle ne doive être comprise différemment.

— C'est possible.

— Tiron, mon secrétaire, a mis au point un système de sténographie avec lequel il retranscrit mes discours quand je m'exprime en public. Il est passionné de cryptographie et il a appliqué à cette lettre ses talents d'interprète.

— Et donc ?

— Titus, mon ami, je n'ai jamais voulu t'impliquer dans des situations susceptibles de te créer des ennuis, tu le sais. Je connais ta pensée et je respecte tes choix. Voilà pourquoi je ne te révélerai rien de troublant. Je me bornerai à te dire que la

situation est explosive, je le sens, je le devine, même si j'ignore ce dont il s'agit.

— Je te crois aisément. Tiron a-t-il découvert le véritable sens de cette lettre ?

— Oui.

— De quoi s'agit-il ? »

Cicéron dévisagea son ami. Il lut dans son regard une sérénité voilée d'inquiétude et d'affection, que ses paroles confirmèrent bientôt :

« Si je me suis caché pour te rendre visite, c'est parce que je souhaitais que tu me parles sans réticence. Je n'ai pas peur et tu sais combien l'amitié compte pour moi. Exprime-toi librement. Personne ne nous écoute et personne n'est au courant de ma présence ici.

— Si l'interprétation de Tiron est juste, et je pense qu'elle l'est, un grand événement se prépare, un événement qui décidera du destin de la République, que l'on tient toutefois à me cacher. Si je ne m'abuse, je suis censé intervenir dans un second temps.

— C'est toi qui as déjoué la conjuration de Catilina, même si, dans ses écrits, Brutus en attribue le mérite à Caton, ton beau-père. Cela n'a guère plu à César. Louer Caton, c'est l'offenser, lui. Caton est devenu le martyr de la liberté républicaine, l'homme qui a préféré se suicider plutôt que de supporter la tyrannie. Me suis-je approché de l'événement auquel tu faisais allusion ?

— De très près.

— Mais ni toi ni moi n'avons le courage d'en parler. »

Cicéron baissa la tête. Atticus garda le silence un moment puis reprit : « Si je ne m'abuse, tu te demandes s'il est bon, pour toi, d'accepter la proposition voilée qui t'invite à ne pas te mêler de cet événement pour intervenir dans un second temps, ou s'il vaut mieux y prendre part tout de suite, comme tu l'as fait lors de la tentative de coup d'État de Catilina.

— Tu as touché dans le mille. Cette pensée me tourmente depuis longtemps. »

Atticus approcha son siège de celui de son ami. « Disons que, lorsque nous évoquons cet événement, nous pensons tous deux

à la même chose, la seule chose qui ait une envergure aussi importante. Tu crains que ceux qui le préparent ne soient pas assez compétents, assez expérimentés, et qu'ils ne causent des dommages plus graves que ceux qu'ils voudraient réparer. Seules des plantes graciles et tordues peuvent pousser autour d'un grand chêne, n'est-ce pas ?

— Il en est ainsi, je le crains, dans la plupart des cas. Quoi qu'il en soit, certains individus qui, en ce moment, ne font pas preuve de toutes leurs capacités risquent de constituer un sérieux problème. »

Atticus soupira. « À la mort d'Alexandre, tous ses amis sont devenus de grands rois. Ils ont démembré son empire pour s'en approprier chacun un bout au terme d'interminables luttes sanguinaires.

— Je comprends ce que tu veux dire, et c'est la raison pour laquelle cette idée m'effraie. Brutus...

— Oui, Brutus. Un mot circule sur son compte. On dit que César en est l'auteur. »

À l'énoncé de ce nom, Cicéron sursauta légèrement. Attilius poursuivit : « Il aurait déclaré : "Brutus ne sait pas ce qu'il veut, mais il le veut avec force." » Il eut un sourire amer. « Ne te mêle pas de ça, mon ami. Remercie les dieux de ne pas avoir reçu de propositions concrètes. J'ai...

— Quoi ? interrogea Cicéron, inquiet.

— J'ai des informations... rien de précis, mais des informations vraisemblables selon moi. J'essaierai d'en savoir plus long et de déterminer si quelqu'un pense à un rôle institutionnel pour toi, une fois l'action accomplie. C'est tout ce que je peux faire. Je ne suis pas un homme politique, mon ami, je m'efforce juste de comprendre, mais, si je peux t'aider, je n'y manquerai pas. Il n'est pas certain que je parvienne à te parler. Tu recevras plus probablement un message frappé de mon sceau. Il contiendra notre mot d'ordre chiffré habituel. Ce jour-là, ne quitte surtout pas ta demeure. »

Atticus se leva. Cicéron l'imita. Les deux hommes s'étreignirent. Ils étaient unis par une même angoisse, une vieille amitié, une profonde culture, la fidélité au même credo philosophique, le regret des vieilles valeurs de la patrie que la

soif de pouvoir et l'avidité, la haine partielle, les ressentiments et les vengeances avaient balayées.

Atticus avait décidé d'être le spectateur détaché de cette débâcle, persuadé dans son fatalisme tranquille que l'élément chaotique de l'histoire, prépondérant depuis toujours, l'avait emporté et que les forces fragiles de la raison humaine ne pouvaient en aucun cas empêcher ce désastre.

Cicéron croyait encore dans le rôle de la politique, mais il n'avait ni le courage ni la force de l'exercer. Son impuissance le tourmentait et il vivait dans le souvenir de son glorieux consulat. Il avait alors violemment attaqué Catalina au sénat, l'avait démasqué et poussé à la fuite.

Il accompagna son fidèle ami à la porte de la cour de derrière. Atticus s'immobilisa un moment sur le seuil et remonta le capuchon de sa cape sur sa tête. « Encore une chose, dit-il.

— Parle.

— Es-tu l'inspirateur des inscriptions qui apparaissent sur les murs de Rome, invitant Brutus à se montrer à la hauteur de son nom ?

— Non.

— Tant mieux », conclut Atticus avant de tourner les talons.

Romae, in Campo Martis, a.d. VII Id. Mart., hora octava
Rome, Champ de Mars, 9 mars, une heure de l'après-midi

Antistius rejoignit Silius sous le portique du théâtre de Pompée, achevé une dizaine d'années plus tôt. Il se dressait à côté de la Curie où le sénat se réunissait provisoirement en attendant que les travaux au Forum soient achevés. Ils s'assirent à une table devant une auberge. Le médecin commanda deux tasses de vin chaud avec du miel et des épices.

« César a-t-il vraiment reçu un message de Publius Sextius ? interrogea Antistius.

— Oui. Un message écrit il y a sept jours.

— Sais-tu ce qu'il dit ?

— Il fait allusion à des nouvelles et des contacts relatifs à l'expédition contre les Parthes. En ce qui le concerne, tout va bien. Nous pouvons compter sur des appuis en Anatolie, en Syrie et même en Arménie. Nous possédons la liste complète de nos forces basées entre le Danube et l'Euphrate. Le général a décidé de réunir l'état-major pour examiner les chances de réussite de notre projet d'invasion.

— Voilà donc pourquoi il attendait ce message avec tant d'impatience.

— Oui. César n'a rien mentionné d'autre. Si j'ai bien compris, il est déterminé à mener à bien son projet. »

Antistius secoua la tête. « Je n'arrive pas à comprendre : il est malade, son œuvre n'est pas achevée, l'Espagne et la Syrie ne sont pas entièrement pacifiées, et il s'embarque dans une aventure à l'issue incertaine qui l'éloignera pendant des années et qui risque même de lui coûter la vie. Une aventure peut-être sans retour. »

Silius avala quelques gorgées de vin.

« A-t-il eu d'autres crises ? demanda le médecin.

— Pas que je sache. J'espère qu'il n'en aura plus.

— Personne ne peut l'affirmer. Où est-il à présent ?

— Chez elle. »

Antistius baissa la tête. Silius posa une main sur son épaule. « Ce maître de grec... Artémidore, me semble-t-il... As-tu réussi à entrer en contact avec lui ?

— Je dois le voir ce soir. Je l'ai averti que je comptais l'examiner.

— Tiens-moi informé si tu as du nouveau. C'est de la plus grande importance.

— Tu seras le premier à l'être, ne t'inquiète pas. Quoi qu'il en soit, ne quitte pas Rome. Je pourrais avoir besoin de toi.

— Je ne m'éloignerai pas des limites de la ville tant qu'il ne me l'aura pas ordonné lui-même.

— Prends soin de toi.

— Toi aussi. »

Ils se séparèrent. Antistius se dirigea vers l'île, tandis que Silius demeurait à l'auberge, sirotant son vin épicé. C'est alors

que le vent du nord se leva. Frissonnant, l'aide de camp serra les pans de sa cape contre lui.

*Romae, in Hortis Caesaris, a.d. VII Id. Mart.,
hora nona*

Rome, jardins de César, 9 mars,
deux heures de l'après-midi

« Tu es l'homme le plus puissant du monde. Si tu t'abstiens d'agir, c'est parce que tu ne le veux pas, non parce que quelque chose ou quelqu'un t'en empêche ! » La reine avait haussé le ton, et le rouge de ses joues transparaissait sous le maquillage. Son visage aux traits exotiques n'était pas parfait, mais il avait un charme irrésistible que certains attribuaient à l'influence d'une mère indigène. Son corps était d'une sublime perfection ; sa première grossesse ne l'avait pas altéré.

Impatiente, César quitta le divan où elle était allongée.

« J'ai fait ce que j'estimais juste de faire. Tu devrais mesurer l'importance et la gravité des décisions que j'ai prises aussi bien pour toi que pour l'enfant. Je l'ai reconnu et je t'ai autorisée à lui donner mon nom.

— Que de bonté ! Cet enfant est le tien. Avais-tu donc le choix ?

— Oui. Tu l'as toi-même admis. Mais je l'ai reconnu en lui donnant mon nom et en faisant placer une statue de toi en or...

— Dorée, corrigea la reine avec morgue.

— Une image de toi dans le temple de Vénus Génitrix. Sais-tu ce que cela signifie ? Ce temple est le sanctuaire de ma famille. Cela signifie que, ayant accouché d'un fils de César, tu en fais partie, et qu'une descendance divine est reconnue à cet enfant. »

Cléopâtre parut se calmer. Elle rejoignit César et lui saisit la main. « Écoute-moi. Ta femme est stérile et Ptolémée César est ton fils unique. Je suis la dernière héritière d'Alexandre le Grand et tu es le nouvel Alexandre, ou plutôt tu es plus grand que lui : tu as conquis l'Occident et tu vas conquérir l'Orient. Personne ne t'égallera dans le monde au regard du passé comme

de l'avenir. Tu seras considéré comme un dieu, et deux dynasties divines s'uniront en ton fils. Je sais qu'il existe, au sénat, un projet destiné à te permettre légalement d'avoir une autre femme afin que tu aies une descendance. Je me trompe ?

— Cette initiative ne vient pas de moi.

— C'est un tort ! » Cléopâtre leva les mains vers le visage de César, qui recula et fixa ses yeux noirs, ardents, sans piper. « Tu ne comprends donc pas ? reprit-elle. Sans cette loi, ton fils demeure le bâtard d'une étrangère. Il faut que tu deviennes le roi de Rome et du monde. Ton successeur doit être ton fils, un vrai fils, le sang de ton sang. Pourquoi as-tu refusé la couronne qu'Antoine t'offrait le jour des Lupercales ?

— Parce que mes ennemis n'attendent que ça pour me conduire à ma perte, pour me priver des faveurs du peuple et me présenter comme un tyran. Ne le comprends-tu pas ? À Rome, être roi est considéré comme une chose exécrationnelle, et de toute façon n'importe quel magistrat romain dans les provinces a une cour de rois et de princes qui attendent parfois des mois pour être reçus. Pourquoi César devrait-il souhaiter une condition inférieure à celle de ses gouverneurs ? »

La reine baissa la tête et tourna le dos, tandis que des larmes de rage et de frustration coulaient sur ses joues.

César repensa alors à la nuit d'intrigues et de trahisons, à Alexandrie, où on la lui avait amenée en cachette, enroulée dans un tapis. Cette nuit de siège où toute issue lui était barrée, à lui, le conquérant des Gaules, le vainqueur de Pompée, prisonnier d'un piège dans lequel il s'était lui-même fourré. Et pourtant, en la découvrant vêtue d'un lin fin et transparent, coiffée à l'égyptienne, les yeux ourlés de noir, les cils incroyablement longs, la poitrine opulente, tout s'était évanoui : les armées qui l'assiégeaient, la tête coupée de Pompée, les manœuvres de ces petits Grecs intrigants. Seule cette femme fière et tendre au corps et au visage jeunes, au regard langoureux, était restée. Jamais il n'avait vu de lueur aussi troublante, pas même dans les yeux de Servilia, mère de Brutus et sœur de Caton, sa maîtresse de toujours.

La voix de la reine l'arracha à ses pensées : « Que deviendrons-nous, ton fils et moi ?

— Mon fils sera roi d'Égypte et tu seras jusqu'au jour de sa majorité une régente protégée, honorée, respectée.

— Roi d'Égypte ? répliqua Cléopâtre, vexée.

— Oui, ma reine. Sois-en heureuse. Seul un Romain peut gouverner Rome. Et ce tant qu'il peut justifier l'ampleur de son pouvoir. »

Une pensée désagréable s'insinua dans l'esprit de César : Cléopâtre n'avait manifesté à son égard que de l'ambition. Rien d'autre. Certes, il n'attendait pas l'amour d'une reine, mais il se sentait seul en ce moment, tourmenté par les doutes et les menaces, par la perspective de la déchéance physique, par la conviction qu'une vertigineuse ascension est parfois suivie d'une chute brutale.

« Il faut que je parte, dit-il. Je reviendrai, si tu en as envie, dès que possible. »

Il se dirigea vers la porte, qu'un serviteur se hâta d'ouvrir.

« Un autre serait beaucoup plus généreux avec moi », lui lança Cléopâtre.

César pivota.

« Tu as sans doute remarqué la façon dont Marc Antoine me regarde, poursuivit-elle.

— Non, je n'ai pas remarqué. Mais il se peut que tu aies raison. Voilà pourquoi Antoine est Antoine, et moi, je suis César. »

Chapitre VII

*Romae, in Foro Caesaris, a.d. VII Id. Mart.,
hora undecima*

Rome, forum de César, 9 mars,
quatre heures de l'après-midi

La cérémonie s'était achevée. En sortant du temple de Vénus Génitrix en compagnie des prêtres qui l'avaient célébrée, César vit Silius venir vers lui du côté des Rostres. Il s'immobilisa sous le portique, laissant les prêtres poursuivre leur chemin.

« Où étais-tu ? interrogea-t-il.

— J'ai rencontré des amis près du théâtre de Pompée, répondit Silius, et nous avons bu une coupe de vin ensemble. Penses-tu que Publius Sextius va nous rejoindre ?

— Oui. D'après mes calculs, il devrait arriver d'ici un ou deux jours.

— Sa mission est donc terminée.

— Oui, en ce qui me concerne. Mais on ne sait jamais. Il pourrait être retenu par des imprévus. L'attente m'inquiète. Rome dispose d'un système de routes et de communications unique au monde, et pourtant les nouvelles circulent lentement, trop lentement pour ceux qui les attendent. »

Il s'assit sur une marche du temple et contempla la Curie en travaux. De temps à autre, il levait les yeux vers les nuages bas, effilochés, qui passaient au-dessus de la ville.

« Il me tarde de partir. La politique romaine m'étouffe.

— L'expédition ne sera pas sans risques.

— Au moins, mes ennemis se dresseront en face de moi, sur le champ de bataille, et je serai entouré d'hommes de confiance. Ici, je ne connais jamais les pensées de mes interlocuteurs.

— C'est vrai, à la bataille chacun doit se fier aux autres. Il en va de la vie de tous.

— Tu vois ce portique ? Il y a quelque temps, une délégation du sénat est venue me trouver ici pour énumérer les honneurs qu'on m'avait accordés lors d'une séance. J'ai répondu à ces hommes qu'il ne fallait pas me donner davantage d'honneurs et de charges, mais m'en délester. »

Silius sourit.

« Sais-tu ce qu'ils m'ont répondu ? Que j'étais un ingrat. Que je ne m'étais pas levé à leur arrivée, me comportant donc comme un dieu, étant donné le lieu, ou comme un roi. Assis sur son trône sous le portique d'un temple.

— Je l'ai entendu dire. Mais ces choses-là ne peuvent être évitées : tous tes gestes, même les plus négligeables, sont amplifiés et interprétés de façon erronée. C'est le prix à payer pour le pouvoir acquis.

— Mon geste s'expliquait très simplement : César lui-même doit se plier aux misères humaines. Veux-tu savoir pourquoi je ne me suis pas levé ? Parce que j'avais la diarrhée. Cela aurait pu être embarrassant.

— Personne ne le croirait. Quoi qu'il en soit, il en va de même des racontars qui visent à détruire ton image auprès du peuple en le persuadant que tu veux devenir roi. »

César soupira. Ses bras étaient posés sur ses genoux comme ceux d'un travailleur las. Il dévisagea Silius d'un air énigmatique. « Et toi, tu le crois ?

— Quoi ? Que tu veux devenir roi ?

— Oui. Quoi d'autre ?

— Tu es le seul à pouvoir donner la bonne réponse, mais certaines de tes attitudes laissent entendre qu'il en est ainsi.

— Lesquelles ?

— Le jour des Lupercales... »

César secoua la tête. « Nous en avons déjà parlé. Je t'ai dit comment les choses se sont déroulées. Mais tout le monde pense que j'avais organisé cette mise en scène. Et toi aussi peut-être.

— En vérité, il est difficile de ne pas le penser. Pour nombre de Romains, la présence ici de Cléopâtre et de son fils n'est qu'un écran de fumée. Cicéron, plus que quiconque, en est ulcéré. Il est aisé de conclure qu'elle t'a persuadé d'établir une

monarchie héréditaire dont le petit Ptolémée César serait l'héritier naturel. »

Le Forum commençait à se vider : les passants se dirigeaient vers leurs demeures et s'apprêtaient à dîner, en particulier ceux qui avaient des invités. Les prêtres fermaient les portes des sanctuaires, la fumée d'un sacrifice s'élevait du Capitole, se mêlant au gris des nuages. Les colonnes du temple de Vénus adoptaient elles aussi la couleur du ciel.

« Comment peux-tu croire une chose pareille ? Seul un idiot pourrait mettre en scène une telle bouffonnerie. Quant à Cléopâtre, je ne suis pas assez fou pour imaginer que les Romains accepteraient d'être gouvernés par un roi, de surcroît étranger.

— C'est exact, général. Dans ce cas, comment juges-tu l'attitude d'Antoine ? J'y ai longuement réfléchi. Cette question est cruciale car sa réponse implique un jugement de fond sur un des membres les plus importants de ton entourage, dont l'appui t'est indispensable. »

César regarda Silius comme il ne l'avait jamais regardé, pas même après qu'Antistius lui eut dit ouvertement ce qu'il pensait de sa maladie. L'aide de camp sentit une profonde tristesse l'envahir : un instant, il crut lire de la stupeur et peut-être de l'effroi dans les yeux de son invincible général.

« Tu sais quoi ? dit ce dernier. Il m'arrive d'avoir envie de bière. Cela fait longtemps que je n'en ai pas bu. »

Silius ne se trompait pas : quand César changeait de sujet de façon aussi brusque et incongrue, c'était parce qu'il fuyait des pensées trop angoissantes.

« De la bière, général ? Il y a une taverne à Ostie qui en sert une excellente, brune à souhait, à la bonne température, conservée dans une cave. Comme tu ne souhaites sans doute pas aller jusque-là, je t'en procurerai une amphore demain. » Silius attendait sa réponse, malgré la bière, César en était conscient.

« Que sais-tu d'Antoine que j'ignore ? demanda le dictateur d'une voix grave.

— Rien... rien que tu ne saches. Néanmoins je pense que... Publius Sextius pourrait...

— Pourrait...

- ... apprendre du nouveau à son sujet.
- Tu lui en as parlé ?
- Pas exactement, mais je sais qu'il a des soupçons et je pense qu'il n'aura pas l'âme en paix tant qu'il n'aura pas trouvé de réponse convaincante.
- Veux-tu dire par là que Publius Sextius a pris l'initiative de faire une enquête sur Antoine ?
- Le connaissant, Publius Sextius pourrait enquêter sur tout ce qui a trait à ta sécurité. Mais toi, général, qu'en penses-tu ? Que penses-tu de Marc Antoine ? De l'homme qui voulait te faire roi ? Comment expliques-tu son geste aux Lupercales ? S'agissait-il seulement d'une imprudence ? D'une distraction ? »
- César réfléchit un moment avant de déclarer : « Il est possible qu'Antoine n'ait pas compris ce qui se passait et qu'il ait agi d'instinct. Ces derniers temps, il s'est senti écarté, et il pensait peut-être acquérir des mérites à mes yeux par son geste. Antoine est un bon soldat, mais il ne comprend pas grand-chose à la politique. Or, tout est là, dans la politique... il importe de comprendre les pensées de ses adversaires, de prévenir leurs mouvements, d'avoir toujours une contre-attaque en réserve.
- Tu t'en es bien tiré grâce à ta promptitude d'esprit habituelle, celle qui t'a permis de l'emporter tant de fois sur le champ de bataille.
- Tu crois ? Et pourtant j'ignore encore à qui faire confiance.
- À moi, général, répondit Silius en plongeant les yeux dans ceux de César, des yeux gris, de faucon, qui avaient dominé les champs de bataille et qui s'égarèrent à présent dans les labyrinthes obscurs de la ville. À Publius Sextius, dit "le Bâton", à tes soldats qui te suivraient jusqu'en enfer.
- Oui. Et cela me reconforte. Cependant je ne sais pas ce qui m'attend. »

Il se leva et entreprit de descendre l'escalier. Le vent d'ouest agitait ses vêtements. « Viens, dit-il. Rentrons. »

*Romae, in aedibus Marci Junii Bruti, a.d. VII Id. Mart.,
hora duodecima*

Rome, demeure de Marcus Junius Brutus, 9 mars,
cinq heures de l'après-midi

Seul le léger gargouillement de l'horloge hydraulique brisait le silence de la grande demeure. Cet objet extrêmement raffiné était sans doute l'œuvre d'un artisan alexandrin. Les heures du jour y étaient représentées sous forme de jeunes filles en une mosaïque aux tesselles minuscules sur un fond bleu : vêtues de blanc et les cheveux parsemés de reflets d'or le jour ; de noir, les chevelures argentées la nuit.

Soudain, des voix retentirent à l'extérieur, suivies d'un bruit de volets qui claquaient, puis d'un pas rapide le long d'un couloir. Une porte s'ouvrit, le sifflement du vent s'engouffra dans la maison. Une feuille morte se posa dans un coin du couloir.

Une femme magnifique quitta sa chambre, à l'étage supérieur. Légèrement vêtue, les pieds nus, elle parcourut la galerie jusqu'à l'escalier de service d'où provenaient ces bruits. Elle se pencha à une balustrade et vit six ou sept hommes entrer par la porte de derrière après avoir jeté un coup d'œil à la rue.

Un serviteur les conduisit au cabinet du maître de maison, au bout d'un couloir, et les confia à leur hôte.

Quand il se fut éloigné, la femme regagna sa chambre, verrouilla la porte et s'agenouilla au centre de la pièce. À l'aide d'un stylet, elle souleva un carreau qui dissimulait un petit bout de bois fixé à une cordelette, sur laquelle elle tira. Une fente s'ouvrit. En y collant l'œil, on pouvait voir ce qui se passait dessous, dans le cabinet de Marcus Junius Brutus.

Pontius Aquila déclinait l'invitation à s'asseoir du maître de maison. « Brutus, demanda-t-il, tendu, quelle décision as-tu prise ?

— Attendons la réponse de Cicéron, répondit l'intéressé en s'asseyant avec un calme ostentatoire.

— Qu'il aille en enfer ! s'exclama Tillius Cimbrus. Parler, voilà tout ce qu'il sait faire. À quoi nous servirait-il ? Nous n'avons pas besoin d'autres adhésions. Combien d'hommes faut-il pour en tuer un seul ? »

Publius Casca intervint : « Nous avons décidé de ne pas l'impliquer dans cette affaire. Il n'a pas assez de cran.

— Calmez-vous, dit Brutus. Je veux d'abord être assuré du soutien de Cicéron. Et ce, non pour qu'il brandisse un poignard. Il jouit d'un prestige énorme au sénat. Si notre plan est couronné de succès, nous devons songer à ses conséquences. Le rôle de Cicéron est fondamental pour la suite.

— La terre commence à brûler sous nos pieds, répliqua Casca. Il convient d'agir sur-le-champ.

— Casca a raison, affirma Pontius Aquila. César a, semble-t-il, lâché ses limiers. Il suffit qu'un seul d'entre nous laisse échapper un mot, qu'il se trahisse par un regard, qu'il prenne peur, perde la tête, pour qu'il en soit fini de nous. Le temps est notre ennemi.

— Que sais-tu de précis ? interrogea Brutus.

— César enquête dans des régions périphériques par l'intermédiaire d'hommes de confiance de façon que nous nous sentions en sécurité ici, dans la capitale. C'est la technique du nœud coulant : il se resserre jour après jour jusqu'à ce qu'il étrangle. Il faut frapper sans tarder. »

Les voix parvenaient à l'étage sous forme de murmure, ponctué de quelques vibrations plus aiguës, et la femme se déplaçait souvent autour du trou dans le sol, à la recherche d'un meilleur point de vue.

De nouveau, la voix de Marcus Brutus retentit, moqueuse : « Ses hommes de confiance ? C'est nous ! »

Casca n'avait guère envie de plaisanter. « Si tu n'en as pas le courage, il vaut mieux que tu le dises clairement. »

Dans la chambre, la femme sursauta, comme frappée par un objet.

« Je dis toujours la vérité, rétorqua Brutus. Et rien ne t'autorise à faire de pareilles insinuations.

— Suffit ! La situation est insoutenable. Nous sommes nombreux, trop nombreux. Cela augmente les probabilités de fuites. Aquila, qu'entendais-tu par "régions périphériques" ?

— J'ai appris que Publius Sextius, le centurion qui a sauvé la vie de César en Gaule, s'est présenté à Modène à la fin du mois dernier. Il poserait d'étranges questions. Le hasard veut qu'il y

ait à Modène l'un des meilleurs espions qui soient. Un homme vénal, qui se soucie peu de ses convictions et de ses amitiés politiques. Seul l'argent l'intéresse.

— Voilà ce que j'entends par "hommes de confiance", déclara Aquila. Publius Sextius est inexpugnable. Ce n'est pas un homme, c'est un roc. Si César l'a rappelé, cela signifie qu'il n'a confiance en aucun d'entre vous. Et rien ne dit que Publius Sextius soit le seul. »

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Les propos de Pontius Aquila avaient rappelé à chaque homme présent qu'il existait des êtres pour lesquels la fidélité à leurs principes et à leurs amis constituait une vertu fondamentale, des êtres réfractaires aux compromis, dotés d'une extrême cohérence. Les conjurés, en revanche, n'avaient pas refusé les faveurs, l'aide, le pardon de l'homme qu'ils s'apprêtaient à tuer. Cela suscitait en eux un malaise profond, de la rancune, une honte qu'il leur était de plus en plus difficile de supporter au fil des jours. Chacun d'eux justifiait le geste qu'ils entendaient accomplir par des motifs nobles, tels que la fin de la tyrannie, la fidélité – voilà le mot – à la République, or, plus les heures et les jours passaient, plus leur véritable mobile s'affirmait, comme un chardon sur une pelouse : la fureur de devoir à César la vie, le salut, la fortune.

Aquila reprit : « Je pense qu'il vaudrait mieux avancer notre projet. L'accomplir demain. Je suis prêt.

— Oui, plus tôt ce sera, mieux ce sera », renchérit Casca, de plus en plus inquiet.

Brutus les dévisagea l'un après l'autre. « Il faut que je sache si vous parlez pour vous-mêmes ou pour le compte des autres.

— La majorité est d'accord, répondit Aquila.

— Pas moi. Quand on prend une décision, il faut s'y tenir, coûte que coûte. S'il y a des risques, nous les courrons.

— En outre, observa Cimbrus, nous ignorons encore comment Antoine et Lépide réagiront. Ils pourraient être dangereux. »

Soudain, Brutus remarqua qu'une sorte de sable fin, impalpable, était tombé à ses pieds. Il bondit et leva les yeux au plafond, à temps pour saisir un mouvement.

C'est alors que retentit un bruit de pas dans le couloir qui séparait la pièce de la porte de derrière. Cassius Longinus apparut, le visage émacié et pâle. Il était suivi de Quintus Ligarius, de Decimus Brutus et de Gaius Trebonius, deux des plus grands officiers de César.

« Cassius, dit Cimbrus. Je me demandais ce que tu étais devenu.

— Lépide a débarqué ce matin sur l'île Tibérine afin d'y rester. Son emblème a été hissé sur le prétoire. Cela ne peut avoir qu'une signification : César a des soupçons. Il serait opportun d'avancer notre action.

— C'est ce que nous pensons, approuva Casca.

— Non, rétorqua Brutus. Nous agirons à la date prévue. Pas de discussion. Et puis nous avons besoin d'un peu de temps pour sonder Lépide et Antoine.

— Lépide et Antoine sont des imbéciles, ils suivront, répondit Cassius. Si on frappe le pasteur, les moutons s'égarent.

— Les moutons ? interrogea Trebonius. Antoine n'a rien d'un mouton. Lépide non plus. Ce sont des guerriers, ils ont fait preuve de courage à plus d'une occasion.

— En outre, déclara Casca, sonder Antoine et Lépide nous obligerait à élargir le cercle des initiés, ce qui augmenterait le péril de fuites. C'est trop dangereux. »

Brutus s'apprêtait à répliquer quand un regard de Cassius l'arrêta. Celui-ci affirma :

« Brutus a peut-être raison. Quelques jours de plus ou de moins ne font guère de différence. Nous sommes tous très angoissés, voilà pourquoi nous avons tendance à exagérer un danger qui n'existe pas, ou pas encore. Ne changeons pas de date. Ce serait compliqué. Je dois encore faire des rencontres importantes qui, je l'espère, éclairciront la situation. Ce qui compte, c'est que vous soyez décidés, que nous le soyons tous, certains d'avoir raison, sûrs de mener à bien une entreprise sacro-sainte. Nous nous sentirons ensuite libérés d'un poids qui pesait sur notre conscience d'hommes libres. Pas de doute, pas d'hésitation, pas d'incertitude. Le droit est de notre côté, tout comme la loi et la tradition des pères qui ont fait de nous des hommes grands et invincibles. César a triomphé sur le sang de

ses citoyens massacrés à Munda. C'est un sacrilège qui doit être expié par la mort. »

Gaius Trebonius prit alors la parole. Ce vétéran de la guerre des Gaules avait mené le siège de Marseille et la répression en Espagne contre les partisans de Pompée, trois ans plus tôt. « Arrête, Cassius, épargne-nous tes exhortations patriotiques ! Nous avons tous été ses fidèles compagnons ou les fidèles exécutants de ses ordres, nous avons tous accepté nos nominations aux rangs de préteurs, de questeurs, de tribuns de la plèbe, certains d'entre vous, graciés, ont préféré demeurer en vie, contrairement à Caton. Quintus Ligarius a même été gracié deux fois, un vrai record. Où es-tu, Ligarius ? Montre-toi. »

L'intéressé avança, le visage sombre. « Et alors ? Je suis resté fidèle à mes convictions. Je n'ai pas réclamé le pardon de César. C'est lui qui m'a épargné.

— Il aurait épargné Caton, mais Caton a préféré se donner la mort plutôt que de se retrouver dans une telle situation. Dites-moi, mes amis, vous sentez-vous animés par les nobles intentions que Cassius vient de nous rappeler ? S'agit-il vraiment des bonnes raisons ? Je ne crois pas. Et pourtant, nous souhaitons sa mort. Certains d'entre nous, par fidélité à Pompée. Mais Pompée n'existe plus, il a été tué. Par un petit roi égyptien, un fantoche qui n'aurait pas duré trois jours sans notre bénédiction. D'autres se croient en devoir de défendre la légalité républicaine. Mais chacun d'entre nous obéit à un motif plus profond et plus vrai. Chacun d'entre nous pense que César ne mérite pas tout ce qu'il possède, qu'il nous le doit, qu'il n'aurait rien pu faire sans nous. Qu'il possède la gloire, l'amour de la femme la plus fascinante de la Terre, le pouvoir sur le monde entier, et que nous avons, nous, les miettes tombées sous la table, que nous sommes comme des chiens auxquels il jette les os de son repas. Voilà pourquoi il doit mourir ! »

Personne ne répliqua. Ni Casca, nommé préteur l'année précédente ; ni Cassius Longinus, que César avait accueilli parmi les officiers de son armée après qu'il l'eut combattu à la bataille de Pharsale ; ni Ligarius, gracié à deux reprises ; ni Decimus Brutus, qui serait bientôt gouverneur de la Cisalpine, ni aucun autre.

Marcus Junius Brutus, qui aurait peut-être pu parler, garda le silence parce qu'il sentait qu'on le regardait par un trou dans le plafond, œil investigateur, scintillant d'une lumière presque folle.

Il savait à qui cet œil appartenait.

À Portia, son épouse, la fille de Caton, le héros républicain qui s'était suicidé à Utique, refusant la clémence du tyran. Portia à qui il avait voulu tout cacher et qui avait deviné puis appris ce qu'il ourdissait.

Il se rappelait ce qui s'était produit quelques jours plus tôt. Elle lui était apparue en pleine nuit, alors qu'il veillait, bouleversé, tourmenté par ses propres pensées, ses remords et ses cauchemars, ses doutes et ses peurs. La porte de son cabinet était ouverte et il avait vu sa femme venir vers lui depuis l'autre côté de l'atrium. Pieds nus, elle semblait flotter dans l'air, elle se déplaçait comme un fantôme, blanche dans la clarté de l'unique lampe.

Elle était splendide. Elle portait une robe de nuit légère, ouverte sur les côtés. Chacun de ses pas découvrait ses cuisses blanches, parfaites, ses genoux ronds d'adolescente.

Les yeux emplis d'une exaltation qui confinait à la folie, elle brandissait un stylet.

« Pourquoi me caches-tu tes projets ?

— Je ne te cache rien, mon amour.

— Ne mens pas, je sais que tu me caches quelque chose d'important.

— Je t'en prie, ne m'ennuie pas.

— Je sais pourquoi. Je suis une femme. Tu penses que je révélerais le nom de tes compagnons si j'étais soumise à la torture. Je me trompe ? »

Brutus avait secoué la tête pour dissimuler ses yeux brillants.

« Je suis forte, tu sais. Je suis la fille de Caton et j'ai le même caractère que lui. Je résiste à la souffrance. Personne ne pourrait m'obliger à parler. »

Le stylet brillait dans sa main, telle une gemme maudite. Brutus le contemplait, envoûté.

« Regarde ! », s'était exclamée Portia avant de retourner le stylet contre elle. Brutus avait crié : « Non ! » en s'élançant,

mais la femme avait déjà planté l'instrument dans sa cuisse gauche. À la vue du sang, il était tombé à genoux. Il avait saisi l'arme, s'était approché et avait léché, en pleurs, cette plaie sanguinolente.

La voix de Trebonius l'arracha à sa rêverie. « Le jour du règlement de comptes n'a pas changé : les ides de mars ! »

Chapitre VIII

*In Monte Appennino, taberna ad Quercum, a.d. VI Id. Mart.,
hora duodecima*

Monts de l'Apennin, taverne *Au chêne*, 10 mars,
cinq heures de l'après-midi

L'homme à la cape grise se présenta hors d'haleine sur une monture épuisée, les yeux écarquillés sous l'effet de la terreur, tandis que se succédaient les éclairs et des coups de tonnerre si forts que la montagne semblait trembler tout entière. Un vent rageur sifflait parmi les branches nues des chênes centenaires, leur arrachant à chaque rafale des feuilles mortes qu'il déversait en tourbillonnant au fond de la vallée. Les cimes enneigées se détachaient à grand-peine sur le ciel obscur.

Il vit l'auberge se dresser devant lui, derrière un virage, et cabra son cheval pour éviter de s'écraser contre la porte de l'enceinte qu'on avait fermée en raison de l'orage et de la nuit. Un éclair zébra le ciel, projetant la silhouette du cavalier et du cheval sur le sol que des gouttes de pluie piquetaient déjà. L'air était imprégné de poussière et de l'odeur métallique des éclairs qui brûlaient la voûte du ciel.

L'homme sauta à terre et frappa à la porte avec le pommeau de son épée. Près du bâtiment, le vieux chêne qui lui donnait son nom étendait ses grandes branches noueuses jusqu'au toit.

Un palefrenier ouvrit. Il saisit aussitôt le cheval par les rênes et le recouvrit d'un drap.

L'homme à la cape grise entra et verrouilla la porte comme s'il était chez lui. Il se dirigea ensuite vers l'auberge, tandis que la pluie commençait à ruisseler, remplissant en quelques instants toutes les cavités du pavage.

L'intérieur consistait en un antre fumeux, dont le plafond bas était soutenu par des poutres irrégulières. De la fumée et des étincelles s'élevaient d'un foyer rond vers une ouverture

dans le toit, par où la pluie coulait en faisant crépiter les braises. Un vieillard à la barbe blanche et aux yeux voilés par la cataracte remuait une cuiller en bois dans une marmite. L'homme ôta sa cape trempée et la posa sur le dossier d'une chaise, près du feu.

« Il y a de la polenta d'épeautre et du vin rouge, grogna le vieillard sans se retourner.

— Je n'ai pas le temps de manger. Je dois atteindre au plus vite...

— Mustela, c'est toi, si je ne m'abuse.

— Tu n'y vois presque plus, le vieux, mais tu entends encore bien.

— Que veux-tu ?

— Atteindre la maison aux cyprès le plus vite possible. C'est une question de vie ou de mort.

— Nous avons un bon cheval, Mustela. Le tien doit être épuisé.

— Ne me fais pas perdre de temps. Tu connais une autre route.

— Le raccourci.

— Pas suffisant. La plus rapide.

— Elle est chère.

— Combien ?

— Deux mille.

— J'en ai moins d'un tiers, mais, si tu m'indiques le chemin, tu en auras le double dès que cette histoire sera terminée.

— Pourquoi es-tu si pressé ?

— Tu veux cet argent, oui ou non ? Je te garantis que tu auras quatre mille.

— D'accord. »

Mustela tira une bourse de sous son manteau. « Je te les verse sur la table ou nous nous mettons à l'écart ? »

Le vieillard abandonna sa cuiller dans la marmite et se dirigea vers le garde-manger, faiblement éclairé par une lampe fumeuse qui brûlait du suif. Mustela renversa sa bourse sur une table : des pièces de monnaie en argent qui avaient très peu circulé.

« Compte-les. Il y en a cinq cents, ou un peu plus. Je ne garde que le minimum nécessaire. Dépêchons-nous, malédiction ! »

Les deux hommes regagnèrent la pièce principale. Le vieillard appela le palefrenier pendant que Mustela récupérait sa cape, tout aussi trempée qu'avant, mais un peu plus chaude. Ils furent accueillis dans la cour par un coup de tonnerre qui semblait annoncer l'effondrement de la voûte céleste.

« Tu n'auras pas besoin de ton cheval, dit le vieillard. Je le garde en gage.

— Que vas-tu faire de tout cet argent ? marmonna Mustela entre deux coups de tonnerre.

— J'aime le toucher. »

Le serviteur apparut. Il brandit sa lampe, éclairant un sentier tortueux, couvert de feuilles mortes et trempées, sur lequel ils s'engagèrent. La lumière projetait un reflet sanglant sur les chênes et les châtaigniers tordus. Le vieillard avançait d'un pas assuré sur le terrain glissant, comme s'il en connaissait toutes les aspérités et tous les creux, apparemment guidé par ses doigts de pieds crochus, plutôt que par ses yeux.

Au bout d'un moment, les trois hommes atteignirent un rocher couvert de mousse et de ronciers grimpants. Le domestique écarta les branches d'un prunellier. Une fente courait dans la pierre.

Le vieillard et Mustela se coulèrent à l'intérieur.

Il y avait là un étroit boyau et, au fond, un escalier grossier creusé dans le rocher, usé par le temps et le ruissellement de l'eau. Ils descendirent en appuyant les mains sur les parois, pas à pas. Les marches étaient de plus en plus escarpées et irrégulières, mais une corde passant à l'intérieur de trous pratiqués dans les saillies de la roche compensait la difficulté de la descente. Un bruit d'eau retentissait dans les entrailles de la Terre. Bientôt, le boyau déboucha sur un antre au fond sableux, parcouru par un torrent qui bouillonnait entre des rochers râpeux et de grands blocs de calcaire.

« Ce torrent rejoint un affluent de l'Amo », déclara le vieillard.

Mustela lui lança un regard d'effroi.

« Ce n'est pas ce que tu voulais ? reprit le vieil homme. Le chemin secret ?

— En combien de temps ?

— Ça dépend de toi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il n'y a pas de barque ?

— Quand tu ressortiras à l'air libre, tu en trouveras une entre les saules de la rive gauche. »

Mustela ne parvenait pas à détourner les yeux de l'eau qui, à la lueur de la lampe, semblait aussi violente et menaçante que l'onde du Styx. Le visage ridé du vieillard, souligné par une barbe filasse, évoquait celui de Charon.

Il murmura, terrifié : « C'est une folie.

— Tu n'es pas obligé. Je peux te comprendre. Rebroussons chemin. Je te donnerai un cheval robuste et expérimenté, capable de parcourir le raccourci.

— Je vais m'écraser sur les rochers... Comme ça, dans le noir... Ou mourir de froid.

— La moitié des gens s'en tire.

— L'autre moitié y laisse sa peau. »

Le vieil homme haussa les épaules, l'air indifférent. Mustela songea qu'il avait été bien stupide de dépenser une somme pareille pour s'offrir un voyage dans l'Hadès. Mais, de toute évidence, il craignait encore plus de devoir rendre compte d'un éventuel échec, car il finit par se glisser dans l'eau en se tenant aux rochers qui saillaient sur la rive.

Il s'opposa un moment au courant, puis s'y abandonna et disparut dans le noir, englouti par le tourbillon.

*In Monte Appennino, Caupona ad Silvam, a.d. VI Id. Mart.,
prima vigilia*

Monts de l'Apennin, auberge *La forêt*, 10 mars,
8 heures du soir

Publius Sextius parcourait au galop la piste qui se déroulait au fond de la vallée avant de grimper vers l'arête. Il suivait l'itinéraire de Nebula, quittant l'Émilie pour couper par la chaîne montueuse, au sud, en direction de l'Étrurie.

Comme la route montait, il ralentit son cheval, qu'il mettait de temps en temps au pas afin de lui permettre de souffler. Il regrettait d'obliger cet animal généreux à accomplir un effort aussi dur, de le pousser jusqu'à ses limites pour disputer une course presque désespérée contre le temps. Quelques gouttes tombèrent. Alors que la *mansio* apparaissait à sa vue, l'orage éclata.

Le centurion sauta à terre et se dirigea vers l'écurie.

« Quelque chose ne va pas, soldat ? lança-t-il à un des légionnaires de garde, qui semblait l'avoir reconnu.

— Non. J'ai l'impression de t'avoir déjà vu quelque part.

— En effet. Tu es de la XIII^e, n'est-ce pas ?

— Par tous les dieux ! Mais tu es...

— Centurion de première ligne Publius Sextius.

— Puis-je t'être utile, centurion ? demanda le soldat en lui rendant son salut. Je serais honoré de te servir. Il n'y a pas un seul combattant de l'armée des Gaules qui ne connaisse tes exploits.

— Oui, mon garçon. J'ai besoin de me reposer deux heures pendant qu'on me prépare un cheval et un repas. Sois vigilant. Si un homme devait arriver, avertis-moi immédiatement, en particulier s'il pose des questions. Tu as compris ?

— Tu peux compter sur moi, centurion. Ici, l'air lui-même ne passe pas sans notre autorisation. Tu peux dormir tranquille. J'aurai quelque chose à raconter à mes petits-enfants quand je serai vieux : par les dieux, Publius Sextius dit "le Bâton" en personne ! Je n'arrive pas à le croire !

— Merci. Tu ne le regretteras pas. Tu m'auras rendu un fier service et je m'en souviendrai. Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Bebius Carbon, répondit le soldat, raidi dans le salut militaire.

— Très bien. Garde les yeux bien ouverts, Bebius Carbon. C'est une sale nuit. »

Un autre soldat se chargea du cheval et le conduisit à l'écurie. Sa cape sur la tête pour se protéger de la pluie, Publius Sextius gagna la porte de l'auberge et entra. Il était épuisé, mais persuadé que deux heures de sommeil suffiraient à le revigorer.

L'aubergiste vint à sa rencontre. « Il faut que tu sois terriblement pressé pour te promener par une nuit pareille, l'ami. Mais te voici confié à nos soins, et tu peux être tranquille.

— Je crains qu'il n'en soit rien. Prépare-moi quelque chose à dîner et réveille-moi dans deux heures. Je mangerai et je repartirai. »

Son ton était péremptoire, son regard et sa prestance inspiraient crainte et respect. L'aubergiste ordonna à un serviteur de l'accompagner à l'étage et se rendit à la cuisine. Dehors, le vent se renforçait et il pleuvait à verse, mais la température avait beaucoup baissé et le grésil se mêlait maintenant à l'eau, recouvrant le sol d'une bouillie blanchâtre. Quand Publius Sextius se réveilla, il avait cessé de pleuvoir et il neigeait à gros flocons.

Il ouvrit la fenêtre. À la lumière des deux lampes qui éclairaient la cour, il regarda les flocons tourbillonner dans la tramontane. La neige qui se posait sur les branches s'épaississait à vue d'œil. La chambre était tiède grâce aux braseros et au foyer qui réchauffait d'en bas murs et plafond. Le centurion soupira à l'idée de sortir dans le froid et de s'acheminer au milieu de la neige en pleine nuit.

L'aubergiste se présenta peu après pour le réveiller et lui annoncer que le dîner était prêt. Le trouvant déjà debout, il ne put s'empêcher de lui dispenser des conseils : « Es-tu certain de vouloir continuer ? Tu dois être fou, mon ami. Voyager par un temps pareil... Rien ne t'y oblige. Laisse tomber. Écoute-moi. Mange, bois un gobelet de bon vin et retourne te glisser dans ce lit bien chaud. Demain, je t'appellerai de bonne heure, dès l'aube, et tu repartiras. Tu pourrais t'égarer maintenant, et tu perdrais alors l'avance que tu croyais avoir gagnée.

— Tu as raison. J'ai besoin d'un guide.

— D'un guide ? Je ne sais pas... Je ne crois pas en avoir un...

— Écoute, l'ami, se déplacer dans de telles conditions ne m'amuse pas et je n'ai pas de temps à perdre. Tu as compris ? Trouve-moi un guide, sinon tu auras des ennuis. J'ai un ordre écrit de priorité absolue. Tu as compris ?

— Oui. Je vais me débrouiller pour trouver quelqu'un qui te conduise au prochain relais. Mais si vous tombez dans un ravin, tu n'auras à t'en prendre qu'à toi.

— C'est ça. Je vais avaler quelque chose. Pendant ce temps, active-toi. »

L'aubergiste accompagna le centurion à la salle à manger. Il l'invita à s'asseoir devant une assiette d'agneau aux lentilles puis repartit en bougonnant.

Publius Sextius s'attaqua à son plat. La viande était bonne, les lentilles étaient savoureuses ; quant au vin, il en avait bu de pire. Un repas chaud, voilà ce qu'il fallait pour affronter le voyage. Il calculait à chaque bouchée le temps qu'il pourrait gagner dans sa marche d'approche et se demandait si l'aubergiste n'avait pas raison, s'il ne valait mieux pas attendre le lendemain. Or, quand il eut avalé la dernière bouchée et la dernière gorgée de vin, il s'était conforté dans sa décision. Il jeta sa cape sur ses épaules et sortit.

La cour était totalement blanche. Un palefrenier amena le cheval harnaché et équipé de son bagage. Tout près se tenait un autre animal flanqué d'un homme d'une cinquantaine d'années, une toile cirée sur les épaules et un capuchon sur la tête : le guide, de toute évidence. Son visage de pierre était totalement inexpressif. Il avait une torche allumée à la main. Trois ou quatre autres étaient fixées au harnachement de sa monture.

Seuls deux légionnaires montaient à présent la garde. Bebius Carbon n'était pas parmi eux.

« Je regrette de te causer ce désagrément, l'ami, dit Publius Sextius à son guide, mais je suis pressé et je dois gagner du temps. Rends-moi un bon service et tu seras bien payé. Conduis-moi juste au prochain relais, après quoi tu pourras rebrousser chemin. »

L'homme hocha la tête et monta à cheval. Publius Sextius l'imita, poussa sa monture et franchit le seuil. Les deux légionnaires adressèrent un salut militaire au second cavalier, qui esquissa à son tour un salut. Ils refermèrent la porte derrière lui.

Publius Sextius se plaça à la hauteur de son compagnon, demeuré muet. « Comment t'appelles-tu, l'ami ?

— Sura.

— Moi, Publius. Nous pouvons y aller. »

Sura avançait, ouvrant la voie avec sa torche. Publius Sextius lui emboîta le pas, au milieu du chemin. Il se retournait de temps en temps, en proie à l'impression d'être suivi. La route dessinait des lacets le long d'une montée de plus en plus escarpée, à travers un bois de chênes et de châtaigniers verts de mousse et blancs de neige. Il n'y avait pas la moindre trace de présence humaine, mais le rayon de lumière de la torche fumante était plutôt restreint.

Ayant immédiatement compris que son guide n'était pas bavard, Publius Sextius se borna à lui demander l'indispensable, obtenant pour toute réponse des grognements d'acquiescement ou de dénégation. Il s'efforçait donc d'occuper son esprit par des réflexions et des projets. Il avait l'intention de rejoindre César et de partir avec lui pour l'Orient dont il avait entendu dire des choses extraordinaires.

Il l'avait accompagné en Gaule et en Espagne, il l'accompagnerait en Mésopotamie, en Hyrcanie, en Sarmatie si nécessaire. Jusqu'aux confins de la Terre.

À ses yeux, seul César était en mesure de sauver son monde. Il avait mis fin aux guerres civiles, il avait proposé à tous ses adversaires une réconciliation, il considérait que *l'Urbs*, Rome, et *l'Orbs*, le monde, ne devaient faire qu'un, que la civilisation dont Rome constituait le cœur, la force, était la seule capable de gouverner le genre humain. Il comprenait ses ennemis, les peuples qui s'étaient battus pour sauver leur indépendance, il en avait admiré le courage, mais il estimait également que la victoire des uns sur les autres était écrite dans le destin.

À plus d'une reprise, Publius avait eu l'occasion de lui parler, et il avait toujours été fasciné par l'expression de ses yeux, par le sens de détermination et de maîtrise qui émanait de lui. Le regard d'un prédateur, non d'un sanguinaire. Il était même persuadé que le sang le répugnait.

Combien de fois avait-il marché à ses côtés ! Il l'avait vu passer à cheval, s'adresser aux officiers, aux soldats, reconnaître ceux qui s'étaient distingués lors d'une rude journée, sauter à terre pour les saluer, échanger quelques mots avec eux. Surtout,

il se rappelait le soir de la bataille contre les Nerviens, quand on l'avait ramené, lui, Publius Sextius de la XII^e Légion, au campement sur une civière, mourant, ruisselant de sang, mais victorieux, après s'être rué, étendard au poing, vers l'ennemi, avoir réorganisé les manipules, encouragé les hommes et donné l'exemple.

César lui avait rendu visite sous la tente, tandis que les chirurgiens s'employaient à le recoudre à la lueur de quelques lampes à suif. Il avait collé la bouche à son oreille.

« Publius Sextius.

— Général...

— Aujourd'hui tu as sauvé tes compagnons. Sans toi, ils auraient été massacrés par milliers, et un travail de nombreuses années aurait été anéanti en un instant. Tu as sauvé également ma personne ainsi que l'honneur de la République, du peuple et du sénat. Il n'existe pas de récompense pour un acte de ce genre, mais si cela peut avoir un sens pour toi, sache que tu seras toujours mon homme de confiance. »

Il avait observé son corps martyrisé. « Que de blessures..., avait-il murmuré. Que de blessures... »

Publius Sextius se demandait pourquoi ces mots revenaient le hanter dans ce moment de solitude totale, pendant cette marche nocturne parmi les bois déserts de l'Apennin, au milieu d'une tourmente de neige.

Devant lui, l'énigmatique Sura avançait au pas, sa torche à la main, jetant sur la neige immaculée un reflet rougeâtre et laissant derrière lui les empreintes de son cheval robuste et patient qui gravissait pas à pas le sentier tortueux, sous les branches squelettiques des hêtres et des chênes.

De temps en temps, il se disait qu'on avait pu le précéder pour lui tendre un piège, que Sura le conduisait peut-être dans une embuscade dont il ne réchapperait pas, que son message n'arriverait jamais à destination. Mais il se rappelait ensuite l'aubergiste qui lui avait conseillé avec insistance de passer la nuit à la *mansio*, en sécurité, sous la surveillance de quatre légionnaires, dont Bebius Carbon, de la XIII^e. Où l'aube du nouveau jour le surprendrait-elle ?

Sura alluma une deuxième torche et lança dans la neige le bout de la première qui brilla quelques instants avant de s'éteindre dans l'obscurité. Étonné par cette lumière subite, un oiseau s'envola en poussant un cri et disparut au fond de la vallée.

Le vent s'était calmé. Il n'y avait plus de bruit ni de signe de vie. Les quelques bornes qui marquaient le sentier étaient recouvertes de neige. Il ne restait à Publius Sextius que les mots de César, répétés à l'infini dans son esprit vide et seul : « Que de blessures... Que de blessures... »

Chapitre IX

*In Monte Appennino per flumen secretum, a.d. VI Id. Mart.,
secunda vigilia*

Monts de l'Apennin, fleuve secret, 10 mars,
dix heures du soir

Mustela se débattait dans les ondes tourbillonnantes du torrent souterrain ; emporté par les flots, il était submergé et devait retenir son souffle avant de dresser la tête hors de l'eau, cracher ce qu'il avait avalé et respirer.

La douleur l'accablait chaque fois que le courant le projetait contre les rochers, le blessant cruellement. À plus d'une reprise il eut l'impression de s'évanouir, à plus d'une reprise il se cogna la tête si violemment qu'il crut mourir.

Soudain, il sentit quelque chose sous son ventre : du gravier et du sable. Il s'agrippa à une saillie et put reprendre son souffle, allongé dans une petite anse.

Hors d'haleine, il essaya de déterminer s'il s'était cassé un os et de distinguer ce qui coulait de son côté. Il porta la main à sa bouche et reconnut le goût douceâtre du sang. Se tâtant du bout des doigts, il découvrit qu'il avait une entaille entre la hanche et ses côtes gauches, pas assez profonde toutefois pour endommager ses organes.

Il entendait en amont le ruissellement des cascades qu'il venait de traverser ; en aval, un gargouillement. Cependant l'obscurité totale le remplissait d'une incertitude angoissante, d'une terreur panique. Il ignorait où il se trouvait, quelle distance il avait parcourue et combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait plongé dans l'eau glacée, lâchant le dernier appui rocheux.

Il claquait des dents. Ses membres étaient insensibles, ses pieds semblables à deux lourds appendices, quasiment inertes ; des élancements douloureux montaient de ses côtés, ainsi que

d'une épaule. Il recula un peu jusqu'à une sorte de caverne où il se tapit, en proie à une sensation de tiédeur. Il parvint à tamponner sa blessure en se bandant avec un bout d'étoffe arraché à son vêtement. Puis il se renversa et s'assoupit, terrassé par une immense fatigue, plus que par le sommeil.

Il était tout aussi désorienté quand il se réveilla, mais il savait qu'il lui fallait poursuivre son voyage dans les entrailles de la montagne. Il invoqua les divinités de l'Hadès et leur promit un sacrifice généreux s'il quittait en vie leur royaume souterrain ; après quoi il se glissa dans le fleuve glacé en se tenant à une protubérance de la roche et s'abandonna au courant.

De nouveau, il fut renversé, projeté, entraîné sous l'eau et rejeté à la surface, si bien qu'il avait le sentiment de se trouver dans la gorge d'un monstre.

Puis, peu à peu, le courant perdit en vitesse, le cours d'eau s'élargit, le vacarme s'atténua. Le pire était peut-être passé, même si la situation demeurerait dangereuse, incertaine.

Épuisé par le froid, les efforts, la nausée, il se laissa aller comme un objet inerte. Un long laps de temps s'écoula encore.

L'obscurité était si dense qu'il fut presque ébloui par une faible lueur. Était-ce la fin ? Reverrait-il le monde des vivants ? Revigoré par cet espoir, il se remit à nager au milieu du courant. La voûte de l'ancre où coulait le fleuve souterrain s'éclaira légèrement, annonçant l'arrivée d'une véritable lumière. De fait, au bout d'un moment, Mustela aperçut la lune qui brillait dans la nuit.

Éreinté, transi de froid, il déboucha enfin sous la voûte céleste. Il gagna une rive basse et sableuse et s'y allongea, privé de toute énergie.

*In Monte Appennino, ad Fontes Arni, a.d. VI Id. Mart.,
ad finem secundae vigiliae*
Monts de l'Apennin, aux sources de l'Arno, 10 mars,
minuit

Ils avançaient sur une piste de plus en plus étroite, silhouettes noires dans un cercle rougeâtre, au milieu de la blanche étendue des montagnes. Publius Sextius s'efforçât de compter les bornes qui ponctuaient le chemin. Craignant une embuscade, il fouillait le sol du regard en quête de traces humaines.

Oppressé par la solitude et les soucis, il demanda à son compagnon de route :

« Tu ne parles donc jamais ? »

— Si. Quand j'ai quelque chose à dire », répondit Sura sans se retourner.

Le centurion se replongea dans ses pensées, notamment les plus inquiétantes : de mystérieux individus avaient proposé à Marc Antoine de participer à une conjuration contre César. Il avait refusé, mais sans rien révéler. Pareille attitude signifiait qu'il appartenait à un seul camp, le sien, et faisait de lui un homme dangereux. Sans doute pensait-il que si leur projet était couronné de succès, les conjurés lui seraient reconnaissants de son silence. En cas d'échec, il ne perdrait aucun avantage. Et le geste des Lupercales ? S'il était si rusé et si cynique que ça, il n'aurait jamais commis une telle erreur. Il n'aurait jamais pris une telle initiative. Peut-être avait-il toujours interprété le rôle du rude soldat qui ne comprend rien à la politique afin de dissimuler des capacités insoupçonnées. Mais comment expliquer dans ce cas sa tentative de couronner César en public ? Il avait certainement prévu la réaction du peuple, alors pourquoi ne s'était-il pas interrogé sur celle de César ? Il se croyait probablement protégé par sa prétendue naïveté, cependant il ne pouvait ignorer que si une conjuration visait à supprimer César, son geste contribuerait à l'affaiblir et l'isoler. Quelle fin poursuivait-il ? Quels mobiles avait-il ?

Ces questions revenaient sans cesse à l'esprit de Publius Sextius, comme s'il se tapait la tête contre un mur. Pour se distraire, il regardait la neige tomber à gros flocons dans le rayon lumineux de la torche et observait les empreintes des chevaux qui avançaient lentement, de plus en plus lentement, alors que lui-même aurait aimé filer comme le vent, dévorer la route, atteindre le but avant qu'il ne soit trop tard. Peut-être

était-il vraiment trop tard, peut-être ses efforts étaient-ils inutiles.

Parfois, lorsque l'étau du froid semblait se relâcher sous l'effet d'il ne savait quels équilibres de l'air et de la terre, il avait le sentiment que la solution était proche. La réponse se restreignait sans doute à quelques personnes, trois ou quatre, pas plus, aux relations qu'elles entretenaient avec le pouvoir, à leurs intérêts. Il devait passer au crible toutes les hypothèses, les objectifs des uns et des autres, les croiser, les confronter. De temps en temps, il était saisi par l'envie de mettre pied à terre et de tracer des équations dans la neige, de la pointe de son couteau, ainsi qu'il avait tracé tant de fois dans la terre, autour du bivouac, les plans de bataille pour son détachement. Mais ces équations se dissipaient bientôt en mille fragments, et il se rendait compte qu'il s'égarait de nouveau.

Il lui arrivait aussi de se demander si la carte que Nebula lui avait laissée à Modène avant de s'évanouir dans les vapeurs du matin n'était pas un appât destiné à le conduire dans un piège. Il finit par conclure qu'il n'avait pas le choix : il lui fallait courir ce risque pour éviter de livrer son message trop tard. C'est alors que Sura brisa le silence, lui annonçant que les sources de l'Arno étaient proches et qu'ils empruntaient une ancienne piste étrusque.

Publius Sextius poursuivit son chemin, en proie à mille inquiétudes.

In Monte Appennino, a.d. V Id. Mart., tertia vigilia
Monts de l'Apennin, 11 mars, après minuit

Une seule personne souffrait autant que Publius Sextius : Rufus qui, au même moment, s'enfonçait dans les terres, coupant à travers la montagne pour rejoindre la via Flaminia minor. Il commença bientôt par suivre la trace à peine visible d'un sentier tortueux, le long du contrefort occidental de la vallée du Reno. Peu à peu, en mettant souvent pied à terre, il atteignit la rive. Le temps s'était détérioré. De la neige tombait,

mêlée à une pluie insistante qui glissait sur sa cape de laine brute et gouttait au bas.

Il trouva le gué, aidé par le bruit de l'eau entre les rochers. Au centre, le fleuve était assez profond et l'eau arrivait à la poitrine de l'animal. Il se dirigea ensuite vers la rive opposée sur un lit de gravier et de sable.

Il entama une nouvelle ascension. En hauteur, la clarté du manteau neigeux lui permit de s'orienter le long d'un itinéraire qu'il avait parcouru de nombreuses fois. À mi-côte, il gagna la cabane d'un berger qu'il connaissait bien, où il put boire un verre de lait chaud et manger un morceau de pain et du fromage. Les flammes du foyer éclairaient la pièce dont les murs crépis de boue sèche étaient noircis par la fumée. Une odeur de brebis imprégnait non seulement l'air, mais aussi le maître des lieux et le molosse couché près du foyer. Un animal hirsute auquel chacun donnait le nom qui lui plaisait. Rufus lui lança : « Comment ça va, sale bête ? » et le gratta derrière ses oreilles infestées de tiques avant de s'asseoir sur un tabouret.

« Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure-ci ? interrogea le berger dans un mélange de latin et de dialecte ligure difficile à comprendre.

— J'ai un message urgent à remettre. Quelle est la situation là-haut, sur la crête ?

— Le passage est praticable. Mais fais attention : j'ai vu une meute de loups, un vieux mâle, deux ou trois jeunes et quatre ou cinq femelles. Ils pourraient attaquer les jarrets de ton cheval à la faveur de la nuit. Je te conseille d'emporter un tison et de le garder allumé jusqu'au sommet.

— Merci du conseil. »

Rufus laissa deux as à son hôte et retrouva l'air libre avec soulagement.

Il saisit les rênes de son cheval et s'achemina à pied. Il se demanda à quelle distance on distinguait la flamme du tison qu'il avait emporté et se dit que, au même moment, son chef le regardait peut-être de la terrasse supérieure de *Lux fidelis*. Il avait l'impression de l'entendre marmonner : « Le voici. Je parie un mois de paie que ce salopard a déjà atteint la crête. »

En effet, il touchait presque au but. En haut, à moins d'un mille, un groupe de sapins séculaires marquait la frontière.

Le cheval fut le premier à entendre les loups. Un instant plus tard, il les aperçut lui aussi : la flamme du tison se reflétait dans leurs yeux avec un éclat sinistre. Il n'avait même pas de caillou à leur lancer. Il cria et gesticula. Les bêtes s'enfuirent mais s'immobilisèrent quelques pas plus loin.

Puis ils se mirent à tourner autour de lui en grognant, manœuvre qui ne laissait augurer rien de bon. Pour sûr, ils élaboraient une stratégie visant à isoler et attaquer leur proie. Et la proie n'était autre que lui, ou son cheval, ou encore les deux.

Il avait du mal à calmer l'animal, terrifié. S'il s'échappait, c'en serait fini de lui. Il attacha les rênes à la branche d'un arbre et empoigna son couteau.

Les loups n'avaient jamais constitué un problème : il avait toujours été facile de s'en débarrasser. Pourquoi donc étaient-ils à présent aussi tenaces et agressifs ? Rufus songea à une légende de son peuple ancestral, conduit en Italie par un loup. Or, les bêtes auxquelles il avait à présent affaire étaient affamées et animées de mauvaises intentions. Il s'adossa à un grand sapin dont les branches basses, devina-t-il au toucher, étaient sèches : les dieux venaient à son secours. Il les brisa et les alluma. Une flamme s'éleva aussitôt, alimentée par la résine. Elle repoussa les loups, mais juste à la limite du cercle lumineux. Son cheval hennissait et ruait, il se cabrait en essayant d'arracher ses rênes. S'il n'avait pas eu de mors, il se saurait sauvé depuis longtemps. Rufus se demanda si son chef voyait aussi ce feu de la terrasse de *Lux fidelis*. C'était probable, mais personne ne quitterait le poste sans raison.

Le duel entre le feu et la faim s'achèverait bientôt par épuisement du feu. Rufus se résigna à accomplir un acte qui le répugnait profondément. Il pria les dieux de ses ancêtres de lui pardonner et entassa ses dernières branches contre le tronc du sapin, qui prit feu à son tour, se transformant en une gigantesque torche. Son âme celtique fut saisie d'horreur : il lui semblait entendre hurler l'esprit du grand arbre, martyrisé par

le feu. Son âme romaine justifia son action : il exécutait un ordre de ses supérieurs.

Les loups s'étaient enfuis. Rufus ramassa une branche enflammée, monta à cheval et poursuivit sa route à travers une clairière. Enfin, il atteignit les dalles en grès de la via Flaminia minor.

Lux fidelis, a.d. V Id. Mart., tertia vigilia
« Lumière fidèle », 11 mars, troisième tour de garde,
une heure du matin

Un serviteur réveilla le commandant, plongé dans son premier sommeil.

« Bon sang, que se passe-t-il ?

— Maître, viens voir, vite ! »

L'officier jeta une cape sur ses épaules et gagna la terrasse supérieure. Une vision fantasmagorique l'y attendait. Devant lui, à une distance qu'il était difficile de déterminer, vers le sud, un globe lumineux entouré d'un halo rougeâtre s'étirait en direction du vent avec une sorte de queue luminescente. Il semblait suspendu dans le ciel.

« Par les dieux ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore, mon commandant, répondit la sentinelle. Je n'en ai pas la moindre idée. Dès que je l'ai vu, j'ai envoyé le gamin te réveiller.

— Une comète... avec une queue de sang... Par les dieux tout-puissants ! Un événement terrible s'annonce. Les comètes portent malheur... Soyez vigilants. Cette nuit est maudite. »

Il s'emmitoufla dans son manteau comme pour se protéger des influences malignes, dévala l'escalier et s'enferma dans sa chambre.

Dehors, sur la terrasse, le domestique scrutait avec stupéfaction l'étrange phénomène quand la lumière se dilata. Puis elle faiblit avant d'être engloutie par l'obscurité.

« Elle a disparu, lança-t-il à la sentinelle.

— Oui.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Rien. Cela ne signifie rien. Le commandant a dit qu'il s'agissait d'une comète. Tu n'as pas entendu ?

— Qu'est-ce que c'est, une comète ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! Va donc le lui demander. Et tant que tu y es, apporte-moi du vin chaud. Je suis glacé. »

Le serviteur disparut, et la sentinelle resta seule à veiller dans la nuit.

Ad flumen secretum, a.d. V Id. Mort., tertia vigilia

Fleuve secret, 11 mars, troisième tour de garde,
une heure du matin

Mustela se réveilla, engourdi et gelé. Il ignorait combien de temps il avait passé dans l'herbe humide, trempé. Tout son corps était douloureux. Une toux sèche et convulsive secoua sa poitrine. Dans l'obscurité, il ne distinguait que l'eau du torrent à quelques pas de là. Où était la barque qu'avait mentionnée le vieillard ? Il jeta un regard circulaire et aperçut un bouquet d'arbres le long de la rive. Il s'y dirigea en titubant. Étaient-ce les saules en question ?

Une déchirure dans les nuages découvrit pendant quelques instants le disque de la lune, lui permettant de voir le bouquet de saules et la barque attachée à un pieu sur la rive. Sa silhouette sombre se dessinait nettement sur la surface de l'eau argentée.

Sa mission allait bientôt se conclure, si tant est que ses forces ne l'abandonnent pas. Il avait accompli le plus dur. Il porta la main à son bandage et l'écarta, sanguinolente : l'hémorragie ne s'était pas arrêtée. Il resserra la bande de tissu et grimpa dans la barque. Pointant une des rames contre la rive, il poussa l'embarcation vers le centre du courant.

Il n'avait plus qu'à se laisser porter. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la plaine, la température s'adoucissait. Un vent du sud léger et tiède le sécha. Derrière lui, le ciel sombre était traversé par des éclairs, mais il s'éclaircissait devant. De temps en temps, il s'allongeait au fond de la barque et dormait un peu, le strict nécessaire pour recouvrer sa lucidité.

Il rouvrait les yeux au moindre choc, au moindre sursaut, et voyait défiler devant lui, éparpillés, des villages et des fermes isolées, sombres contours se détachant contre la pâle lumière de l'aube. Des bruits indéchiffrables parvenaient à ses oreilles. Il perçut un appel et, un peu plus tard, ce qu'il interpréta comme un cri de désespoir. Des oiseaux de nuit chantaient : des petits ducs au sanglot monotone et des chouettes au hululement syncopé, insistant.

Quand le jour se leva et que le paysage commença à s'animer, il découvrit l'Arno.

Le torrent se jetait dans le grand fleuve étrusque qui coulait entre les collines en décrivant une large anse. La vitesse du courant s'affaiblissait de plus en plus, mais la distance parcourue était sans doute de plusieurs milles, pensait Mustela.

Quoique caché derrière les nuages, le soleil devait être déjà haut lorsqu'il atteignit un petit port fluvial où les marchandises issues de la montagne étaient rassemblées pour être acheminées à Arezzo, à quelques milles de là, dans la vallée. Avec le peu de forces qui lui restait, Mustela se dirigea vers le quai et accosta. Il loua une mule à un magasinier, qui lui fournit aussi un morceau de toile propre avec lequel il refit son bandage. Puis il poursuivit son voyage vers sa destination : la maison des cyprès, à l'intérieur des terres.

De tous les messagers partis de la *Mutatio ad Medias*, aucun n'avait probablement poussé plus au sud que lui. Qui d'autre aurait pu, en effet, parcourir l'équivalent de son trajet souterrain à la vitesse d'un torrent en pente ?

Chaque pas de son mulet sur les pavés, chaque cahot lui valait des élancements ; ses muscles engourdis par le froid, par la fatigue et le jeûne ne répondaient plus. Il avait déjà traversé des expériences en tout genre dans son existence d'informateur, mais il n'avait à présent qu'un seul désir : s'allonger sur un lit propre dans un endroit protégé, à l'abri.

La villa entourée de cyprès lui apparut au sommet d'une colline, après un carrefour et un édicule dédié à Hécate Trivia. Il lui jeta un regard furtif avant d'abandonner la route principale et de s'engager dans l'allée.

Il fut accueilli par l'abolement furieux des chiens et par un bruit de pas sur le gravier de la cour. Il sauta à terre pour demander à être reçu, mais il fut pris de vertige et s'effondra. Il entendit une voix : « Appelle le fermier, vite ! Malédiction, cet homme agonise ! »

Il sentit les chiens s'approcher. L'un d'eux se mit à grogner, l'autre à lécher sa blessure.

Des mains se refermèrent sur ses jambes et ses pieds. Au prix d'un grand effort, il murmura à l'homme qui le tenait par les bras : « Dis à ton maître que Mustela doit lui parler immédiatement.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? interrogea le fermier qui marchait à côté des chiens.

— Il dit qu'il doit parler à notre maître et qu'il s'appelle Mustela.

— Dépêche-toi, fils de pute, grogna encore Mustela, à moins que tu n'aies envie de te retrouver à la meule. Ton maître t'écorchera vif s'il apprend que tu ne lui as pas délivré mon message. »

Le fermier s'immobilisa. Il examina l'homme qu'il s'apprêtait à faire jeter dans la fosse à purin. À la vue de sa blessure et du poignard coûteux qui dépassait de sa tunique déchirée, il fut saisi d'un doute.

« Arrêtez-vous », ordonna-t-il.

Chapitre X

Romae, in insula Tiberis, a.d. V Id. Mart., ora tertia
Rome, île Tibérine, 11 mars, huit heures du matin

Parti d'Ostie en bateau, Antistius avait atteint de bonne heure son dispensaire près du temple d'Esculape et préparé ses consultations de la journée. Formé aux enseignements d'Hippocrate, il attribuait une grande importance à la symptomatologie, à l'anamnèse, et aimait la propreté. Il rédigeait donc pour chaque patient un mémo décrivant soigneusement sa maladie, le régime conseillé, les remèdes administrés et les résultats obtenus. Il avait pour habitude de fouetter ses esclaves lorsqu'il découvrait de la poussière ou d'autres saletés dans les coins les plus éloignés et les moins visibles.

Il attendait, de surcroît, un client prestigieux : Artémidore, qui souffrait de nouveau de son vitiligo.

L'un des secrets d'Antistius était la médecine empirique, faiblesse qu'il n'aurait jamais avouée, pas même sous la torture.

Au cours de sa longue pratique de l'art médical, il était parvenu à la conclusion que les femmes étaient dépositaires d'une sagesse thérapeutique grandement supérieure à celle des hommes en se fondant sur une simple considération : depuis des temps immémoriaux, elles s'étaient consacrées à leurs enfants, dont la survie leur importait plus que leur propre vie, et avaient élaboré pour cette raison des remèdes dont elles avaient expérimenté l'efficacité. En d'autres termes, elles ne se souciaient pas des causes des maladies, des équilibres ou des déséquilibres d'humeurs et d'éléments dont elles découlaient. Une seule chose les intéressait : que ces maladies n'emportent pas leurs enfants. Voilà pourquoi elles avaient à cœur de les combattre avec les remèdes adéquats.

Les hommes étaient bien plus doués en chirurgie : inciser, scier, cautériser, amputer, recoudre... Ils excellaient dans ces pratiques plus brutales, qu'ils avaient dû perfectionner sur les champs de bataille où, depuis des temps tout aussi immémoriaux, on envoyait au massacre des dizaines, des centaines de milliers d'hommes pour des raisons qui n'avaient jamais été approfondies et encore moins expliquées.

C'est ainsi qu'Antistius était devenu le médecin de Caius Julius Caesar : grâce aux talents avec lesquels il soignait les membres martyrisés des rescapés du champ de bataille et contrecarrait les attaques de maux surnois en appliquant des remèdes qu'il était le seul à connaître et dont il ne révélait la composition à personne.

Quand son assistant lui annonça qu'Artémidore était arrivé, Antistius lui ordonna de le faire entrer immédiatement. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur : il n'y avait pas de litière. Artémidore était donc venu à pied.

« Comment ça va ? demanda-t-il.

— Que veux-tu que je te dise ? Ces Romains sont pleins de bonne volonté, j'en conviens, mais quelle tristesse... Leur accent est insupportable quand il s'applique aux maîtres de notre poésie. Si ta question concernait mon dérangement, regarde, j'ai l'impression que cela recommence à la nuque.

— Voyons. » Antistius l'examina en écartant ses cheveux. Il remarqua une légère rougeur. Après avoir émis un grommellement inquiet, il se dirigea vers l'armoire à pharmacie, dont il tira un onguent qu'il étala soigneusement sur la nuque du patient.

Au bout d'un moment, l'homme déclara : « Ce remède est vraiment efficace. Je ne sais comment te remercier. Combien te dois-je ?

— Rien. Il s'agissait d'une récursive.

— Il n'en est pas question, répliqua Artémidore. De surcroît, j'ai l'honneur d'être soigné par le médecin de Jules César.

— Il est vrai que le dictateur à vie m'honore de sa confiance. J'en suis fier. En vérité, je pense être l'homme le plus adapté pour garantir sa santé, tout du moins en ce qui concerne mes

compétences. Le reste est... entre les mains des dieux », conclut le médecin avec un soupir éloquent.

Artémidore le dévisagea, interdit. De toute évidence, le ton de ces propos et ce soupir dissimulaient un message. Il aurait pu feindre l'indifférence, mais sa curiosité et le caractère exceptionnel du sujet de la conversation l'emportèrent. « Que veux-tu dire par là ?

— Hélas, des bruits peu rassurants circulent. Pour ne pas dire pire.

— Bien pire ? »

Antistius hocha la tête en poussant un soupir encore plus grave que le précédent.

« Cela a-t-il un rapport avec Brutus ? », interrogea le patient. Le médecin lui adressa une expression éloquente.

« Je comprends.

— Tu es au courant ? demanda Antistius. Oh, je me rends compte que je t'en demande beaucoup, peut-être trop, mais je jure que personne ne saura ce que tu me révéleras. Sache toutefois que je suis honoré de soigner un des plus éminents hommes de lettres de culture hellénique de cette ville.

— Brutus me traite comme un domestique, avec arrogance, répondit Artémidore après un long silence. Il m'humilie pour la seule raison que ma subsistance dans cette ville dépend du maigre salaire qu'il me verse. Tu m'as guéri d'une infirmité répugnante qui m'aurait ridiculisé sans te soucier de tes émoluments, tu apprécies ma modeste intelligence plus que je ne le mérite. Si je dois faire un choix, je préfère m'aligner dans ton camp, quel qu'il soit.

— Je t'en suis infiniment reconnaissant. Quand le moment viendra, tu n'auras pas à le regretter, je te l'assure.

— Dis-moi ce que je peux faire pour toi.

— Le nom de Brutus apparaît sur les murs de la ville et la porte du tribunal, avec des exhortations à imiter son lointain ancêtre qui chassa le dernier roi de Rome. L'allusion est claire, elle signifie qu'un ou plusieurs individus veulent l'inciter à accomplir un geste extrême aux dépens de César, l'homme auquel il doit la vie. »

Artémidore gardant le silence, Antistius crut bon de renforcer sa position. « Brutus agit étrangement. Il a autrefois soutenu Pompée qui avait pourtant éliminé son père, et il semble tramer à présent contre César qui l’a épargné. César lui a pardonné après la bataille de Pharsale, il l’a fait entrer au sénat et l’a lancé dans la carrière politique... Vous autres Grecs avez un autre concept de la liberté et de la démocratie. Je peux imaginer sans mal ce que tu penses de César. Mais, n’oublie pas, il a refusé la couronne de roi qu’on lui offrait et ne s’est fait octroyer les pleins pouvoirs que dans le but de mettre un terme aux luttes civiles. César n’a pas d’enfants. Entretenir une ambition monarchiste qui mourrait avec lui n’aurait aucun sens.

— J’en suis persuadé. Il n’est donc pas nécessaire que tu m’expliques le fond de ta pensée au sujet de...

— Je regrette que Brutus soit aussi indigne envers toi, y compris en matière d’émoluments. Sache toutefois que si tu nous aides, tu ne connaîtras plus de difficultés.

— Je suis prêt à t’aider gratuitement. Que veux-tu savoir ? interrogea Artémidore d’une voix ferme.

— Pardonne-moi, je ne comptais pas t’offrir de l’argent en échange de ton aide, même si c’est souvent la seule solution dans cette ville corrompue. La vérité, c’est que je m’inquiète beaucoup pour César. D’étranges rumeurs circulent, et les inscriptions dont je t’ai parlé me paraissent claires. Je crains que Brutus ne soit impliqué dans une action inconsidérée qui risque d’avoir des conséquences dramatiques.

— Tu veux dire... une conjuration ?

— Oui. Aurais-tu à ce sujet des informations susceptibles de m’aider ?

— Juste des sensations, des impressions. Des personnages fréquentent sa demeure à des heures incongrues.

— C’est-à-dire ?

— En pleine nuit, ou juste avant l’aube. On ne reçoit des amis à ces heures-là que pour éviter de se montrer.

— C’est exact. Et qui sont ces amis ?

— Je l’ignore. Il faisait noir et les réunions se sont tenues, portes fermées, dans le cabinet de Brutus. Je me suis levé en

entendant le chien aboyer et Brutus appeler un groupe d'individus qui entraient par la porte de derrière.

— Combien étaient-ils d'après toi ?

— Je ne saurais le dire avec précision. Six ou sept, peut-être plus.

— Pourraient-ils se réunir pour un autre but qu'une conjuration, à ton avis ?

— Pour une alliance politique, par exemple, un accord électoral en vue des prochains comices...

— C'est possible, mais je suis méfiant et inquiet. Je te demande d'être vigilant. Je veux savoir qui fréquente la demeure de Brutus et pourquoi. Si jamais tu apprenais quelque chose, fais-le-moi savoir immédiatement, je t'en prie.

— Ce ne sera pas facile, répondit Artémidore. Mais je ferai de mon mieux. Si je fais une découverte, je t'en informerai le plus vite possible.

— Ici. Si je ne suis pas là, mon assistant sait comment et où me trouver à tout instant. Adieu, Artémidore. Sois prudent. »

L'homme salua et sortit.

Antistius se replongea dans ses réflexions. Bientôt, son serviteur vint lui annoncer un nouveau patient.

*Romae, in Taberna ad Oleastrum, a.d. V Id. Mart.,
hora octava*

*Rome, taverne À l'olive sauvage, 11 mars,
une heure de l'après-midi*

Assis au pied d'un olivier, Silius contemplait le soleil et l'ombre du pieu qui soutenait un pied de vigne squelettique. Il appela le serviteur de l'auberge : « Donne-moi un gobelet de Tusculanum rouge et du pain grillé. »

Quand l'homme se fut exécuté, il trempa le pain dans le vin et mordit dedans. Il n'y avait pas grand monde dans la rue. Un vendeur de saucisses installait sa charrette au fond de la place. Un groupe de gamins se pressa autour. Pendant que deux ou trois d'entre eux le distrayaient, les autres lui volèrent des saucisses qu'ils se passèrent dans le dos jusqu'au dernier de la

file. Puis, à un signal convenu, ils se sauvèrent dans des rires. Le marchand les poursuivit avec un fouet, ce qui permit à trois ou quatre complices de se servir à leur tour. « La tactique de la meute, songea Silius. Éloigner la victime de son refuge. » Il leva les yeux au ciel et observa pendant quelques instants le vol de deux mouettes. Son impatience croissait.

Pour tromper son attente, il commanda un autre gobelet de vin, puis un autre encore.

Voyant l'aubergiste survenir avec un plat de loir à l'étouffée, il l'apostropha. « Es-tu certain que personne ne m'a demandé ?

— Je te l'ai déjà dit. Il n'y avait pas âme qui vive. Je connais tout le monde ici. Si un étranger s'était présenté, je l'aurais compris immédiatement. Comment est ton type ? Grand, petit, brun, clair ?

— Je ne l'ai jamais vu. »

L'aubergiste écarta alors les bras en signe de résignation.

Silius avala une autre gorgée, se nettoya la bouche du revers de la main et se leva. Ce faisant, il remarqua un individu au coin d'une maison, sur sa droite, qui lui adressait d'étranges gestes.

Il jeta un regard circulaire et le rejoignit le plus discrètement possible. L'individu en question n'était autre qu'une femme d'humble condition, sans doute une esclave ou une affranchie, vêtue d'une tenue de travail qu'une ceinture de corde resserrait à la taille. Elle avait apparemment une quarantaine d'années et, à en juger par ses mains calleuses, travaillait à la campagne.

« Approche-toi », dit-elle. Et quand Silius se fut exécuté : « C'est moi que tu attendais.

— Bien. Et alors ?

— La personne qui m'envoie ne peut te recevoir. Elle ne te connaît que de vue et ne pense pas pouvoir te fixer de rendez-vous.

— Malédiction ! Pourquoi ? Lui a-t-on dit que c'est important ? Que c'est une question de vie ou de mort ?

— Je ne suis au courant de rien. Je n'ai jamais vu la personne qui m'envoie. Je ne sais même pas de qui il s'agit. »

Silius saisit la femme par sa tunique : « Écoute-moi, c'est extrêmement urgent. Si tu m'obéis, je te paierai bien. Dis à cette personne que j'ai des choses très importantes à lui rapporter,

des choses qui la concernent et qui concernent son fils. Tu es une esclave, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je te donnerai assez d'argent pour que tu puisses racheter ta liberté, mais fais ce que je te dis, par tous les dieux ! »

La femme écarta la main qui serrait l'étoffe de sa tunique et répondit, la tête baissée : « Crois-tu vraiment qu'une esclave puisse parler à des gens de haut rang ? J'ai reçu un ordre et j'ai appris par cœur ce que je t'ai dit. Demain, je fagoterai des sarments quelque part à la campagne. Je le regrette, je t'aurais volontiers aidé. »

Elle s'éloigna.

Silius s'appuya contre le mur et posa la tête sur son bras. Il demeura longuement dans cette position, perplexe, tiraillé entre la rage et la frustration.

Soudain il sentit une main sur son épaule. Il se retourna, les doigts refermés sur la garde du poignard qu'il portait à la ceinture, et se trouva nez à nez avec l'aubergiste.

« L'homme que tu attendais est arrivé.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je viens de...

— Un grand type, maigre, aux cernes noirs. Il a laissé un message pour toi. »

Silius le suivit jusqu'à l'auberge. Les clients qui avaient consommé du loir à l'étouffée trempaient avec satisfaction du pain dans la sauce ; un chien attendait les os. La carafe et le gobelet vide de l'aide de camp étaient encore sur sa table.

L'aubergiste le conduisit dans l'arrière-boutique et lui tendit un petit rouleau scellé. Silius lui remit deux deniers, que l'homme empocha avec joie. Puis il sortit et se coula dans l'ombre d'un portique, où il ouvrit le rouleau.

À Silius Salvidienus, salut !

Tes mots, bien que voilés, étaient pour moi suffisamment clairs. Je ne peux te voir pour des raisons que tu n'auras aucun mal à imaginer. Je ne peux pas faire grand-chose car je suis tenue à l'écart de tout. La route se déroule entre deux précipices. Je ferai ce qui est en mon pouvoir.

Cette lettre commence sans ma signature. Mon nom est dans la personne que tu as rencontrée tout à l'heure.
Adieu.

Silius s'assit sur le socle d'une colonne et soupesa chaque mot de ce message.

Son auteur lui livrait une réponse très complète.

Elle prétendait ne rien savoir, mais se contredisait en affirmant qu'elle voulait agir.

La route parcourue se déroulait entre deux précipices.

Cela illustrait parfaitement la situation. La femme était tiraillée entre deux sentiments puissants et contraires.

Elle ne pouvait pas faire grand-chose, mais elle agirait.

La signature était la sienne. Son envoyée désignait son nom : une *serva*, une esclave. Servilia.

Elle était donc surveillée. On craignait quelle ne révèle des secrets. Une conjuration ne constituait-elle pas le plus grave des secrets ?

Elle ne lui apprenait rien de précis, de peur que la lettre ne soit interceptée. Voilà pourquoi elle avait signé son message de façon que seul le destinataire fût en mesure d'identifier l'expéditeur. Parfait. C'étaient des indices suffisants pour avertir Antistius puis César en personne. Il l'obligerait à se défendre ! Entre-temps Publius Sextius arriverait peut-être, et il lui demanderait conseil pour organiser une défense.

Il déchira la lettre dont il sema les morceaux sur un vaste tronçon de rue tout en se dirigeant d'un bon pas vers le dispensaire d'Antistius, sur l'île Tibérine.

Quand il y arriva, le soleil commençait à se coucher. Les légionnaires de la IX^e, de garde au pont Fabricius, baissèrent leurs lances pour saluer son rang, qu'ils connaissaient bien désormais.

Antistius avait, lui aussi, des nouvelles importantes. Il commença : « Artémidore va nous aider. Il a des motifs suffisants pour détester Brutus.

— A-t-il des informations ?

— Pas vraiment. Il m'a parlé d'étranges réunions en pleine nuit, avant l'aube.

— Des noms ?

— Pas un seul. Il faisait noir et les individus en question se sont enfermés dans le cabinet de Brutus. Je lui ai demandé d'enquêter, de me rapporter autant de détails qu'il le pourra. Il a accepté, et je crois qu'il ne ment pas. Et toi ?

— J'ai fait parvenir un message à Servilia. Rien d'explicite. Elle a toutefois compris et répondu. Elle ne peut pas me recevoir, mais elle fera son possible.

— Puis-je voir sa lettre ?

— Je l'ai aussitôt détruite, mais je l'ai apprise par cœur, elle n'était pas très longue. » Il la récita.

« Oui. Je pense que ton interprétation est la bonne, Silius.

— Bien. Je vais avertir César. »

Antistius réfléchit pendant quelques instants, sous le regard perplexe de l'aide de camp. Puis il déclara : « Es-tu certain que c'est la bonne décision ?

— Oui, je n'ai pas le moindre doute.

— Que pourras-tu lui dire qu'il ignore ? Penses-tu vraiment que ces rumeurs ne parviennent pas jusqu'à lui ? De toute évidence, il refuse de déclencher une répression. Il ne veut pas d'effusion de sang. Pour l'instant, tout du moins.

— Servilia est surveillée. Cette donnée ne suffit-elle pas ?

— Non. Cela signifie juste que Brutus pourrait, je dis bien pourrait, être impliqué dans la conjuration, en admettant quelle existe.

— Ne comprends-tu pas ses mots ? “La route se déroule entre deux précipices.”

— C'est toi qui les interprètes ainsi. Il n'y a là rien de clair. Imaginons que César te croie et qu'il déclenche une répression. Que devrait-il faire ? Capturer Brutus et l'exécuter ? En se fondant sur quelle accusation ? Ou le faire éliminer par un tueur ? Ses opposants lui attribueraient immédiatement cet assassinat. Ils l'exposeraient à la risée publique comme un tyran sanguinaire qui aurait dissimulé pendant des années sa véritable et féroce nature. Exactement ce qu'il veut éviter. Tu ne ferais que le mettre dans l'embarras.

— Mais alors ?

— Je compte beaucoup sur Artémidore. S'il découvre l'existence d'une conjuration et le nom des conjurés, il sera facile pour César de leur tendre un piège, de les démasquer et de décider de leur sort. De plus, Servilia t'a écrit qu'elle comptait agir, et je crois que son action sera importante, la seule action capable de sauver son fils et l'homme qu'elle aime, même si cela paraît impossible.

— Et comment ? »

Antistius traçait des arabesques sur une tablette de cire avec la pointe d'un bistouri, comme s'il suivait des pensées complexes. Il leva les yeux et répondit : « Par exemple en révélant à César le jour de la conjuration. »

Chapitre XI

Ad fundum Quintilianum, a.d. V Id. Mart., hora duodecima
Villa Quintiliana, 11 mars, cinq heures de l'après-midi

« Tu t'es enfin réveillé ! Je croyais que tu n'ouvrirais plus les yeux. »

Mustela se tourna dans la direction d'où provenait la voix et croisa le regard d'un homme robuste à l'allure ferme et décidée. Sans doute un militaire.

« Il est imprudent de ta part de révéler ton nom en code à un domestique et, plus encore, de venir chez moi », dit ce dernier.

Mustela tenta de se redresser sur ses coudes, mais cet effort lui arracha un gémissement, et une grimace de douleur se peignit sur son visage. « Quelle heure est-il ? »

— Laisse tomber l'heure et réponds-moi.

— Je n'avais pas le choix. Vois dans quel état je suis. Tes gens allaient me jeter dans la fosse d'aisance. Ce n'aurait pas été une belle mort, pas même pour un type de mon acabit.

— Il est dangereux de te garder ici. Plus tôt tu t'en iras, mieux ce sera. Que veux-tu ? »

Mustela jeta un coup d'œil à la fenêtre. « Il est tard.

— Environ la douzième heure.

— Par les dieux, j'ai risqué ma vie pour rien. Vous auriez dû me réveiller ! Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Tu es fou ! Pour le cas où tu ne l'aurais pas remarqué, mes hommes t'ont recousu avec du fil et une aiguille. À ton arrivée, tu étais plus mort que vif.

— Écoute-moi. Deux messagers, peut-être trois ou quatre, tentent de gagner Rome par des itinéraires différents afin d'empêcher que justice soit faite. J'ai intercepté quelques mots dans une *mutatio* sur la via Aemilia et j'ai reconnu un de ces deux messagers : Publius Sextius, dit "le Bâton". Tu sais de qui il s'agit ?

— Et comment ! Un maudit salopard ! Un fils de chien qui a la vie dure.

— Alors arrête-le et arrête les autres.

— En admettant que ce soit possible et que nous en ayons encore le temps... comment arrêter les autres ? Tu ne connais ni leur nombre ni leur nom. C'est un prodige que tu me demandes ! »

Mustela parvint enfin à s'asseoir au bord du lit. « Si Publius Sextius est parti aussi rapidement et a lancé d'autres messagers, c'est parce qu'il veut empêcher ce qui va s'accomplir. Notre bataille est une bataille contre le temps. Si nous arrivons les premiers, nous vivrons. Si nous arrivons les seconds, nous mourrons, et avec nous mourra la liberté de la République.

— Laisse tomber la liberté de la République. Je te connais ! Suis-moi si tu le peux. »

L'homme quitta la chambre et se dirigea vers le péristyle. Mustela lui emboîta le pas non sans peine en s'appuyant contre le mur. Ils pénétrèrent dans une pièce, de l'autre côté du jardin intérieur : le cabinet du maître de maison. Celui-ci ouvrit un meuble d'où il tira un rouleau qu'il étala sur la table. C'était un plan sommaire des routes reliant Rome à la Cisalpine.

« Puisqu'ils sont si pressés, ils utiliseront des raccourcis. Il ne sera donc pas impossible de les intercepter..., dit-il, le doigt pointé sur les lignes noires qui symbolisaient les routes consulaires. Ici, sur la via Cassia... sur la via Flaminia. De plus, il est possible qu'ils soient retardés, comme les messagers que j'attends : il fait un temps de chien sur les montagnes et plusieurs passages sont bloqués par la neige. Mustela, as-tu vu d'autres hommes, en dehors de Publius Sextius ?

— Oui. Un grand type robuste, à la barbe grise, aux mains énormes, semblables à des pattes d'ours, dont les sourcils se rejoignent au-dessus de son nez.

— Bon. Et puis ? Donne-moi au moins quelques indices.

— Et comment ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je pense qu'il doit y avoir deux ou trois messagers, peut-être plus. De toute façon, s'ils utilisent les routes principales, tout du moins à la fin de leur parcours, ils devront donner des garanties ou

déposer de fortes sommes aux aubergistes pour obtenir des chevaux frais.

— Ils ne seront pas les seuls. Nous risquons de faire tuer d'autres individus, par exemple des commerçants.

— C'est un risque que nous devons courir. Et puis ces hommes ont une caractéristique.

— Laquelle ?

— La hâte. Une hâte folle. Personne ne peut être aussi pressé qu'eux. C'est à leur hâte qu'on les reconnaîtra.

— Je pourrais envoyer des signaux lumineux...

— Non, trop élémentaire. Il ne vaut mieux pas, je les connais. Ce sont des espions, des membres de l'organisation et, si je suis ici, ils sont encore dans la montagne, d'où ils pourraient voir des signaux.

— Tu as raison. Alors séparons-nous.

— Je prends la vieille piste étrusque, déclara Mustela.

— Nous, les autres. »

Mustela se rendit compte que son hôte ne lui avait pas dit son nom. C'était conforme aux règles. Mais les trophées qui ornaient les murs et la panoplie qu'on voyait dans un coin laissaient entendre qu'il s'agissait d'un vétéran de Pompée. Il s'était sans doute battu à Pharsale. Il comptait au nombre de ces durs qui n'avaient jamais capitulé ni imploré le pardon de personne. Il était certainement en contact avec les partisans de Pompée en fuite. Il ferait tout son possible pour bloquer la course des messagers vers Rome.

« J'ai besoin d'un cheval.

— Tu en auras un dans quelques instants, répondit l'officier. Mais es-tu sûr de vouloir partir ? Tu as perdu du sang. Tu es en piteux état, et les points de suture risquent de lâcher.

— J'ai un contrat à respecter. Si j'y parviens, je pourrai prendre ma retraite. J'ai passé l'âge de faire autant d'efforts. Mais tu as raison, pour ce qui est du cheval. Donne-moi plutôt un véhicule léger tiré par un attelage à deux, quelques provisions et des couvertures.

— Comme tu veux. »

Les deux hommes gagnèrent l'écurie, où Mustela choisit deux animaux robustes qu'on attela à une voiture. Il monta à bord tandis qu'un domestique apportait ce qu'il avait réclamé.

« Quelle route prendras-tu ? interrogea son hôte.

— J'irai vers la via Cassia, mais je pourrais aussi décider, en chemin, de suivre mon flair. C'est la raison pour laquelle on m'appelle Mustela. »

Il poussa les chevaux d'un coup de rênes sur la croupe et lança : « Dis-moi, pourquoi le surnomme-t-on "le Bâton" ?

— Publius Sextius ? répliqua l'officier avec un ricanement. Je te souhaite de ne pas avoir à le découvrir toi-même.

— Dépêche tes hommes sur-le-champ, il n'y a pas un instant à perdre. »

Il disparut au fond de l'allée qui menait à la campagne.

La tramontane qui avait caressé le dos gelé de l'Apennin s'était levée, pénétrant les membres jusqu'aux os. Quoique faible, Mustela se sentait revigoré par le repos, par les soins et la nourriture reçus, par le fait qu'il disposait d'un véhicule où il aurait tout loisir de s'étendre et de dormir en cas de besoin. Tandis qu'il traversait la plaine en direction du sud, il se dit qu'il avait vécu d'autres expériences de ce genre, voire pires encore : si tout allait bien, celle-ci serait la dernière.

À la villa, l'officier convoqua ses hommes : deux de ses gardes du corps, issus de l'école de gladiateurs de Ravenne, deux anciens soldats du régiment qu'il avait commandé pendant la guerre d'Afrique, ainsi qu'un dénommé Decius Scaurus, le plus âgé de ses vétérans, qui avait servi dans l'armée des Gaules, sous César. Il les rassembla dans le péristyle et leur lança :

« Écoutez-moi. Votre tâche consiste à intercepter un certain nombre d'individus qui se déplacent le long des routes reliant la Cisalpine à Rome. Le plus dangereux possède un nom et un surnom : Publius Sextius, dit "le Bâton". C'est un centurion de la XII^e Légion, un salopard doté de sept vies, comme les chats. Certains d'entre vous le connaissent-ils ? Il est assez célèbre. »

Decius Scaurus leva la main. « J'ai servi dans la XII^e avant d'aller en Afrique avec toi, mon général. Je le connais.

— Bien. Dans ce cas, tu les accompagneras, dit-il en indiquant les deux vétérans. L'informateur qui est parti il y a

peu parcourra probablement la même route, mais j'ignore s'il a des chances de réussite. Il convient avant tout d'arrêter les messagers. Quant à vous deux, ajouta-t-il à l'adresse des gladiateurs, vous identifierez notre homme facilement. Il mesure cinq pieds et un pouce, a un cou de taureau, des traits taillés à la hachette. Il est couvert de cicatrices et ne se sépare jamais de son maudit bâton de vigne. Ne faites pas de bêtises. Si vous le rencontrez, surprenez-le de dos, dans son sommeil. De face, vous n'auriez aucun espoir de survie. Il vous tuerait tous autant que vous êtes.

— C'est à voir, commenta un gladiateur.

— Tais-toi, imbécile ! Fais ce que je te dis, un point c'est tout ! Vous autres, lancez-vous sur la via Flaminia en passant par les montagnes. Quant à toi, Decius, tu parcourras avec tes compères la via Flaminia minor avant de poursuivre sur la via Cassia. En général, Mustela agit seul, mais si vous le rejoignez et qu'il vous demande de le suivre, obéissez-lui. Il vous faut intercepter des membres du service de renseignements. L'un d'eux est une sorte d'énergumène aux mains comme des pattes d'ours, dont les sourcils se rejoignent au-dessus du nez. Les précautions dont je vous ai parlé valent également pour lui. C'est un dur, sans doute un officier. Je veux qu'il meure avant même de pouvoir faire un mouvement. Un élément vous permettra de reconnaître les messagers : ils sont tous très pressés, prennent leurs repas sans s'asseoir, ne s'arrêtent pas pour la nuit, dorment peut-être debout comme les chevaux, une heure, pas plus. Ils veulent atteindre Rome à tout prix. Si vous menez à bien cette mission, vous ne le regretterez pas. Votre récompense sera bien supérieure à la valeur de vos misérables vies. Dépêchez-vous maintenant. »

Les hommes se hâtèrent de préparer chevaux et provisions. Decius et les deux vétérans partirent les premiers. Ils s'engagèrent dans l'allée et tournèrent à gauche, disparaissant dans un nuage de poussière.

Les autres se dirigèrent de l'autre côté. Le maître de maison les regarda s'éloigner sur le seuil. D'un geste, il ordonna ensuite à ses domestiques de fermer la porte et regagna son cabinet.

Il se nommait Sergius Quintilianus, il s'était battu contre César à Pharsale, où il avait perdu un fils au combat. Il avait suivi Pompée en Égypte. Il se trouvait sur son bateau lorsque Pompée avait décidé d'aller à terre à bord d'une chaloupe et de rencontrer le roi Ptolémée dont il espérait l'aide. Il avait donc assisté, impuissant, à son meurtre. Il avait vu le chef de l'armée de Ptolémée, Achilles, dégainer son épée au moment où Pompée quittait la chaloupe et la plonger dans son côté. Une scène terrible qu'il continuait de revivre en rêve. Plus d'une fois il s'était réveillé en criant « Attention ! » pour s'apercevoir qu'il n'y avait plus personne à mettre en garde. Plus d'une fois il avait entendu les cris de désespoir des femmes, à bord du navire qui avait aussitôt déployé ses voiles afin de fuir cette terre de traîtres !

Il était ensuite allé en Afrique, où il s'était uni aux troupes républicaines de Caton et de Scipion Nasica, que César avait vaincues à Thapsus. Pour terminer, il avait combattu sous l'étendard de Titus Labienus à Munda.

Le triste bilan de ces nombreuses batailles était le suivant : il avait perdu son unique fils et assisté au massacre de ses compagnons.

Il avait toujours affronté d'autres Romains, par passion politique, par rancœur, par soif de vengeance, et il en avait gardé une amertume infinie, un sentiment qui l'avait rongé, rempli de rage contre lui-même et contre le monde entier.

Sans espoir ni raison de vivre, il s'était retiré dans sa villa entourée de cyprès séculaires. Vivant avec des tueurs, des gladiateurs, des égorgeurs, il s'amusait de temps en temps à frapper ses adversaires politiques qui menaient une existence tranquille, certains d'être à l'abri de tout danger. Pour cela, il payait des mercenaires et ne se laissait jamais démasquer. Mais nombreux étaient ceux qui connaissaient son identité et son manège, sans oser toutefois réagir. Leurs protecteurs étaient au loin. Lui, il était proche.

Et impitoyable.

Mustela lui avait offert une raison d'espérer. Tout n'était peut-être pas perdu. Il suffisait d'arrêter un message qui filait sur les routes de Rome et justice serait faite.

Tout en remâchant ces pensées, il se demandait s'il n'aurait pas dû partir et s'exposer en défiant le destin et le danger. Il n'avait pu s'y décider : comme paralysé, il avait omis de brider son cheval pannonien, aussi noir que les cyprès qui dominaient la villa. Il regorgeait tant de fiel qu'il n'arrivait plus à prendre d'initiative. Comme un lion en cage, il se contentait d'arpenter sa demeure aux murs de laquelle n'étaient accrochées que des reliques de défaites et d'humiliations.

Il y avait notamment un portrait de Caton qui, après la défaite de Thapsus, s'était donné la mort à Utique pour ne pas avoir à vivre sous la tyrannie. Il était représenté en train de haranguer le sénat, vêtu d'une toge : Quintilianus était présent à cette séance, et il avait décrit à l'artiste l'attitude du grand orateur et patriote avec tant d'efficacité que l'image se révélait puissante et fidèle.

L'officier était également superstitieux. Dans un coin de la pièce, un piédestal en bois sculpté soutenait une statuette en cire de Caius Julius Caesar revêtu de ses ornements triomphaux : les insignes de la victoire contre d'autres Romains, la récompense obtenue pour avoir piétiné le sang de ses concitoyens. Cette statue était piquée d'un certain nombre d'aiguilles que Sergius Quintilianus chauffait à la flamme d'une lampe avant de les plonger dans la cire. Il avait ainsi l'impression d'enfoncer une épée dans la chair du vainqueur de Pompée.

À présent, il ne lui restait plus qu'à attendre que ses hommes interceptent les messagers. Il n'avait aucun doute sur les raisons de tant de hâte, et les paroles de Mustela confirmaient son intuition : la conjuration visant à tuer César avait fixé le jour du règlement de comptes. Un jour très proche quoique encore secret.

Tuer... César... Il avait du mal à le croire.

Cette pensée s'enracina dans son esprit bouleversé.

Il fixait maintenant une porte devant lui.

Soudain, il l'ouvrit et pénétra dans le petit sanctuaire domestique qu'il avait consacré à son fils défunt, transpercé sous ses yeux sur le champ de bataille ensanglanté de Pharsale.

Il avait fait exécuter une statue de lui, au pied de laquelle il avait placé l'urne contenant ses cendres. Il entra de temps en temps dans ce lieu de souffrance et s'y attardait. Il avait l'impression de pouvoir parler au jeune homme et d'entendre sa voix lui répondre.

Il déclara : « Cette fois, j'y vais, moi aussi. Je te vengerai, mon fils. Si j'échoue, au moins je te rejoindrai dans l'Hadès. Je mettrai ainsi fin à une vie insupportable. »

Entre-temps la nuit était tombée. Sergius Quintilianus se rendit dans la salle d'armes et passa l'armure qu'il avait endossée à toutes ses batailles. Il gagna ensuite l'écurie, harnacha son étalon noir et le poussa au galop.

Peu après il plongea dans la nuit, affichant lui aussi les couleurs du deuil et de la haine.

*In Monte Appennino, Cauponae ad Silvam,
a.d. V Id. Mart., hora duodecima
Monts de l'Apennin, auberge À la forêt,
11 mars, cinq heures de l'après-midi*

Il neigeait moins fort mais avec constance, et la couche blanche qui recouvrait le sol ne cessait d'épaissir. Armés de pelles, les domestiques s'employaient à dégager la cour de l'auberge. La sentinelle qui montait la garde sur la galerie vit la silhouette sombre et imposante d'un cavalier se diriger vers le relais. Elle interpella son camarade, Bebius Carbon, planté devant la grille principale.

« Hé, voici du monde !

— Qui ?

— Je ne sais pas. Un gros type massif sur un beau cheval. Il vient vers nous. Quel drôle d'endroit ! On passe des journées entières sans apercevoir âme qui vive, et deux individus se présentent le même jour.

— J'ouvre. »

Carbon ouvrit la porte, et le cavalier entra.

« Je suis épuisé et affamé, dit-il. Y a-t-il de quoi manger ?

— À l'auberge, si tu as de l'argent. »

L'homme acquiesça. Il confia son cheval au domestique qui accourait en lui ordonnant de l'essuyer, de le couvrir et de lui donner de l'avoine. Puis il lança à Carbon : « Sale temps. La ronde de nuit doit être dure.

— On se débrouille.

— Vous voyez beaucoup de gens passer ici ?

— Ça dépend.

— Tu n'es pas bavard, me semble-t-il.

— Dans notre métier, on utilise davantage les mains que la langue. Mais, si ça t'intéresse, il y a à l'auberge une putain qui fait exactement le contraire.

— Non, je le crains. Je suis pressé. Je vais manger quelque chose. À tout à l'heure. »

Carbon le suivit du regard jusqu'à la porte d'entrée.

« Cet énergumène pose trop de questions à mon goût, dit-il à son compagnon.

— Il a demandé si l'on voyait passer du monde. Une seule question. Légitime, à mon avis.

— Pour moi, c'est une question de trop. »

Le légionnaire haussa les épaules et reprit son poste de garde sur la galerie.

Le voyageur ressortit une heure plus tard, récupéra son cheval et se dirigea vers la grille. Avant de monter en selle, il s'adressa une nouvelle fois à Carbon : « Valeureux soldat, aurais-tu remarqué quelque chose d'étrange par ici, ces derniers temps ?

— Que veux-tu dire par là ? interrogea Carbon en songeant qu'il avait vu juste et que le centurion serait fier de lui.

— J'aimerais savoir si tu as aperçu un homme à l'aspect insolite, un homme très pressé, par exemple. »

Carbon dégaina son épée et la pointa contre sa gorge. « Pas un geste ! Écarte les bras ! Un seul mouvement et tu es mort.

— Qu'est-ce qui te prend, imbécile ?

— Encore un mot et je t'ouvre en deux comme un chevreau. »

L'homme se laissa fouiller en soupirant. Un instant plus tard, Carbon, l'air triomphant, exhiba un couteau celtique.

« Regarde ! dit-il à son compagnon. Je t'avais bien dit que ce type ne me plaisait pas. De fait, il est armé.

— Un tas de gens se promènent armés par les temps qui courent.

— Écoute, petit, range ton épée, je vais tout t'expliquer. »

Carbon cria à son camarade : « Descends ! Nous devons l'interroger. Cet homme est suspect, et j'ai reçu l'ordre de contrôler les suspects.

— Tu as reçu l'ordre ? De qui ?

— Dépêche-toi, par Hercule ! »

Le prisonnier fut attaché sous la menace des armes et conduit au corps de garde. Carbon alluma deux lampes et demanda : « Comment t'appelles-tu ?

— Rufus.

— Rufus quoi ?

— Rufus, c'est tout. Ça ne te plaît pas ?

— Ne joue pas au plus malin. Pourquoi es-tu armé ?

— Parce que je suis en mission pour le service de renseignements. Tu veux bien me détacher, maintenant ? J'agis exactement comme toi, j'exécute des ordres de l'État pour une question de la plus grande urgence.

— Comment puis-je le savoir ?

— Écoute, je dois partir au plus vite. Chaque heure qui passe peut être fatale. J'ai filé comme un fou, et tu me fais perdre un temps précieux. Si tu me libères, je n'en parlerai à personne, je te le jure.

— Tu n'es pas dans les conditions de négocier. Ici, c'est moi qui décide. »

Le soldat qui montait la garde avec Carbon intervint : « Écoute, l'ami, cet homme me paraît avoir raison. Pourquoi le retiens-tu ? Interrompre un service de l'État est passible de graves punitions.

— Je veux une preuve », insista Carbon.

Rufus était hors de lui à l'idée d'être tombé aussi bêtement dans les mains d'une recrue inexpérimentée, en quête de promotion. Il s'efforça toutefois de garder son calme. « J'ai un insigne, mais je ne suis pas autorisé à te le montrer les mains

liées. Si tu ne me le rendais pas, je serais chassé du corps. Détache-moi et tu le verras. »

Carbon grommela un moment avant de jeter à son camarade : « Bon. Libère-le. Je suis curieux de voir son insigne. Je l'ai déjà fouillé sans succès. »

Une fois libéré, le gigantesque Celte décocha un coup de poing magistral au malheureux légionnaire, l'envoyant au sol. D'un geste rapide, il reprit possession de son couteau et, tournant sur lui-même comme une toupie, le pointa au cou de l'autre soldat, interdit.

« Aurais-tu, toi aussi, des questions à me poser ?

— Non. Je crois que non.

— Bien. Si vous n'avez plus besoin de moi, je me remets en route. » Il bondit à cheval et disparut dans la neige.

Carbon se releva en massant sa mâchoire tuméfiée. Son heure de gloire n'était pas arrivée.

Chapitre XII

*Romae, in aedibus L. Caesaris, a.d. V Id. Mart.,
hora decimal*

Rome, demeure de Lucius César, 11 mars,
trois heures de l'après-midi

César sortit de son bain et se soumit à un massage dans la petite salle thermale qu'il s'était réservée chez son frère Lucius, sur l'Aventin. Antistius était assis devant lui, un drap de lin enroulé autour des reins, une tablette sur les genoux.

Le masseur, un Thrace de forte corpulence, le saisit par les épaules et le tira en arrière, l'obligeant à arquer le dos. César poussa un gémissement de douleur.

« Ah ! L'état de mon dos ne s'améliore pas. Au contraire. Je me demande comment je pourrai monter à cheval quand je conduirai l'armée en Orient. »

Antistius détourna les yeux de ses notes. « Tu as mené à cheval tes dernières campagnes. Voilà pourquoi tu as mal au dos.

— En particulier la campagne d'Égypte. On raconte que tu as chevauché dans ce pays une jument indomptable qui t'a mis à rude épreuve ! dit le masseur avec un ricanement avant de laisser retomber le patient sur le lit.

— Ne dis pas d'obscénités, imbécile ! répliqua César. Contente-toi de faire ton travail, si c'est possible. »

Le Thrace recommença à lui masser les épaules et la colonne vertébrale, en plongeant de temps en temps les doigts dans une coupelle d'huile d'olive parfumée. La pièce était saturée de vapeur et, s'il transpirait copieusement, Antistius continuait d'écrire sur sa tablette.

Le dictateur leva la tête. « Qu'écris-tu, Antistius ?

— Des noms. »

D'un geste, César congédia le masseur, qui ramassa ses instruments et se retira.

« Des noms ? De qui ? »

— De mes patients, répondit le médecin non sans hésitation. Je note leurs maladies, mes traitements, l'amélioration de leur état de santé ou son aggravation...

— Une explication crédible. Et pourtant je sens que tu mens. »

Antistius sursauta presque imperceptiblement mais ne s'interrompit pas. « Tu veux lire ? »

L'homme d'État s'assit sur la couche et posa sur le médecin ses yeux gris de faucon sans parvenir à croiser son regard. « Comme dans une partie de dés, n'est-ce pas ? Tu m'invites à voir ton jeu. Mais, pour cela, il faut que j'augmente la mise. Que veux-tu, Antistius, pour soulever le gobelet ? »

— Rien, César. Il ne vaut pas la peine de relancer, car il n'y a rien d'important à voir.

— Dans ce cas, je passe... », répondit le dictateur, qui se mit à observer une fresque rongée par l'humidité représentant Penthée déchiquetée par les Bacchantes.

Le silence s'abattit sur la pièce. Seul le cri d'une mouette péchant dans le fleuve le brisait.

C'est alors que Silius entra. « Les invités seront tous présents. Et il y a un message pour toi. »

— Des nouvelles de mon... bâton ? »

Silius secoua la tête pendant qu'Antistius déclarait : « Tu as mal au dos, César, mais tu n'as pas besoin de canne. Pas encore. Et si tu suis mes prescriptions, tu n'en auras pas besoin avant longtemps. »

César se leva, enfila sa tunique militaire et emboîta le pas à Silius. Tous deux se dirigèrent vers la *Domus Publica*.

« Hélas, nous n'avons pas de nouvelles de Publius Sextius. Mais pourquoi es-tu aussi inquiet ? Tu as déjà reçu les renseignements que tu attendais. Pourquoi as-tu encore besoin de lui ? interrogea l'aide de camp d'une voix empreinte de jalousie.

— Tu as raison, Silius, mais en cette période je ressens la nécessité d'être entouré de gens de confiance, et Publius Sextius

en fait partie. Je veux qu'il soit présent. Quand j'ai reçu son premier message, j'ai pensé qu'il le suivrait rapidement. Son absence n'est pas normale. »

Une fois à la *Domus*, Silius précéda le dictateur vers le cabinet et lui indiqua, posé sur un plateau d'argent, le minuscule cylindre en cuir, scellé, qui venait d'arriver. Il semblait tout usé. César sourit. Deux mots retentirent alors dans son esprit :

« Tiens, scélérat ! »

Et ce jusqu'à l'obsession :

« Tiens, scélérat ! »

« Tiens, scélérat ! »

Ils étaient prononcés par Caton, mort à Utique : son cauchemar, le spectre implacable qui le poursuivait comme une Érinye. Pourtant, ils évoquaient un contexte plus comique que tragique. Vingt ans plus tôt, au sénat, Caton l'avait accusé d'être de mèche avec Catilina et les siens. Tandis qu'il haranguait la salle, César avait reçu un rouleau dans un cylindre en cuir semblable à celui qui se trouvait à présent sous ses yeux. Cela n'avait pas échappé à Caton, qui avait alors tonné : « En voici la preuve ! Cet impudent reçoit des instructions de ses complices dans cette même salle ! »

Sans sourciller, l'homme d'État lui avait alors tendu le message, et l'orateur indigné avait découvert une lettre d'amour torride écrite par sa propre sœur, Servilia. Elle donnait rendez-vous à César chez elle, en l'absence de son mari. Une prose très incisive qui ne laissait aucune place à l'imagination. Caton la lui avait jetée au visage en criant : « Tiens, scélérat ! »

César se rendit compte qu'il avait prononcé ces mots en voyant la stupéfaction se peindre sur le visage de Silius.

« Ne t'inquiète pas, dit-il. C'est ma maladie. Il m'arrive de confondre le passé et le présent. Je vis dans l'incertitude, Silius. Et j'ai encore tant de choses à accomplir. Tant de choses. Mais laisse-moi maintenant. »

Silius s'éloigna à contrecœur.

César décolla le sceau avec la pointe d'un stylet et ouvrit l'étui. Il contenait un minuscule rouleau de parchemin sur

lequel une main familière avait écrit quelques mots. Il sourit et reposa le message dans un coffret qu'il ferma à clef.

Il passa dans le vestibule de sa chambre, où il déposa sa tunique et se vêtit soigneusement.

C'est alors que Calpurnia pénétra dans la pièce. Un rayon de soleil éclairait ses yeux sombres. Bien qu'elle eût trente-trois ans, elle conservait la beauté d'une jeune campagnarde.

« Que fais-tu ? Pourquoi ne demandes-tu pas de l'aide ?

— Je n'en ai pas besoin, Calpurnia. Je suis habitué à m'habiller seul.

— Qu'as-tu ?

— Je suis inquiet. C'est normal, quand on gouverne.

— Tu sors ? »

Le dictateur sentit un élan le pousser vers la femme qui l'avait épousé pour des raisons d'État, qui aurait dû et voulu lui donner un fils. Pour la première fois, son humble mélancolie le toucha : elle avait toujours été une épouse modèle, au-dessus de tout soupçon, l'épouse parfaite d'un chef, et il éprouvait de l'affection pour elle. Peut-être même de l'amour.

« Qui t'accompagne ?

— Silius. Dis-lui de m'attendre dans l'atrium. »

Calpurnia s'éloigna avec un soupir.

César acheva de se vêtir. Il ajusta sa toge sur son épaule et descendit l'escalier.

« Où allons-nous, général ? demanda Silius.

— Au temple de Diane, au Champ de Mars. En réalité, tu vas rester près de la *Domus*. Ainsi, on pensera que j'y suis moi aussi. Si Calpurnia te demande pourquoi, réponds-lui que j'ai changé d'avis. C'est une belle promenade. Cela me fera du bien après le massage.

— Cette sortie a-t-elle un rapport avec le message que tu as reçu ?

— Oui. »

Le dictateur gagna le temple en méditant. Il entra dans le sanctuaire vide et silencieux par une petite porte secondaire et alla s'asseoir sur un banc, contre le mur. Quelques instants plus tard, une silhouette féminine se détacha dans l'entrée. Coiffée d'un voile, la femme avança d'un pas régulier jusqu'à la statue

en marbre grec qui représentait Diane vêtue d'une tunique courte, munie d'un arc et d'un carquois. Elle déposa des grains d'encens dans le brûle-parfum.

César se glissa derrière une colonne. « Servilia... »

La femme ôta son voile. Bien qu'elle approchât la cinquantaine, elle était encore envoûtante. Une ceinture haute soulignait ses hanches, et sa robe décolletée laissait entrevoir une poitrine opulente et ferme. Seul son visage portait les marques des émotions passées. « Qui d'autre ? répondit-elle. Cela fait longtemps que nous ne nous sommes vus. J'en avais envie.

— Tu as quelque chose à me dire ? »

L'homme d'État et son ancienne maîtresse étaient maintenant assez proches pour que leurs souffles se mêlent. Servilia eut une hésitation avant de déclarer : « Je voulais te saluer, car j'ignore si j'en aurai encore l'occasion. Le bruit court que tu t'apprêtes à partir pour l'Orient. Et tu as tant de devoirs, tant de tâches, que tu n'auras peut-être pas le temps de me recevoir plus tard. »

César lui saisit la main, qu'il contempla. « Il m'est déjà arrivé de m'absenter longuement, et tu n'as jamais éprouvé le besoin de me dire adieu. Pourquoi maintenant ?

— Je l'ignore. Tu vas affronter une entreprise titanesque qui t'éloignera pendant de nombreuses années. Je ne suis plus une gamine. Tu pourrais ne plus me trouver à ton retour.

— Servilia... Pourquoi ces pressentiments funestes ? Mes chances de disparaître sont plus nombreuses que les tiennes. J'ai besoin de paix, mais je suis tourmenté par des visions épouvantables, j'ai froid et... parfois... parfois, j'ai peur. »

Servilia se rapprocha au point d'effleurer la poitrine de César de ses seins. « J'aimerais tant te réchauffer, comme autrefois, quand tu m'aimais, quand tu ne pouvais te passer de moi, quand... j'étais ton obsession. Je suis inquiète de te savoir effrayé par ce départ. C'est la première fois que cela t'arrive.

— Je n'ai pas peur de partir... J'ai peur de ne pas partir.

— Je ne comprends pas.

— Vraiment ? »

Servilia baissa les yeux. César caressa la grande perle noire qu'elle portait entre les seins : elle exhibait ce cadeau d'une valeur fabuleuse ainsi qu'un soldat affiche une décoration. Il la lui avait envoyée le jour où il avait épousé Calpurnia afin qu'elle comprenne que cela ne changeait rien à la passion qu'il ressentait pour elle.

« Je veux partir, m'en aller. Cette ville m'opprime. Je la sens hostile.

— Plus grand est ton pouvoir, plus forte est la jalousie. Plus grand est ton courage, plus forte est la haine. C'est inévitable. Tu as toujours gagné, César. Tu gagneras cette fois aussi. »

Elle lui effleura les lèvres d'un baiser et se dirigea vers la porte.

« Attends. » Le mot avait presque échappé à César.

Servilia pivota.

« Tu n'as rien... rien d'autre à me dire ?

— Si. Que je t'aime, comme toujours et pour toujours. Bonne chance, César. »

Elle s'éloigna. Sa silhouette traversait à présent la lumière rouge du soleil, de l'autre côté de la porte. Elle faillit s'évanouir dans le halo doré du couchant, mais elle s'immobilisa soudain. Sans se retourner, l'ancienne maîtresse de César déclara :

« Écoute les avertissements des dieux. Ne les ignore pas. Voilà ce que je souhaite te dire. Adieu. »

Appuyé à une colonne, le dictateur réfléchit à ces phrases mystérieuses. Servilia connaissait son peu de croyance en les dieux et leurs avertissements. Qu'avait-elle voulu lui dire ?

Il ressortit par la petite porte et regarda en direction du Tibre. Servilia avait disparu. Deux mendiants lui demandèrent l'aumône sans le reconnaître, un chien lui courut derrière en frétilant puis s'arrêta, épuisé par la faim.

Plus loin, sur la droite, près de la rive, se dressait un *sacellum* qui renfermait l'image d'un démon étrusque abîmée par le temps. Comme par magie, une silhouette enveloppée de gris surgit de ce vieil édicule au moment où César s'en approchait. Cet homme d'âge mûr, aux cheveux ébouriffés, aux sandales dé cousues, serrait dans son poing un bâton d'où pendaient de petits disques métalliques. C'était un devin

étrusque, descendant d'une noble famille, les Spurinna. Il menait une existence humble, vivant des offrandes des fidèles et de tous ceux qui le consultaient dans le but d'être éclairés sur leur avenir. César l'avait vu à plusieurs reprises assister à des cérémonies que lui-même présidait et il l'avait parfois prié d'examiner les entrailles des victimes sacrifiées afin d'en tirer un augure.

L'haruspice siffla en fixant sur lui son regard illuminé :
« Méfie-toi des ides de mars !

— Qu'est-ce que... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase : Titus Spurinna s'était déjà éclipsé, tel un fantôme.

Troublé, César erra longuement dans la ville, s'efforçant de saisir le sens de ce message. Enfin la sonnerie d'une trompette, près de l'île Tibérine, l'arracha à son malaise : elle annonçait le premier tour de garde au quartier général de la IX^e Légion. Il poursuivit son chemin d'un bon pas et rejoignit Silius près du temple de Saturne. Bouleversé par son absence prolongée, assailli par les regrets, l'aide de camp s'apprêtait à lancer un millier d'hommes à sa recherche.

Avertie de son retour, Calpurnia se précipita sur lui, en pleurs.

« Que se passe-t-il donc ? interrogea César d'une voix irritée.

— Nous craignons pour ta vie, général, répondit Silius. Il s'est écoulé beaucoup de temps depuis ton départ. »

César garda le silence.

In via Flaminia minore, Cauponae ad sandalum Herculis,

a.d. IV Id. Mart., at initium tertiae vigiliae

Via Flaminia minor, auberge À la sandale d'Hercule,

12 mars, début du troisième tour de garde, après minuit

Le cavalier se présenta à vive allure sur la route enneigée. Il était transi de froid. Tout près de là s'ouvrait une vaste clairière où se dressait un bâtiment de pierre coiffé d'ardoises et précédé par un mur carré qui délimitait une cour. À droite, un auvent en bois et une litière de paille offraient un abri aux chevaux et aux

bêtes de somme. Au-dessus de l'entrée principale pendait une enseigne représentant la sandale dont l'auberge tirait son nom. Les lieux semblaient déserts. L'homme mit pied à terre et passa sous la torche qui éclairait l'entrée. Le visage émacié, la barbe hirsute, c'était Publius Sextius, dit « le Bâton ». Il tendit l'oreille : des bruits et des voix s'échappaient de la cour.

Il attacha son cheval à un anneau de fer fixé dans le mur et frappa à la porte avec la garde de son épée. Il réitéra ce geste deux fois, sans obtenir de réponse. Mais la porte s'ouvrit et il put voir à l'intérieur des individus munis de lampes réunis à côté de l'écurie. En s'approchant, il remarqua que la neige, à leurs pieds, était tachée de sang.

Publius Sextius se fraya un chemin jusqu'à ce petit rassemblement. Un homme était couché sur le sol, le visage dans le fumier, la nuque entaillée par une large plaie d'où le sang continuait de couler. Il portait une tunique de laine grise déchirée en plusieurs endroits et ensanglantée. Des blessures aux bras et aux mains prouvaient qu'il s'était défendu comme un lion.

Saisi d'un mauvais pressentiment, Publius s'agenouilla auprès de lui. Il fit signe à un homme de lui donner une lampe et retourna le corps.

C'était le déchargeur. Ainsi il l'avait précédé ! Sans doute avait-il emprunté des raccourcis qu'il était le seul à connaître et qui l'avaient conduit à l'heure à son rendez-vous avec la mort.

Ses mains calleuses aux allures de battoirs, ses sourcils qui se rejoignaient au-dessus de son nez, sa barbe hirsute et ses épaules de lutteur permettaient d'établir avec certitude son identité.

Il n'était plus à présent qu'une pauvre chose inerte.

Publius Sextius sentit la colère monter en lui. Le cœur battant, il serra son bâton de vigne luisant et noueux dans son poing. Il demanda à la ronde dans un grognement :

« Qui a fait ça ? »

Un homme timide et replet, aux yeux aqueux, s'avança. Sans doute l'aubergiste.

« Deux types sont arrivés du sud, à midi. Ils s'apprêtaient à repartir, une fois leurs chevaux restaurés, quand s'est présenté

cet homme. Il a fait boire son cheval, pour lequel il a réclamé de l'avoine et de l'orge. Il a commandé un repas qu'il souhaitait manger dans l'écurie car il entendait poursuivre son chemin sans tarder. J'ai eu l'impression que les deux autres échangeaient un signe de complicité...

Publius Sextius se dressa devant l'homme de toute sa stature. « Continue...

— Ils l'ont sûrement suivi. C'est le garçon d'écurie, venu changer la litière des bêtes, qui l'a découvert. Il m'a aussitôt averti. Quand je suis arrivé, un peu avant toi, il était déjà froid. »

Publius Sextius balayait l'assemblée du regard, comme s'il cherchait un individu sur lequel abattre son bâton de vigne. Mais il n'y avait là que des visages blêmes de peur et de froid.

« Nous n'avons rien à voir avec ça, centurion, reprit l'aubergiste qui avait reconnu l'insigne noueux de Publius. Je peux te l'assurer. Si tu veux, je rédigerai un rapport écrit que tu pourras remettre au juge, au village.

— Je n'ai pas le temps. Dis-moi qui étaient ces deux types.

— Des individus peu recommandables, à la mine patibulaire, probablement des tueurs à gages. Cet homme n'avait aucun objet de valeur sur lui. Et il semble que rien n'ait été volé dans la sacoche accrochée au harnachement de son cheval, même si elle a été de toute évidence fouillée. Ils cherchaient sûrement quelque chose. Ils montaient des bêtes de prix, étaient bien vêtus, bien chaussés et bien équipés.

— As-tu remarqué des signes particuliers ?

— L'un d'eux avait une grande cicatrice sur la joue droite, l'autre était aussi velu qu'un ours et avait les dents supérieures en retrait par rapport aux dents inférieures. On aurait dit des gladiateurs.

— Tu es un bon observateur.

— Je suis obligé de l'être pour survivre, compte tenu de mon métier.

— Où se trouve le bac sur l'Arno ?

— Par là, répondit l'aubergiste en indiquant une piste qui descendait vers la vallée. Il te faudra deux heures pour

l'atteindre et traverser si tu arrives à réveiller et à convaincre le passeur.

— Peux-tu me donner un cheval frais ? Le mien est épuisé. C'est une belle bête, tu pourras l'utiliser dans quelques jours.

— D'accord. Peux-tu payer ?

— Oui, si ce n'est pas trop onéreux. Je dois aussi te laisser un peu d'argent pour enterrer ce pauvre homme. »

Publius Sextius négocia rapidement la somme à verser à l'aubergiste pour le changement de cheval et l'enterrement du déchargeur. La fatigue et les crampes lui tenaillaient les membres, il avait des ampoules à l'intérieur des cuisses à cause de sa longue chevauchée, mais il serrait les dents. Il avait surmonté bien d'autres épreuves. Il se rendit compte au bout d'un moment que la route descendait. Juste avant l'aube, il entendit le fleuve qui coulait en contrebas devant lui.

*In Monte Appennino, ad rivum vetus, a.d. IV Id. Mart.,
tertia vigilia*

Monts de l'Apennin, au vieux ruisseau, 12 mars,
troisième tour de garde, une heure du matin

Rufus, qui s'était libéré non sans mal du zélé Carbon, avait tenté de récupérer le temps perdu en empruntant un raccourci qui traversait un bois de châtaigniers. Le passage de nombreux troupeaux lui permettait d'accélérer l'allure sur ce tronçon en terre battue. De temps en temps, il heurtait par mégarde un arbre, provoquant la chute d'un monceau de neige, mais il reprenait aussitôt sa course. La neige fraîche éclairait faiblement la nuit, et la lune ne tarderait pas à se montrer. Rufus pensait à Vibius, qui filait sans doute au même moment vers la via Flaminia afin de traverser l'Italie obliquement. Il avait toujours devancé son compagnon, et c'était encore une fois son intention.

Un oiseau de nuit, peut-être un chat-huant, poussa un cri dans l'immensité silencieuse de la montagne. Rufus prononça une formule pour conjurer le mauvais sort.

Chapitre XIII

Romae, in aedibus Bruti, a.d. IV Id. Mart., hora secunda
Rome, demeure de Brutus, 12 mars, sept heures du matin

La chambre d'Artémidore était celle d'un rhéteur nourri de littérature et de philosophie stoïcienne. Sa *capsa* débordait de rouleaux étiquetés qui constituaient toute sa fortune et dont il ne se séparait jamais. Il travaillait dans un fauteuil en bois à l'assise et au dossier de cuir. Sur sa table trônaient une carafe et une corbeille de gâteaux préparés par une servante, seule concession hédonique, qu'il s'efforçait de dissimuler chaque fois qu'on frappait à sa porte.

Ses relations avec le maître de maison étaient essentiellement fondées sur la transmission d'habiletés techniques de la langue grecque telles que la grammaire et la syntaxe du discours, le placement de la voix et la capacité de citer les grands auteurs avec emphase et ardeur. Brutus n'avait jamais voulu recevoir de lui des leçons de vie ou de méditation philosophique, ce qui provoquait chez l'homme le sentiment d'être diminué, dévalué en tant qu'intellectuel. Chaque fois qu'il abordait ce sujet, Brutus détournait la conversation, laissant entendre qu'il ne l'estimait pas à la hauteur de la tâche. Voilà pourquoi Artémidore haïssait son élève et se sentait prêt à le trahir.

La foi stoïcienne du maître de maison était profonde, presque fanatique, et son idole n'était autre que son oncle, mort à Utique. Caton, le patriote, l'homme qui avait préféré mourir plutôt que d'implorer la grâce du vainqueur, de renoncer à sa liberté.

Son adhésion à la cause de Pompée avant la bataille de Pharsale avait correspondu, pour lui, à un choix héroïque : Pompée avait fait tuer son père, mais comme il était alors le

défenseur de la patrie, Brutus avait jugé bon de se ranger à ses côtés en dépit de ses rancœurs personnelles.

Le *cubiculum* d'Artémidore communiquait directement avec son cabinet. Il s'y était rendu à l'aube en entendant du bruit. Il avait entrouvert la fenêtre et regardé dans la cour intérieure. Il y avait là plusieurs personnes qu'il était difficile d'identifier depuis ce point d'observation. Artémidore avait donc parcouru un étroit couloir à l'abri des regards indiscrets et traversé une minuscule cour de service jusqu'aux latrines, proches du lieu de rassemblement. Il avait ensuite perforé la mince paroi qui les en séparait à l'aide d'un stylet et pu entendre ce qu'on disait de l'autre côté.

Il colla l'œil au trou qu'il avait pratiqué dans la chaux. Hélas, une tunique grise lui obstruait la vue. Il reconnut toutefois la voix de Cassius qui s'adressait à des individus qu'il appelait Rubrius, Trebonius et Petronius. Ce dernier interrogea : « Et Antoine ? »

— Antoine, répondit le dénommé Trebonius, doit être tenu à l'écart. J'ai toujours dit qu'il ne fallait pas l'impliquer dans notre projet. »

Une autre voix déclara alors : « Ce faisant, nous le laissons libre de disputer la partie à sa guise, les mains libres.

— D'après le vieux, il faudrait...

— Tais-toi, intima la voix de Brutus. Je connais ses pensées. C'est une erreur. Hors de question. Le problème d'Antoine n'a rien à voir avec le reste.

— Tu te trompes, intervint la mystérieuse voix. Il n'y a pas plus proche de César qu'Antoine. De plus, il est consul en charge et il pourrait prendre en main la situation quand nous serons passés à l'acte.

— Il ne réagira pas, répliqua Brutus, j'en suis persuadé. Qu'en penses-tu, Quintus ? »

« Quintus, songea Artémidore. Il doit s'agir de Quintus Ligarius. Oui. Il a été accusé de haute trahison devant César et Cicéron l'a fait absoudre. » Désormais, il en était certain : il assistait à une réunion de conjurés décidés à tuer César. Le groupe gagna le fond du jardin, sans doute dans le but de

gagner le cabinet de Brutus. La voix de Cassius, qu'il avait entendue plus d'une fois dans cette demeure, retentit de nouveau. Il se préparait à réintégrer sa chambre quand le pas d'un homme résonna sur le gravier de la courette, derrière lui. Il se crut piégé. Un de ces hommes comptait utiliser les latrines. Il le surprendrait dans une position non seulement gênante mais aussi compromettante. Or, le bruit de pas cessa. Artémidore en entendit un autre. Suivi de voix.

Quintus Ligarius disait : « D'après le vieux, il faut le tuer, car il est trop dangereux. Et si tu veux connaître le fond de ma pensée, Cassius, j'estime qu'il a raison.

— Oui, je suis d'accord. Antoine est trop dangereux. Il convient de l'éliminer lui aussi. Il voudra venger son chef, puis en prendre la place, ou vice versa. »

Le dénommé Cassius avait une voix différente de l'autre Cassius. Il y en avait donc deux. Ce dernier devait être... mais oui, il avait fait sa connaissance chez Brutus et s'était entretenu avec lui du théâtre tragique, un soir où Cicéron était présent. Cassius de Parme, donc ! Ainsi, le poète tragique comptait abandonner la fiction pour la réalité, se souiller les mains de sang à l'image des acteurs, sur scène, avec de la teinture de minium.

— Hélas, Brutus est inébranlable sur ce sujet, ce que je ne comprends pas.

— C'est à cause de Gaius Trebonius, je crois. Ils se sont vus l'année dernière en Gaule après la victoire de César à Munda. Il s'est alors produit quelque chose, dont Trebonius n'a jamais voulu me parler. Peut-être ont-ils noué un pacte réciproque de non-belligérance, ou une sorte d'alliance. Je l'ignore.

— Quel est le rapport avec Brutus ? interrogea Cassius de Parme.

— Je suis incapable de te le dire. Mais il est intraitable. Le vieux lui-même ne parviendrait pas à le convaincre. Il ne cesse de répéter : "Si vous ne le tuez pas, lui aussi, vous le regretterez !" Il se peut qu'il ait raison.

— Mieux vaut rejoindre les autres, dit Ligarius. Il s'est écoulé plus de temps qu'il n'en faut pour pisser. »

Ils s'éloignèrent. Le cœur serré et les yeux brûlants sous l'effet des effluves d'urine, Artémidore poussa un soupir de soulagement. Il attendit que cesse l'écho de leurs pas sur le sol en terre cuite pilée pour se faufiler hors de sa cachette. Mais il avait eu trop de hâte : l'un des deux hommes le remarqua.

Il regagna son cabinet, s'assit et respira profondément, essuyant son front moite avec la manche de sa tunique.

Une fois calmé, il tira d'un meuble un récipient rempli de sel, plongea les mains dans les cristaux blancs et en tira un petit rouleau de parchemin sur lequel des noms étaient inscrits. Il compléta cette liste :

Cassius de Parme
Quintus Ligarius
Rubrius...
Gaius Trebonius
Petronius...

Il ajouta à côté : « L'homme qu'ils surnomment "le vieux" doit être Marcus Tullius Cicero. Mais il n'était pas là. Il pourrait ne pas être impliqué. »

Il versa un peu de cendre sur l'encre fraîche, roula le parchemin et le cacha dans le sel.

Romae, in aedibus Bruti, a.d. IV Id. Mart., hora quarta
Rome, demeure de Brutus, 12 mars, neuf heures du matin

« Ta mère est sortie. »

Portia prononça cette phrase comme s'il s'agissait d'une sentence de mort. Assis sur une chaise à haut dossier, Brutus avait la tête entre les mains et le front plissé. Il se leva et posa les paumes sur son écritoire.

« Qu'est-ce que cela signifie ? »

— Cela signifie qu'elle a trompé sa surveillance et qu'elle est sortie.

— Quand ?

— Hier soir, au couchant.

— Où est-elle allée ? poursuivit Brutus d'une voix atone, inexpressive.

— Je l'ignore. Le sais-tu ?

— Comment le pourrais-je ? D'autres pensées m'occupent l'esprit.

— Ne vois-tu pas la gravité de cette initiative ? Ta mère a été pendant des années la maîtresse de César.

— Tais-toi !

— Je regrette. » Portia baissa la tête et changea de ton. « Mais je ne t'ai rien dit que tu ne saches. Ta mère aurait pu rencontrer César et le mettre en garde, ou lui révéler la conjuration.

— Ma mère ne sait rien.

— Ta mère sait tout. Il n'y a pas un seul détail qui lui échappe. Elle a des yeux et des oreilles dans tous les coins de cette demeure. La placer sous surveillance n'a fait que la conforter dans ses convictions.

— S'il en était ainsi, les tueurs du tyran seraient déjà à notre porte.

— Ils en ont encore le temps.

— Impossible. Jamais ma mère ne me trahirait. »

Portia lui saisit la main. « Marcus Junius, connais-tu donc si mal l'esprit féminin ? Ignores-tu qu'une femme ne renoncerait jamais, pour aucune raison, à sauver l'homme qu'elle aime ?

— Même au risque de faire tuer son fils ?

— Ce n'est pas utile. Pourquoi crois-tu que César t'a épargné après Pharsale ? Pourquoi t'a-t-il protégé avec obstination chaque fois qu'un des siens réclamait ta tête ?

— Tais-toi !

— Par amour pour ta mère. Rien ne l'empêchait, hier soir, de tout lui révéler en le priant de t'épargner. César aurait accepté. Il ne lui refuserait rien.

— Je t'en prie, tais-toi ! répéta Brutus en réprimant à grande-peine sa colère.

— Si tu veux. Mais cela n'y changerait rien. Je vais donc te dire ce que je sais. Tu agiras ensuite à ta guise. »

Brutus gardant le silence, Portia continua :

« Hier soir, à l'heure du couchant, ta mère a quitté la maison, la tête voilée, par la porte du lavoir après s'être fait remplacer dans sa chambre par une servante. Elle a gagné à pied le temple de Diane où elle s'est attardée un moment, moins d'une heure. Elle est rentrée de la même façon.

— Comment peux-tu affirmer quelle a vu César ?

— Qui d'autre aurait-elle pu voir ? Pourquoi aurait-elle monté cette mise en scène ? Ta mère ne croit pas en les dieux, elle ne s'est donc pas rendue au temple pour des raisons religieuses. Le seul motif possible est une rencontre avec César. Et, s'il en est ainsi, nous sommes tous en danger. Je suis prête à me sacrifier, tu le sais, et je n'ai pas peur, mais si votre plan échoue, la République sera pendant des années à la merci d'un tyran, humiliée, et elle ne se relèvera peut-être pas de l'état d'abjection dans lequel elle est tombée. Oublie donc que Servilia est ta mère, dis-toi qu'elle constitue un ennemi potentiel de l'État. Maintenant, je m'en vais, prends calmement ta décision. Il y a dehors quelqu'un qui veut te parler.

— Qui ?

— Quintus Ligarius.

— Dis-lui d'entrer. »

Portia sortit en laissant derrière elle un parfum de lavande, seule concession extérieure à sa féminité.

Quintus Ligarius pénétra dans la pièce. « Pardonne-moi, Marcus Junius, dit-il avant même de s'asseoir. Je me rendais chez moi quand une pensée et une image m'ont traversé l'esprit. Je voudrais t'en parler.

— Je t'écoute.

— Ce matin de bonne heure, quand nous nous sommes rencontrés, Cassius de Parme et moi avons vu sortir hâtivement des latrines un homme que nous avons remarqué chez toi à plusieurs reprises. Ton maître de grec, Artémidore.

— Il arrive à tout le monde d'avoir des nécessités de ce genre, commenta Brutus avec un sourire ironique.

— Oui, mais Cassius et moi discussions dans la cour, et il aurait pu entendre. La porte des latrines est très mince.

— Vous parliez de sujets importants ?

— Comme tu peux l’imaginer, nous ne parlons que de ça ces derniers temps.

— Je comprends. Mais je ne peux certes pas...

— Naturellement, je ne pensais pas à des mesures radicales. Il convient toutefois de placer cet homme sous une étroite surveillance jusqu’au jour dit. Bref, je l’empêcherais de sortir. Tes domestiques peuvent veiller à ses besoins pour le moment.

— Tu as raison. Je veillerai à ce que nous ne prenions pas d’autres risques.

— D’autres risques ? Courons-nous d’autres risques ?

— Pas que je sache, mentit Brutus.

— Heureusement. Plus les heures passent, plus le danger augmente. Je m’en vais. J’attendrai ton signal.

— Je dois voir Cassius Longinus dans l’après-midi. Il a des choses importantes à me dire. Peut-être sera-t-il nécessaire de nous réunir rapidement.

— Tu sais comment me trouver. »

Dès que Ligarius se fut éclipsé, Brutus convoqua le responsable des domestiques, un dénommé Canidius qui avait été très fidèle à son beau-père et qui continuait de l’être à Portia, son épouse. Il l’invita à s’asseoir puis lui demanda de faire surveiller Artémidore et de l’empêcher de sortir pendant quelques jours.

« Jusqu’où dois-je aller ? interrogea Canidius.

— Si une interdiction orale ne suffit pas, n’hésite pas à le brusquer. Mais sans trop le tourmenter, sans l’humilier et, surtout, sans éveiller ses soupçons.

— Dois-je justifier cette privation de liberté ? »

Brutus hésita un moment puis répondit : « Ce ne sera peut-être pas indispensable. Artémidore n’a guère l’habitude de sortir. Je vais lui confier une tâche urgente qui l’occupera tout le temps nécessaire. S’il voulait toutefois sortir, dis-lui que la famille a cru bon d’instaurer une réserve pendant une durée limitée, ou charge un serviteur de surveiller ses mouvements. »

Canidius acquiesça avant de se retirer.

Entre-temps, Artémidore avait effectué une promenade faussement nonchalante le long du péristyle du jardin intérieur.

Une fois à la hauteur de son point d'observation entre le jardin et les latrines, il avait rebouché le trou qu'il avait pratiqué dans le mur au petit matin au moyen d'un peu de plâtre amalgamé avec de l'eau puisée dans la fontaine. Il avait donc l'esprit en paix, mais il brûlait de tenir la promesse qu'il avait faite à Antistius. Il lui manquait encore quelques noms. Un de ses jeunes amants, un esclave rétribué par quelques pièces, connaissait une fille qui vivait depuis sa naissance dans la demeure de Tillius Cimbrus, autre personnage fréquentant la villa de Brutus à des heures insolites. Il espérait ainsi compléter sa liste rapidement.

Quand, deux heures plus tard, il fut convoqué par Brutus, il se sentit mal à l'aise, comme toujours, et intrigué : en temps normal, son élève respectait les horaires de ses leçons, et cette heure-ci était inhabituelle.

Brutus lui annonça qu'il attendait des visites de la Grèce, un philosophe et son élève, et lui ordonna de ranger la bibliothèque grecque avant leur arrivée, d'ici quelques jours. Il insista non sans emphase pour qu'il exécute lui-même cette tâche en prétextant qu'il n'avait pas envie de se ridiculiser.

Artémidore répondit qu'il s'y emploierait sur-le-champ. Toutefois, il ne lui semblait pas que la bibliothèque grecque nécessitât un soin particulier. Il avait consulté la veille un texte d'Aratos de Soles, et elle ne lui avait pas paru en désordre. Cela ne lui prendrait sans doute que quelques heures. Il gagna le côté ouest de la demeure et poussa la porte de la bibliothèque. Il se figea sur le seuil. On aurait dit qu'une horde de Barbares était passée par là : les rouleaux gisaient, entassés çà et là ou éparpillés sans la moindre logique ni règle.

Sa stupeur se changea bientôt en perplexité et en peur. Il se mit à l'œuvre de mauvais gré en remâchant des pensées qui n'avaient rien de rassurant.

Romae, in aedibus Ciceronis, a.d. IV Id. Mart., hora nona
Rome, demeure de Cicéron, 12 mars,
deux heures de l'après-midi

Un messenger se présenta à la porte, annonçant que Gaius Cassius Longinus se trouvait non loin de là et qu'il demandait à être reçu. Tiron le pria d'attendre et se rendit auprès de son maître.

« T'a-t-il dit ce qu'il veut ? interrogea Cicéron, qui travaillait.

— Non. J'ai l'impression qu'il souhaite une entrevue secrète. »

Cicéron manifesta de l'agacement. Il commençait à mesurer le faible sens des réalités dont faisaient preuve les conjurés, surtout leur absence d'organisation et de projet. Cette impression le confortait dans son désir de demeurer à l'écart d'une entreprise qui risquait d'être compromise à tout moment. Mais il ne pouvait se dérober à cette demande immédiate. Il aurait peut-être l'occasion de distribuer des conseils utiles. Il répondit :

« Dis-lui de venir. Je le recevrai. Mais qu'il entre par la porte de service. »

Cassius. Un homme pâle, sec, sombre, au regard gris apparemment étranger à toute émotion. En réalité, son esprit n'était pas plus ferme que celui de Brutus, et sa capacité de décision jamais à la hauteur des situations qu'il avait à affronter. Mais c'était un homme courageux et un soldat remarquable, ainsi qu'il l'avait démontré pendant l'infructueuse campagne de Crassus en Orient.

Cicéron s'efforçait de se remémorer ce qu'il savait d'un homme avant de le recevoir, même s'il l'avait vu un peu plus tôt. Il n'ignorait pas en quoi consistait une conjuration. C'était lui, et non Caton comme l'avait écrit Brutus, qui avait déjoué la tentative de subversion de Catilina, vingt ans plus tôt. Il s'était agi d'une lutte d'égal à égal jusqu'au dernier moment. L'affrontement entre les subversifs et les institutions s'était conclu à Pistoia sur le champ de bataille. Cette fois, le pouvoir était concentré dans les mains d'un seul homme. Les autres disposaient d'un avantage : être proches de la victime désignée. Certains comptaient même au nombre de ses amis intimes.

Cassius entra, introduit par Tiron, et le salua. La couleur de son teint et le tremblement de ses mains trahissaient la tension spasmodique qui l'accablait.

Cicéron alla à son devant et l'invita à s'asseoir.

« Nous y sommes..., commença Cassius.

— Je préfère ne rien savoir. Il vaut mieux que personne ne soit au courant en dehors des membres de votre entreprise. Cela mis à part, que voulais-tu me dire ?

— Que nous sommes prêts et que nous avons réglé tous les détails. Un seul sujet nous divise : Antoine. Certains d'entre nous, et ils sont nombreux, le considèrent comme un homme loyal, fiable. En ce qui me concerne, j'en doute fort. On ne se débarrasse jamais de lui et c'est un homme redoutable. En outre, je crains qu'il ne soit au courant. »

Cicéron réfléchit quelques instants en tournant et retournant entre ses doigts le stylet qu'il avait utilisé un peu plus tôt.

« Peu importe ce qu'il sait. Il n'a pas réagi jusqu'à présent et je pense qu'il ne le fera pas. Antoine a ses propres projets qui n'ont rien à voir avec les apparences. Il est extrêmement dangereux. Si vous ne l'éliminez pas, votre entreprise sera inutile. Ne l'oublie pas... » Il observa un silence emphatique avant de conclure d'un ton sentencieux : « ... Antoine doit mourir !

— Nous le savons, mes compagnons et moi. Mais Brutus est inébranlable. Marcus Tullius, tu es le seul à pouvoir le convaincre. Permets-moi de fixer une rencontre entre vous en terrain neutre. Il y a un endroit abandonné et éloigné dans les *horrea* près du Tibre... »

Cicéron l'arrêta d'un geste de la main. « C'est impossible. Je le regrette. Je ne peux pas être impliqué car ma présence sera nécessaire dans un second temps. Quant à Brutus, il connaît ma pensée et je souhaite qu'il finisse par s'en persuader. Tu es toi-même convaincu et, au fond, cela suffit. »

Cassius avait saisi le message. Il avait compris aussi que les conjurés ne pourraient compter sur Cicéron qu'après coup. Voilà pourquoi il était indispensable de prendre une autre mesure, au cas où quelque chose d'irréparable se produirait avant le moment fatal.

Chapitre XIV

Romae, in insula Tiberis, a.d. III Id. Mart., hora decima
Rome, île Tibérine, 13 mars, trois heures de l'après-midi

Venu à cheval, Marcus Aemilius Lepidus sauta à terre dès qu'il eut atteint le sol de l'île. Des licteurs munis de faisceaux l'attendaient afin de l'escorter à son quartier général, honneur dû au *magister equitum*, la deuxième autorité de l'État, après la dictature, dans les moments d'urgence. Il s'agissait, en réalité, de deux charges extraordinaires qui se superposaient à celles des consuls régulièrement en service comme chefs de l'exécutif de la République.

Antistius l'observait depuis la fenêtre de son dispensaire. Bien qu'il ne fût plus tout jeune, Lépide était agile et mince. Ses cheveux, coiffés vers l'avant, dissimulaient une partie de son front. Plus qu'une coiffure, c'était un pli déterminé par l'usage prolongé du casque pendant les campagnes militaires auxquelles il avait pris part aux côtés de César, se gagnant son estime. Son profil était presque celui d'un rapace : il avait le visage maigre, les joues creusées, le nez aquilin. Quoique différent, il partageait quelque chose avec César, comme si sa familiarité avec le chef suprême lui avait transmis par contagion une sorte de marque physiionomique. Il avait revêtu son armure et portait un manteau rouge lacé à la ceinture sur sa cuirasse en bronze repoussé. Il passa hâtivement en revue le piquet aligné dans le but de lui rendre les honneurs. Puis il pénétra dans le quartier général. Ses devoirs de chef militaire et d'homme politique l'attendaient, tout comme les messages de la journée.

Antistius ferma la fenêtre et retourna au travail. Il venait de s'asseoir à sa table afin de relire ses notes de la journée lorsqu'on lui annonça une visite : Silius Salvidienus ! demandait à le voir. Il se leva et alla à sa rencontre sur le seuil.

« Entre et assieds-toi, dit-il avant de réclamer à son intention une coupe de vin frais et, pour lui, une potion diurétique. Comment César se porte-t-il ?

— Cette nuit, il a eu une crise qui n'a pas duré longtemps. Je n'ai donc pas jugé bon de t'appeler. À force de t'assister, je suis presque devenu un médecin honorable. Il s'est rendormi au bout d'un moment.

— Mieux vaut que tu m'appelles dans tous les cas. Ne prends pas de risques, cela pourrait être dangereux. Ceci mis à part, quoi de neuf ?

— Il recevra ce soir les membres de son état-major.

— Voilà pourquoi Lépide est rentré. Il prendra part à la réunion, j'imagine.

— Évidemment. Étant donné la situation, il est de fait son bras droit.

— Oui. D'après ce qu'on raconte, cela affecte beaucoup Antoine. Qui d'autre sera présent ?

— Antoine, justement, répondit Silius. Il demeure un excellent soldat. Gaius Trebonius sera là, lui aussi : il a été gouverneur de l'Asie et il connaît bien les services logistiques dans cette région. Et puis Decimus Brutus, qui a de l'expérience comme chef de la cavalerie et qui a prouvé qu'il s'en tirait très bien, y compris aux commandes de la flotte. Il est encore jeune, versatile, malléable. César l'estime, il s'est même attaché à lui. Sa contribution en Gaule a été plus d'une fois décisive. Le général n'oublie pas certaines choses, il sait comment rembourser ses dettes. Mais il ne s'agit pas seulement de rendre honneur aux méritants. César croit en l'amitié, il est capable de sentiments profonds.

— Je sais. Il a attribué la préture à Decimus Brutus qui sera, l'année prochaine, gouverneur de la Cisalpine.

— Il semble que la réunion de ce soir soit consacrée à une éventuelle campagne contre les Parthes. César détient maintenant une carte, transmise par Publius Sextius, qui lui permet de bâtir des plans pour l'invasion. C'est toutefois une autre raison qui m'amène ici. Je voulais savoir si tu as obtenu des nouvelles de ton informateur chez Brutus.

— Hélas, non. Mais j'espère qu'il se montrera vite. Si nous détenions des renseignements détaillés, nous pourrions agir immédiatement en avertissant César. Même si l'absence de preuves risque de le pousser à la prudence.

— Il se peut que les noms soient accompagnés de preuves. Les coïncidences insolites constituent une preuve suffisante.

— Nous pouvons toujours espérer que Servilia lui aura donné la possibilité de se défendre.

— Je l'espère, dit Silius. Depuis un certain temps, César ne dispose plus de sa garde hispanique.

— Ce n'est pas possible !

— C'est la vérité. Il a prétendu devant moi qu'il ne voulait pas passer pour un tyran. Seuls les tyrans ont besoin de gardes du corps.

— Quelle absurdité ! Veut-il donc mourir ? N'importe quel fanatique, n'importe quel déséquilibré ayant envie de marquer les mémoires pourrait le tuer.

— D'après moi, il a fait un pari avec lui-même. Il veut prouver que sa clémence, la générosité dont il a fait preuve envers tous le mettent à l'abri des risques. Qu'il peut se déplacer dans Rome comme n'importe quel citoyen sans avoir à se protéger, que sa garnison, sa garde, n'est autre que le peuple et peut-être le sénat de Rome qu'il a juré de défendre au prix de son sang.

— Il ne peut pas être aussi naïf !

— Ce n'est pas de la naïveté, Antistius. Seul un grand peut défier la mort avec autant d'insouciance. »

Sans attendre, Silius se leva et se dirigea vers la sortie.

« Restons en contact, lui lança le médecin. Si tu le peux, dis-moi qui prenait part à la réunion ce soir et qui ne s'est pas présenté. »

L'aide de camp acquiesça avant de s'éloigner.

*Romae, in aedibus Bruti, a.d. III Id. Mart.,
hora duodecima*

Rome, demeure de Brutus, 13 mars,
cinq heures de l'après-midi

Artémidore avait consacré une journée à ranger la bibliothèque sans grands résultats. Il était persuadé qu'on y avait mis du désordre délibérément et il savait, face à une telle absurdité, qu'il ne devait pas demander d'explications, juste obéir. C'était peut-être un supplice semblable à celui de Sisyphe qui lui était réservé : une fois en ordre, la bibliothèque serait de nouveau bouleversée, et il serait obligé de recommencer de zéro. Cette mise en scène ne pouvait avoir qu'une signification : l'occuper et le distraire. Mais de quelles activités voulait-on le détourner ? Cette pensée le terrifiait, cependant il n'osait pas réagir, donner l'impression d'être troublé ou effrayé : la moindre initiative risquait, en effet, d'aggraver la situation. Il fit appel à toute sa lucidité et se dit qu'on n'aurait jamais inventé pareil expédient dans le but de lui nuire. Nul doute, l'auteur de cette mise en scène entendait lui livrer un message clair et précis : si tu obéis, tu n'auras pas d'ennuis. Il ne voyait pas d'autre explication possible : la veille, il avait laissé la bibliothèque parfaitement en ordre. Il souhaita presque la retrouver en désordre le lendemain afin d'obtenir une confirmation de son hypothèse.

Tandis qu'il réfléchissait, le garçon qui devait lui livrer une information entra dans la pièce. Il jeta un regard circulaire et interrogea, perplexe : « As-tu besoin d'aide, Artémidore ? »

— Non, je me débrouille tout seul.

— Très bien. Dans ce cas, je m'en vais. Mais si tu te ravises, fais-moi appeler. Je connais ce travail. »

Tout en parlant, le jeune homme caressait les rouleaux et les étiquettes, qu'il tournait et retournait entre ses doigts avec curiosité. D'un geste nonchalant, il tira de sous sa tunique un petit rouleau et le posa sur la table du catalogue. Il adressa à son interlocuteur un sourire rusé et repartit.

Artémidore poursuivit son travail, gêné par la présence de ce nouvel objet. Son regard y étant sans cesse attiré, il finit par l'ouvrir : il contenait les noms manquants !

Le poids d'une énorme responsabilité s'abattit sur ses épaules. Comment avait-il pu s'engager de la sorte auprès d'Antistius ? Comment s'en sortirait-il à présent ? Certes, il

pouvait feindre l'indifférence, mais il était trop tard pour reculer. Le jeune esclave était au courant, son ami aussi. S'il ne transmettait pas ce renseignement et que la victime avait la vie sauve, quel sort l'attendrait ? S'il transmettait le message et que les choses tournaient mal, que lui réserveraient les hommes dont les noms composaient cette liste ?

Son esprit se débattait entre les deux écueils de Charybde et Scylla, tel le fragile bateau d'Ulysse. Un monstre à la gueule ouverte semblait tapi derrière chacun d'eux, prêt à le réduire en miettes. Toute son audace s'évanouit. Il dissimula le rouleau à l'intérieur d'un autre et se remit au travail en s'efforçant de se donner une contenance : il avait même peur de son propre regard. Au fur et à mesure que le temps passait, une réflexion se formait dans son esprit. Si la faction de Brutus l'emportait, la situation se détériorerait inévitablement, étant donné la façon dont il était lui-même traité et soupçonné. En revanche, si le projet était éventé grâce à lui, l'homme le plus puissant du monde lui devrait la vie. Un homme qui s'était montré à mille reprises généreux avec ceux qui l'avaient aidé. Du reste, Antistius le lui avait garanti et il avait toujours tenu parole. Artémidore s'abandonna à des rêveries exaltantes. Il se voyait dans la demeure du dictateur à vie, honoré, révééré, vêtu de somptueux habits, savourant les mets les plus raffinés. Servi par des jeunes hommes de toute beauté, respectueux et surtout consentants. Il posséderait des coiffeurs et des secrétaires. Pareille occasion ne se présentait qu'une seule fois dans une existence, et il ne se pardonnerait jamais de l'avoir laissée échapper. Il lui fallait donc agir.

Ses mains couraient d'un rouleau à l'autre : Thucydide glissait légèrement dans sa niche ; plus bas, Callimaque et Apollonios de Rhodes remplissaient le compartiment qui leur était destiné. Dans leurs éditions de luxe, Homère et Hésiode occupaient le point culminant de l'étagère aussi bien par droit chronologique qu'en vertu de leur prestige littéraire. Poètes, historiens, philosophes et géographes reprenaient leur place. Quand, en nage et satisfait, Artémidore balaya la bibliothèque du regard, il constata qu'elle avait recouvré sa dignité.

Il poussa un soupir de soulagement, puis se plongea dans la lecture et dans l'élaboration du plan qui lui permettrait de rapporter à Antistius le résultat de ses recherches.

Il entrouvrit la porte qui donnait sur le couloir. Appuyé contre le mur, les bras croisés, un des gardes du corps de Brutus avait tout l'air de le surveiller. Maintenant que le problème principal était résolu, il restait à en affronter un autre, tout aussi épineux.

Romae, in aedibus Bruti, a.d. III Id. Mart., prima vigilia
Rome, demeure de Brutus, 13 mars, premier tour de garde,
sept heures du soir

Artémidore se dit qu'il ne pourrait tout de même pas passer le reste de ses jours dans la bibliothèque et qu'il avait intérêt à gagner la cuisine pour dîner avec des convives au niveau peu élevé.

Il lui arrivait d'être invité à la table de son maître, dans des situations où ses connaissances étaient susceptibles de favoriser et d'animer la conversation.

Il adressa un signe de tête à l'énergumène aux bras croisés, qui ne lui répondit pas, et gagna les cuisines. Les serviteurs qui s'y activaient semblaient soucieux, peut-être par contagion avec l'état d'esprit des maîtres de maison.

À la fin du repas, il les salua et se retira dans son cabinet, fatigué par les efforts et les émotions. Mais la journée n'était pas encore terminée.

Au bout d'un moment, il entendit qu'on frappait à la porte de derrière. Plusieurs personnes pénétrèrent en moins d'une heure dans la maison. Cassius, dont la voix âpre était facilement reconnaissable, fut le dernier à se joindre au groupe.

Le jeune esclave qui lui avait apporté le message apparut alors avec un plateau de gâteaux encore tièdes. C'était, de toute évidence, un prétexte. Après les avoir déposés sur une desserte près de la table de travail, il murmura : « Le maître m'a posé d'étranges questions.

— Quel genre de questions ?

— Des questions te concernant. Il m'a dit que si j'avais des informations à lui livrer, il me serait très reconnaissant.

— Qu'as-tu répondu ?

— Rien. Je lui ai répondu que je n'avais rien à lui rapporter... Il faut que je m'en aille, maintenant.

— Non, attends. Que feras-tu s'il insiste ? S'il exerce des pressions sur toi, s'il te menace ?

— Tu ne comprends pas. Il faut que je m'en aille. Du monde est arrivé. Personne ne me remarquera. Je reviendrai plus tard. »

Sur ce, il s'en alla.

La réunion avait lieu une fois encore dans le cabinet de Brutus. Le placard à balais voisin, accessible par le garde-manger, était si étroit que seul un enfant ou un adolescent pouvait y entrer. Le jeune esclave s'y coula et colla l'oreille au mur, bien décidé à comprendre de quoi il retournait.

Une quinzaine de personnes, dont Tillius Cimbrus, Pontius Aquila, Cassius de Parme, Petronius, Rubrius Ruga, Publius et Gaius Servilius Casca, Cassius Longinus, étaient rassemblées dans le cabinet de Brutus. Quintius Ligarius avait fait dire qu'il ne se sentait pas bien mais qu'il attendait des instructions. Seuls manquaient les amis de César, tels que Decimus Brutus et les membres de son état-major, par exemple Gaius Trebonius, qui se trouvaient en sa compagnie ce soir-là.

Cassius Longinus prit la parole, décrivant les diverses phases de l'attentat censé se dérouler durant la séance du sénat des ides de mars.

En raison des travaux à la Curie, la séance se tiendrait dans la curie de Pompée, au Champ de Mars. Le plan d'action consistait à isoler César du reste des sénateurs et de ses amis susceptibles de représenter un danger. En premier lieu, d'Antoine.

« Je reste persuadé qu'il convient de le tuer, affirma Longinus d'un ton glacial, mais je sais que Brutus s'oppose à ce projet. »

Brutus répondit : « Nous en avons déjà discuté et je vous ai donné mon opinion. Si nous tuons César, c'est pour sauver la

République, et donc à bon droit. En revanche, si nous éliminons Antoine, nous commettons un crime, un meurtre. »

Meurtre. Tel fut le premier mot que saisit le jeune esclave en se glissant dans le placard à balais. Il en frissonna.

Cassius jugeait l'idéalisme de Brutus déconcertant. Il tenta toutefois de lui faire entendre raison. « Lorsqu'il est nécessaire de recourir aux armes pour le salut de l'État, la violence peut s'étendre aux proches du tyran : c'est un prix à payer pour rendre au sénat et au peuple leur liberté. Antoine ne peut se considérer comme innocent. Il a toujours été aux côtés de César et a tiré tous les avantages possibles de son pouvoir.

— Nous en avons, nous aussi, tiré des avantages... », répliqua sèchement Brutus.

Un silence pesant s'ensuivit. Cassius se rendit compte qu'impliquer Brutus dans la conjuration avait été un choix hasardeux. Son fanatisme constituait une arme à double tranchant. Il était de plus en plus difficile de le contrôler.

« ... Il n'a jamais attenté à la légitimité de l'État et des institutions, continua-t-il.

— Ce n'est pas dit, rétorqua Cassius. S'il avait conçu un plan, nous le saurions certainement.

— Ce n'est pas tout. Vous savez que Gaius Trebonius lui avait demandé de s'unir à nous en Gaule, après l'issue malheureuse de la bataille de Munda. Antoine a refusé, mais il n'en a jamais parlé, respectant les choix de chacun. Nombre d'entre vous lui sont donc débiteurs. Trebonius saura comment agir.

— J'espère que nous n'aurons pas à le regretter et que tu mesures les responsabilités que tu assumes. »

Brutus acquiesça.

« Et maintenant, laissez-moi poursuivre, dit Cassius. Il semble qu'on soit au courant de notre plan et qu'on s'approche de la vérité... »

Les invités se dévisagèrent, effrayés.

« ... Voilà pourquoi il est fondamental d'être prêts à tout affronter. Le lieu de l'embuscade pourrait devenir un piège.

— Que veux-tu dire ? interrogea Petronius. Sois plus explicite.

— Nous sommes dotés de force morale et d'une noble ascendance, nous avons rempli d'importantes fonctions civiles et militaires, nous avons joui de nombreux privilèges et affronté des risques mortels pour nos idées. Nous sommes prêts. Nous avons déjà fait dans le passé ce que nous nous apprêtons à faire. Ce que je vais vous proposer pourra vous sembler terrible, mais c'est à mes yeux un pacte noble et nécessaire.

— Parle, dit Brutus.

— Si nous étions démasqués pour une raison ou une autre alors que nous nous trouvons à l'intérieur de la salle, nous n'aurions pas d'issue.

— Non, pas d'issue, confirma Pontius Aquila.

— Alors ? demanda Rubrius Ruga.

— Alors chacun d'entre nous aura sur lui un poignard. Je propose que nous nous tuions mutuellement plutôt que de tomber entre les mains du tyran, plutôt que de nous humilier à ses pieds, plutôt que d'accepter son odieux pardon. Nous l'avons déjà fait une fois, et sa marque enflammée brûle encore sur notre peau comme sur celle d'un esclave fugitif. Je propose que chacun d'entre nous se choisisse un compagnon, un ami, et qu'il noue avec lui ce pacte de sang. L'un tuera l'autre. Nous tomberons tous ensemble, et nos corps inanimés seront le symbole du sacrifice suprême accompli pour la liberté de la patrie. »

Le murmure que cette proposition avait provoqué mourut sur les lèvres de tous les conjurés. Niché dans le placard, le jeune esclave retenait son souffle, de crainte d'être entendu. Un objet heurté, et sa vie ne vaudrait pas plus cher qu'un as, il le savait.

Cassius dévisagea ses compagnons l'un après l'autre et conclut : « Si l'un de vous ne s'en sent pas capable, il est libre de s'en aller. Tant qu'il en est encore temps. Personne ne le blâmera et il n'aura rien à redouter de notre part : nous sommes certains que personne ne nous trahira. Je vous demande un acte héroïque, et nul n'est obligé à accomplir des choix si drastiques. Je le répète, si l'un de vous ne s'en sent pas capable, qu'il s'en aille maintenant. »

Il n'y eut pas un mouvement : certains conjurés estimaient que ce serait une mort digne s'ils devaient échouer dans une entreprise aussi noble. D'autres pensaient que, en cas de capture, ils endureraient de telles peines que la mort apparaîtrait en comparaison comme une libération. D'autres encore estimaient que ce serait inutile car leur action serait couronnée de succès. Ceux-ci préféraient une mort indolore à la honte d'abandonner leurs camarades et de manifester de la lâcheté.

Après avoir observé une pause assez longue et constaté que personne ne quittait les lieux, Cassius se dirigea vers Brutus. Il lui tendit son poignard. « Je te choisis, Marcus Junius Brutus, si tu veux m'aider dans mon voyage vers l'au-delà. »

Brutus l'imita. « Je nous souhaite à tous que la chance nous soit favorable, mais si le destin en décidait autrement, je ferai ce qui m'est demandé. Cassius Longinus sera sans aucun doute un excellent compagnon de voyage. »

Fascinés et comme galvanisés par cet exemple, les autres conjurés échangèrent leur poignard avec celui qu'ils considéraient comme leur ami le plus fidèle.

« Je l'ai vu effectuer à Pharsale, après notre défaite, reprit Cassius. J'ai vu un père et un fils se tuer mutuellement, s'effondrer au même moment et mourir d'une mort subite. Il faut qu'un des deux hommes adresse un signal à l'autre et que les deux poignards soient actionnés au même moment. Nos amis absents choisiront celui avec qui partager une mort honorable. Je me charge de les avertir. Et maintenant, regagnons nos demeures. Que vous puissiez dormir du sommeil tranquille de ceux qui sont dans le juste. »

Il promena de nouveau ses yeux gris sur les membres de l'assemblée et s'en alla.

Chapitre XV

*Romae, in Domo Publica, a.d. III Id. Mart.,
prima vigilia*

Rome, demeure du grand pontife, 13 mars,
premier tour de garde, sept heures du soir

César acheva de se préparer pour son entretien avec ses officiers. Il passa une simple tunique qui lui descendait presque aux genoux, une de ces tuniques qu'il portait pendant ses campagnes militaires, resserrée à la taille par une ceinture en cuir à boucle de fer. Un serviteur lui laça ses sandales et l'examina afin de s'assurer que tout était en ordre. « C'est tout, maître ?

— Recoiffe-moi », répondit le dictateur en s'observant dans la glace.

Le domestique le peigna vers l'avant pour masquer son début de calvitie.

C'est alors qu'on frappa à la porte. Silius Salvidienus entra.

« Ils sont arrivés ? interrogea César.

— Oui, ils sont tous en bas. Calpurnia leur offre une boisson. Il y a là Aemilius Lepidus, Decimus Brutus, Marc Antoine, Gaius Trebonius et les autres. Ils ont l'air gai.

— Les places à table ont-elles été attribuées ?

— Oui, selon ton désir. Decimus Brutus sera à ta droite et Marc Antoine à ta gauche. »

L'homme d'État parut réfléchir quelques instants.

« Quelque chose ne va pas, mon général ?

— Si Labienus avait été là, c'est lui qui se serait assis à ma droite.

— Labienus est mort, général, et tu lui as rendu les honneurs dus à un ami fidèle et à un ennemi courageux.

— Très bien, alors. Nous pouvons descendre. »

Silius lui adressa un signe de tête indiquant qu'il avait autre chose à lui dire. César renvoya le serviteur.

« Qu'y a-t-il ? »

— Une affaire qui ne me plaît guère. Et qui suscitera ta colère.

— Dans ce cas, mieux vaut que tu m'en parles immédiatement.

— Il circule à Rome une interprétation des Livres sibyllins selon laquelle seul un roi pourra défaire et soumettre les Parthes. »

Le dictateur secoua la tête et s'assit en soupirant. « Voilà où nous en sommes arrivés. Je ne l'aurais jamais imaginé.

— C'est une affaire sérieuse, général. Une calomnie supplémentaire à ton encontre visant à consolider le bruit selon lequel tu aurais l'intention d'instaurer une monarchie à Rome et dans l'empire. Quelqu'un tente de t'isoler et donc de t'affaiblir. Un roi serait mal vu non seulement du sénat, mais aussi du peuple. L'incident des Lupercales en est la preuve. La plupart des spectateurs étaient scandalisés en voyant qu'on t'offrait la couronne royale.

— Sais-tu d'où vient cette rumeur ?

— Non.

— Cela signifie qu'on me l'attribuera. Je suis le grand pontife et, par conséquent, le gardien des Livres sibyllins desquels proviendrait cette espèce d'oracle.

— Général, le signal est désormais explicite. Il faut que tu te défendes.

— Que veux-tu dire ?

— Tes ennemis mûrissent un plan. On murmure que l'un d'eux proposera, lors d'une prochaine séance du sénat, de te proclamer roi... »

Le regard de César évoquait celui d'un lion traqué par des chasseurs. Les voix des chefs de l'armée qui se préparaient à conquérir le reste du monde s'échappaient de l'étage inférieur. Silius, qui se sentait en devoir de prendre une initiative, rassembla son courage. « M'autorises-tu à te poser une question ?

— Je t'écoute.

— Quelqu'un a-t-il tenté de te mettre en garde au cours de ces derniers jours ? »

Le dictateur sursauta, et Silius s'attendit à recevoir une confidence importante qui lui permettrait de pousser plus loin son interrogatoire.

« Je ne parle pas de déclarations explicites, ajouta-t-il, mais d'allusions voilées, d'expressions cryptiques... Cela ne te dit rien, général ? »

César revit l'expression hallucinée de Spurinna, l'haruspice, qui murmurait : « Prends garde aux ides de mars ! » Il répondit toutefois : « Allons-y, on nous attend. »

Il s'empara d'un rouleau de papyrus intitulé *Anabase* et s'engagea dans l'escalier.

Silius lui emboîta le pas. L'arrivée de César dans la salle de la réunion fut accueillie par des saluts militaires, des cris d'enthousiasme, des blagues salaces, des expressions de caserne. Sa voix aussi coupante qu'une épée retentit : « Légats des légions de Rome, magistrats, chefs de la cavalerie et des auxiliaires !

— César ! » hurlèrent les hommes à l'unisson.

Silius eut l'impression que le lion venait de se fourrer dans le cercle des chasseurs.

La réunion dura deux heures. Partant de l'*Anabase*, César récapitula le compte rendu de Xénophon sur l'entreprise des Dix Mille qui, environ quatre siècles plus tôt, avaient presque atteint Babylone sans coup férir. Il précisa que la situation avait beaucoup changé, que l'armée de Crassus avait été anéantie par les Parthes à Carrhes, dix ans plus tôt. Son expédition répondait au but suivant : venger le massacre de Carrhes, l'humiliation de Rome en la personne d'un de ses triumvirs et de milliers de soldats valeureux, et reconquérir les aigles perdues. Ce ne serait toutefois que le début. Les Parthes constituaient une menace constante, il était nécessaire de s'en débarrasser une fois pour toutes.

César aborda ensuite les aspects tactiques et stratégiques de sa future campagne. Il tira d'un coffret, sur la table, la carte dont Publius Sextius avait réussi à s'emparer, une copie de

l'ancienne route du Roi, ainsi que d'autres voies se dévidant dans les immenses régions de l'Empire parthe jusqu'en Arménie, en Sarmatie, en Médie et en Bactriane. Il l'étala sur la table, et les membres du conseil de guerre purent admirer, stupéfaits, un chef-d'œuvre de science géographique sans égal.

Accoudés, ils se penchèrent tous pour contempler de près la partie orientale du monde. Chacun formulait des commentaires. Ceux qui connaissaient l'Orient parcouraient du doigt les localités représentées, les fleuves, les lacs, les mers et les montagnes.

Puis ce fut le tour du dictateur. Il traça de l'index les lignes directrices de l'attaque sur la feuille de parchemin recouverte de couleurs naturelles : marron pour les montagnes, vert cuivre pour les fleuves, les lacs et les mers, vert clair pour les plaines, ocre pour les déserts. Une main habile avait transcrit en latin les toponymes perses.

Il attaquerait de la Syrie et de l'Arménie, faisant confluer ses forces en tenaille sur Ctésiphon, la capitale.

Le problème, affirma-t-il, résidait dans la cavalerie et les arcs à double courbure des Parthes, capables de frapper depuis une longue distance, affirma César. En admettant que Crassus eût gagné à Carrhes et se fût enfoncé dans le territoire, il n'aurait eu que peu de chances de victoire. Perdu dans l'immensité des déserts de Syrie et de Mésopotamie, privé d'une cavalerie efficace, il aurait constitué une proie facile pour les escadrons à cheval de l'armée ennemie. Leur tactique était la suivante : attaquer, frapper et se replier, sans jamais engager de corps à corps. C'était ce que lui avait rapporté un survivant, qui avait réchappé par miracle au massacre, caché sous un tas de cadavres.

Bientôt Silius remarqua que certains membres de l'assemblée regardaient plus volontiers César que la carte, qu'ils le scrutaient au lieu de l'écouter. Pourquoi ? Que cherchaient-ils sur le visage de leur chef ?

« La force », pensa-t-il, la force qui se nichait dans son front plissé, dans ses yeux, sa mâchoire, ses poings appuyés sur la table.

Antoine semblait plus attentif au plan stratégique : il intervenait de temps en temps, réclamant à César des éclaircissements. Il paraissait vraiment prêt à partir pour l'expédition contre les Parthes et à jouer son rôle de général subalterne sur le vaste théâtre des opérations. D'autres avaient l'air incrédule ou indifférent. Ainsi, Decimus Brutus échangeait tout bas avec Gaius Trebonius des considérations que Silius aurait aimé saisir.

Antoine entendait peut-être prouver à César, qui l'avait traité avec froideur après les Lupercales et fait placer à sa gauche, qu'il était toujours son meilleur officier, le seul capable de mener à terme des opérations de grande haleine et de grande portée, et qu'il avait commis une erreur en l'écartant.

Silius lui-même en était persuadé, mais il continuait de s'interroger sur son attitude aux Lupercales. Avait-il agi de sa propre initiative ? Cela avait-il constitué une erreur, une gigantesque erreur d'évaluation ? Avait-il vraiment cru accomplir un geste d'adulation extrême ? Offrir à César la couronne de roi pour se vanter ensuite de lui avoir fourni ainsi la seule et véritable reconnaissance qu'il méritait. Était-ce un calcul qui lui aurait permis de se poser en l'homme le plus fidèle et le plus puissant de l'empire après César ?

Tout était possible et rien n'était convaincant, car Antoine n'était pas un imbécile.

Il ne pouvait ignorer qu'il courait des risques en effectuant ce geste devant une foule aussi nombreuse. Au sénat, la situation était différente : il y avait là un groupe relativement restreint d'optimates qui, pour la plupart, devaient tout à César et rivalisaient d'adulation. Ce n'était pas le cas du peuple. Antoine savait certainement le risque qu'il encourait en obligeant le peuple à accepter un choix de l'avis de tous scandaleux, répugnant et, de surcroît, inutile. C'était un risque mortel car non seulement le peuple était imprévisible, mais aussi et surtout le dictateur n'avait pas donné son aval. Et il n'avait pas donné son aval, Silius en était persuadé. Alors quel sens avait cette initiative ? Venait-elle d'Antoine ou de quelqu'un d'autre, caché derrière lui ?

Plongé dans ce raisonnement, l'aide de camp ne parvenait pas à suivre le discours de César. À présent, les officiers le poussaient dans son projet de conquête. Ils divaguaient ou incitaient le chef de guerre à se perdre dans le monde inhabité, dans les solitudes désolées de la Sarmatie, dans les déserts immenses de la Perse et de la Bactriane, derrière les rêves d'Alexandre le Grand, derrière les chimères et les délires de sa manie des grandeurs, du culte de sa personne toujours victorieuse.

Silius Salvidienus s'aperçut soudain que les yeux gris de César n'exprimaient que la difficulté de vivre, un effort désormais insupportable. C'étaient les yeux d'un homme ne disposant que de deux issues : l'impossible ou la mort.

Deux issues aussi inacceptables l'une que l'autre.

La séance fut levée dans une atmosphère d'euphorie. César annonça que le sénat se réunirait le matin des ides de mars. On y débattrait de tâches habituelles et de faits d'une extrême nouveauté.

César raccompagna ses invités à la porte. Au moment de la séparation, Marcus Aemilius Lepidus lui saisit la main : « Je t'attends demain à dîner. J'espère que tu n'as pas oublié.

— Comment le pourrais-je ? Il ne serait pas sage de décliner l'invitation d'un homme qui commande une entière légion sur le pied de guerre. »

Lépide éclata de rire tandis que ses compagnons défilaient l'un après l'autre pour rejoindre, à l'extérieur, les gardes qui les escorteraient.

Le regard de Silius se posa par hasard sur Antoine : il échangeait quelques mots avec un de ses serviteurs. Une attitude insolite, tout comme son expression, estima-t-il. Il se tourna vers César : « Mon général, si tu n'as pas besoin de moi, j'aimerais régler une affaire.

— À cette heure ? Impossible de te le refuser. Comment est cette affaire ? Blonde ou brune ?

— Brune, mon général, répondit Silius en rendant à César son sourire.

— Fais-toi honneur, j'insiste.

— Tu peux y compter. Tu nous connais, nous autres de la XIII^e. »

Il franchit le seuil, mais, avant de s'éloigner, pivota. « Mon général... il pourrait y avoir une autre explication...

— À quoi ?

— À cette rumeur à propos des Livres sibyllins. Peut-être ne veut-on pas t'isoler ou te discréditer. Mais te forcer la main... »

César garda le silence.

Silius disparut dans le noir.

Il se coula entre le coin nord du bâtiment et la maison des Vestales en évitant le halo lumineux que diffusaient deux trépieds flanquant l'entrée. Il ne perdait pas de vue la litière d'Antoine et les deux gardes du corps qui l'escortaient, armés et munis de deux lampes. Le petit cortège suivit pendant un certain temps le même chemin que celui de Lépide, en direction de l'île Tibérine, puis vira à gauche le long du Tibre jusqu'au pont Fabricius, avant de gagner le portique d'un petit entrepôt fluvial. Où donc allait Marc Antoine ?

Silius demeura à distance, avançant à l'abri des grands aulnes qui bordaient la rive sud du fleuve. L'obscurité le protégeait, alors que la litière d'Antoine, éclairée par les lampes des gardes du corps, était bien visible.

Soudain elle s'immobilisa. Silius comprit qu'il se passait quelque chose. Mais il était trop loin pour distinguer quoi que ce fût, et il lui fallut s'approcher. Il vit descendre et s'éloigner un premier homme à la tenue de serviteur qui ne pouvait être un serviteur, tandis que le remplaçait dans la litière un second individu portant les vêtements d'Antoine qui n'était pas Antoine.

Silius emboîta le pas au premier en direction du pont Fabricius et reconnut Marc Antoine. Un domestique avait pris sa place dans la litière.

L'aide de camp traversa à son tour le pont, désormais certain de sa destination : la villa de César, sur l'autre rive du Tibre, la résidence de Cléopâtre ! Antoine s'y rendait seul, dans l'obscurité, vêtu comme un esclave.

Un aboiement retentit. Une porte s'ouvrit sans grincer et l'homme entra. Les chiens se turent aussitôt. Juste après, la ronde qui surveillait le périmètre du parc jaillit du coin ouest.

Voilà que, en un instant, nombre des soupçons de Silius se confirmaient et que s'effondraient nombre d'hypothèses qu'il eût soutenues farouchement si l'occasion s'en était présentée.

Il fallait qu'il réintègre la *Domus*, rapporte la nouvelle à César, revienne avec un groupe d'hommes qui relèveraient les gardes, occuperaient les entrées et lui permettraient de pénétrer sans obstacles dans la villa et les appartements de la reine afin de l'épier. Cela requerrait toutefois trop de temps. Il importait de découvrir au plus vite ce qui se passait dans cette demeure.

Il enjamba le mur d'enceinte et, une fois dans le jardin, gagna la villa sans difficulté, les chiens étant sans doute occupés avec le nouvel arrivé. Il contourna prudemment le bâtiment. Les lieux lui étaient familiers car il les avait visités avec César, mais ils constituaient une véritable forteresse. Antoine y était entré par une petite porte latérale au moyen d'une clef et, si les chiens s'étaient calmés, c'était de toute évidence parce qu'ils le connaissaient.

Les entrées principales étaient gardées. Une ronde surveillait le périmètre.

Silius remarqua, à l'ouest du bâtiment, dans le quartier des services, le conduit de cheminée d'un four, ainsi que, sur le mur, des renforcements laissés par l'enlèvement des poutres d'un échafaudage destiné à l'entretien. Il évalua le temps qui séparait deux rondes et se hissa, pieds nus, jusqu'au sommet. Il traversa le plus discrètement possible la partie du toit recouverte de tuiles pour aborder la terrasse. Le péristyle s'étendait sur la droite. L'aide de camp pouvait entendre le gargouillement monotone des fontaines dans le jardin intérieur. Plus loin, se trouvait l'*impluvium* de l'atrium. Au milieu, les appartements de maître. Il se rappela que de petits thermes occupaient l'autre côté de la maison et songea qu'ils ne devaient pas être surveillés. Il rebroussa chemin et gagna la partie en question, puis se laissa glisser sur le premier niveau en terrasse jusqu'à la coupole du *lacunicum*, le bain de vapeur, ouvert au centre pour permettre aux fumées des braseros de s'échapper. Il ôta quelques plaques

de terre cuite à l'aide de son poignard et sauta. Par chance, il atterrit sur un tas de cendres et, de là, sur le sol.

Il était à l'intérieur !

La reine occupait sans doute l'appartement d'hiver situé contre le *calidarium* afin de bénéficier de la chaleur que diffusaient les fours de chauffage. Habitée au climat égyptien, elle détestait les journées froides et humides de l'hiver romain.

Silius avança à tâtons dans l'obscurité en essayant de se remémorer le plan de la maison, attiré par une faible clarté produite par une lampe dans une pièce voisine. Il veillait surtout à ne pas trébucher : la demeure étant plongée dans le silence, tout bruit eût provoqué un remue-ménage.

Il atteignit le *calidarium* qu'un étroit couloir reliait au *laconicum* et s'arrêta à la limite de l'appartement de la reine.

Il colla l'oreille au mur et entendit des voix, une conversation.

De la pointe de son poignard, il gratta prudemment le mortier qui unissait deux segments de conduit : il savait bien que, s'il pouvait entendre des voix, leurs propriétaires pourraient entendre le bruit qu'il produisait. Il transpirait abondamment sous l'effet de la tension et de l'impatience, mais la perspective d'une découverte extraordinaire le plongeait dans un état de grande animation, voire d'ivresse.

Il ficha la pointe de son arme dans la terre cuite et élargit le trou. À présent, les voix étaient parfaitement audibles.

Les voix d'un homme et d'une femme.

L'homme n'était autre qu'Antoine.

La femme s'exprimait en latin avec un fort accent grec.

Il s'agissait de Cléopâtre.

« Je te serai éternellement reconnaissante de ce que tu as fait... Hélas, c'était inutile.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, ma reine. Si César avait accepté la couronne le jour des Lupercales, personne ne s'y serait opposé, le sénat aurait ratifié cet état de fait, tu serais devenue la souveraine du monde et je t'aurais servie avec dévotion, heureux d'être à tes côtés, de te protéger. Mais César n'a pas compris...

— César n’a pas voulu. Je lui en ai parlé à plus d’une reprise, n’obtenant que son refus. Il a reconnu son fils mais de manière privée. Et maintenant... tu as sans doute entendu la prophétie des Livres sibyllins.

— Oui, j’en ai entendu parler.

— Mes prêtres ont un certain ascendant sur les vôtres, grossiers et primitifs. Mais César ne réagira pas, j’en suis presque certaine. De toute évidence, je ne compte pas pour lui.

— Pour moi, tu es tout... tout, ma reine.

— Tu dis ça pour me consoler.

— Je le dis parce que c’est la vérité. Ton image est toujours présente à mon esprit, jour et nuit. Ton visage, ton corps...

— Et mes sentiments ? Mes espoirs, mes aspirations ?

— Aussi. Je désire tout ce que tu désires.

— Es-tu prêt à le jurer ?

— Je le jure, ma reine, sur ma propre vie.

— Alors écoute-moi, car ce que je m’apprête à te dire est de la plus grande importance. Il en va de notre avenir, de celui de mon fils, du monde entier. »

Un long silence s’ensuivit. L’oreille collée à l’interstice, Silius craignit que le couple ne se fût déplacé. Or, la voix de Cléopâtre retentit de nouveau. Bien que déformée et atténuée, elle trahissait une sensualité irrésistible, que soulignait son accent exotique. Silius l’avait vue plusieurs fois mais ne l’avait jamais entendue. Il comprenait maintenant pourquoi elle avait fait tourner la tête de César et de tous ceux qui l’avaient rencontrée, vue, écoutée.

« J’ai appris qu’une menace pèse sur César. »

Antoine garda le silence.

« Le sais-tu ? »

Il s’abstint de répondre.

« Je suis seule dans cette ville, je n’ai personne sur qui compter. »

Antoine prononça des mots que Silius ne parvint pas à saisir. Cléopâtre reprit : « J’ai toutefois quelques connaissances. J’ai ainsi réussi à me mettre en contact avec un proche de César, un homme qui s’apprêtait à partir en mission dans le nord de la

péninsule. Je l'ai prié d'enquêter pour moi sur cette menace, je lui ai fourni des indications et d'autres contacts... »

Silius songea en frémissant à Publius Sextius.

« Je lui ai fait jurer que cela resterait un secret entre nous en lui laissant entendre qu'il en allait de la sécurité de César, qui me tenait immensément à cœur et dont il ne semblait guère se soucier. J'aurai une réponse d'ici demain. Après, il pourrait être trop tard. Tu comprends ? »

Silius imagina qu'Antoine opinait du chef.

« Bien, poursuivit Cléopâtre. Dans ce cas tu serais la seule personne à laquelle je pourrais me fier dans cette ville. Cicéron me déteste, tout comme de nombreux autres. Prends donc garde, Antoine, sois prudent. Fais-le pour moi et pour mon fils. »

La conversation en resta là. Silius se dit que, s'il était averti, César prendrait des mesures immédiates. Il s'agissait maintenant de s'éclipser. Il était impossible de rebrousser chemin car le trou qu'il avait pratiqué dans la coupole du *laconicum* était inaccessible. Il lui fallait donc chercher une issue dans la demeure. Grâce à l'obscurité et à sa connaissance des lieux, il arriverait sans doute à gagner le péristyle puis le quartier des services et à sortir par la porte secondaire entre deux rondes.

Une rafale de vent subite s'engouffra par le trou de la coupole et souleva un nuage de cendres. Silius éternua malgré lui.

Il s'immobilisa, le cœur battant. Le silence régnait. Au fond, n'importe quel occupant de la demeure aurait pu éternuer. Cela n'avait rien d'inquiétant.

Il traversa sur la pointe des pieds le *tepidarium* et le *frigidarium*, puis atteignit la porte qui donnait sur le péristyle. Il l'ouvrit le plus silencieusement possible. Seules quelques lampes étaient allumées sous le portique et il n'y avait personne en vue. Il s'achemina donc vers l'atrium en rasant le mur.

Une voix retentit soudain derrière lui et des torches s'allumèrent. « Un mauvais rhume, Silius Salvidienus. Par quel mystère te promènes-tu à pareille heure de la nuit ? »

C'était la voix de Marc Antoine.

Chapitre XVI

*In Monte Appennino, mansio ad Castaneam,
a.d. III Id. Mart., prima vigilia*
Monts de l'Apennin, relais *Au châtaigner*, 13 mars,
premier tour de garde, six heures du soir

Une fois l'Arno atteint, Publius Sextius s'était reposé deux heures. Entendant le passeur s'affairer autour du bac, il avait traversé le fleuve avec son cheval et poursuivi son chemin toute la journée en suivant de près le tracé de la via Cassia. Au crépuscule, il se dirigea vers une lumière qui brillait au lointain, à l'orée d'un bois : c'était, à en juger par la carte, celle d'une *mansio* où il pourrait se restaurer et éventuellement changer de cheval. La piste était accidentée, le terrain escarpé, et il brûlait d'atteindre son but.

En s'approchant, il se rendit compte que la lumière provenait d'un feu derrière le mur d'enceinte d'un édifice. Il n'y avait pas de gardes.

Il sauta à terre et avança avec précaution en tenant son cheval par les rênes. Pour plus de prudence, il l'attacha au tronc d'un jeune chêne et continua seul.

Il y avait bien un feu dans la cour. Quatre individus étaient assis autour, sur leurs sacoches. Il eut l'impression de reconnaître l'un d'eux, un homme vêtu d'une cape grise, au teint pâle et au visage de fouine. Dans un coin, se trouvait une charrette attelée à deux chevaux.

L'homme se leva, imité par un de ses compagnons. « J'aurais préféré que vous vous déplaciez seuls, mais puisque vous m'avez rejoint, ouvrez bien les yeux, dit-il. Ne perdez pas de vue tout nouvel arrivé. Dans deux heures, nous nous relaierons, avant de repartir. Il faut le précéder aux passages obligés, en espérant qu'il ne soit pas encore derrière nous.

— Ne t'inquiète pas, Mustela, répondit un des individus. Personne ne passera par ici sans mon autorisation.

— Sois vigilant, Decius, puisque tu le connais. Et prends garde à son bâton de vigne, il est plus efficace qu'une épée. Cet homme est dangereux et...

— Je sais, je sais. Ne t'inquiète pas. »

Publius Sextius avait sursauté à ces mots. Des nombreux itinéraires possibles, c'était celui-ci que ces quatre hommes avaient choisi, et c'était ici qu'ils l'attendaient. Il convenait d'agir sur-le-champ et le plus discrètement possible.

Les deux hommes pénétrèrent dans l'auberge. Peu après, une lumière s'alluma derrière une fenêtre, à l'étage, puis s'éteignit.

Le centurion se coula dans l'écurie et s'assit sur la paille. Comme un chien aboyait, il tira de sa besace un bout de viande salée et le lui lança. L'animal l'avala et s'approcha en remuant la queue, dans l'espoir de recevoir une autre obole de ce genre. Il ne devait pas jouir souvent de telles libéralités. Publius Sextius le caressa et réitéra son geste. Il s'était fait un ami qui ne le trahirait pas.

Il traversa le fenil et sortit par une porte entrouverte, débouchant de l'autre côté de la *mansio*. Le gigantesque châtaigner qui lui donnait son nom étendait ses branches vers la chambre qu'il avait vue un peu plus tôt éclairée. La lune apparut dans une déchirure entre les nuages.

Le centurion entama son ascension en grimpant sur les branches basses et en utilisant les fourches comme des échelons. Il s'agrippa à la branche la plus proche de la fenêtre, atteignit les volets, dont il écarta les deux battants à l'aide du couteau qu'il portait, comme son bâton, à sa ceinture. Alors qu'il se coulait dans la pièce, un rayon de lune signala son entrée à ses occupants. L'un d'eux bondit et cria : « Bon sang... » Mais Sextius lui assena un violent coup de bâton qui le projeta au sol.

Soudain transformé en proie, Mustela franchit le seuil et se précipita sur la galerie. Une fois parvenu à un petit balcon, il sauta dans la cour en réprimant à grand-peine un cri de douleur.

Publius Sextius l'imita. C'est alors que Decius Saurus, demeuré seul de garde devant le feu, son compère étant allé chercher du bois, se dressa devant lui, bien décidé à lui obstruer le passage. Le centurion se catapulta vers l'avant et le renversa sur le bûcher.

Mustela monta sur le premier cheval qu'il trouva et se sauva par l'entrée principale. Il ne resta plus à Publius Sextius qu'à rejoindre sa monture, dans l'autre direction, et à emboîter le pas au fugitif.

Il se lança dans une folle chevauchée sous la lune, parmi les ombres des arbres qui dessinaient sur le sol des formes tordues, des silhouettes effrayantes. À chaque tournant, des cailloux roulaient dans le précipice en contrebas.

Soudain un oiseau effrayé s'envola devant le cheval de Publius Sextius, qui se cabra. Surpris, le centurion tomba et glissa dans le ravin.

Mustela galopait à perdre haleine. Il se rendit compte bientôt qu'il n'était plus suivi, aussi freina-t-il sa monture et rebroussa-t-il chemin en jetant des coups d'œil soupçonneux, semblable par son état de tension à l'animal que son aspect et son surnom évoquaient.

Un ricanement de satisfaction étira ses lèvres : le destrier de son poursuivant errait sans cavalier, il reculait en hennissant et soufflant, encore apeuré par l'incident. Mustela sauta à terre et se pencha au bord du ravin. Il y avait là des branches cassées ainsi que des broussailles, auxquelles était accroché un lambeau de la cape du centurion.

« Adieu, Publius Sextius », murmura-t-il comme s'il craignait qu'il ne pût l'entendre. Puis il remonta à cheval et s'éloigna.

Romae, in aedibus Bruti, a.d. III Id. Mart., secunda vigilia
Rome, demeure de Brutus, 13 mars, deuxième tour de garde,
onze heures du soir

Allongé sur son lit, Artémidore fixait les poutres du plafond à la lumière de sa lampe. Il se leva pour épier les gardiens qui bloquaient le couloir, puis se recoucha.

De temps en temps, des bruits retentissaient, des pas dans les couloirs ou à travers l'atrium. Il n'avait aucun mal à identifier les sons tant ils lui étaient familiers. Il connaissait le pas de Brutus, celui de Portia et même celui de Servilia quand elle rendait visite à son fils et s'attardait pour le dîner ou pour la nuit.

Artémidore se versa un verre d'eau et contempla avec tristesse le plateau de gâteaux que le jeune esclave lui avait apporté : il n'y avait pas touché. Le garçon lui avait confié que leur maître avait posé des questions étranges et qu'il le récompenserait s'il lui révélait des détails intéressants à son sujet. S'il n'avait rien raconté, c'était parce qu'il n'y avait rien à raconter... Mais Brutus était probablement retourné à la charge, il avait peut-être même exercé des pressions sur l'esclave, l'avait menacé.

Artémidore craignait que ce dernier ne fût torturé. Que ferait-il alors ? Pouvait-on lui demander de résister à la souffrance ? Le temps pressait. Si Brutus interrogeait de la sorte le jeune homme, c'était de toute évidence parce que la réalisation de son projet était imminente : il fallait prévenir tout danger. En repartant, le garçon avait promis de revenir chercher la vaisselle, mais il ne s'était pas encore montré.

Le silence et l'angoisse aiguisaient les sens du maître de grec et, malgré la fraîcheur de sa chambre, il transpirait abondamment, ce qui l'obligeait à se désaltérer souvent.

L'abolement d'un chien retentit dans la cour arrière, suivi du grincement de la porte ouverte et refermée, de pas sur le gravier et dans l'atrium.

On marchait maintenant dans le couloir. Enfin.

Il attendit que le jeune homme frappe à sa porte et l'invita à entrer.

« Les deux gardiens ont disparu.

— Ce n'est pas possible.

— Regarde toi-même. »

Artémidore entrouvrit la porte. Une lampe brûlait dans le couloir désert.

« Je n'y comprends rien. Je ne voudrais pas que ce soit un piège.

— Ils pensent peut-être que tu dors et ils ont d'autres chats à fouetter à cette heure-ci. Les invités sont sur le départ. »

Il s'empara du plateau et tourna les talons. Artémidore le retint par le bras.

« Non, laisse-moi partir, dit l'esclave. J'ai entendu des choses terribles. Il faut que je m'en aille.

— Attends. J'ai beaucoup réfléchi au cours de ces dernières heures et je suis parvenu à une conclusion. Tu devrais quitter cette maison tant que tu es libre de tes mouvements, tant que tu n'es pas soupçonné. Je te le dis par affection.

— Je le sais. Mais où aller ? Tu sais ce qu'on fait aux esclaves en fuite ?

— Je témoignerai en ta faveur. Je dirai que je t'ai confié une commission... Je suis un homme libre et j'ai une réputation. En outre, le préteur des étrangers, Decimus Brutus, me connaît. Écoute-moi bien : dès qu'il fera jour, sors en prétendant que tu vas m'acheter un médicament contre le vitiligo qui me provoque des démangeaisons insupportables, ce qui est d'ailleurs la pure vérité. Tiens, prends de l'argent. Va ensuite sur l'île Tibérine, au dispensaire d'Antistius, mon médecin. Dis-lui que je t'ai envoyé et demande-lui de te garder quelques jours. Tu seras en sécurité car il vit dans la demeure de César, la *Domus Publica*. Personne ne songerait à t'y chercher. Tu as compris ?

— Oui. Veux-tu aussi que je lui donne les noms ?

— Chut ! Tu es fou ! Parle plus bas. Non, ne dis rien. Reste en dehors de cette affaire. Je m'en charge moi-même.

— As-tu un message à lui transmettre ?

— Voyons ! Que feras-tu si l'on te pince et te fouille ? On te mettra en pièces peu à peu pour s'assurer que tu racontes jusqu'au dernier lambeau de vérité. Je m'en charge. Je ne sais pas comment, mais je me débrouillerai. Je trouverai bien le moyen de sortir. Tu as compris ?

— Oui. »

Artémidore ouvrit un petit meuble et en tira une feuille de parchemin qu'il remit au garçon. « Ceci est une ordonnance d'Antistius pour une préparation contre la constipation. Il la reconnaîtra et il aura la preuve que je t'ai envoyé. Cela t'apportera aussi une couverture au cas où tu serais arrêté. Si Antistius te demande de mes nouvelles, dis-lui que je ne suis pas libre de mes mouvements mais que j'irai le trouver dès que possible.

— Dans ce cas, j'y vais.

— Bonne chance. Si tout se passe comme je l'espère, nous nous reverrons dans quelques jours. »

Le jeune esclave lança à Artémidore un regard qui mêlait de l'affection à la compassion, puis ouvrit la porte et s'éloigna.

Artémidore demeura un moment sur le seuil. Une fois assuré qu'il n'y avait personne, il avança dans la même direction. Il s'apprêtait à tourner à gauche, vers le péristyle, quand il tomba nez à nez avec un des gardiens.

« Où vas-tu comme ça ? », interrogea l'homme d'un ton moqueur.

Artémidore fut saisi d'un élan de crainte qui s'effaça aussitôt derrière de l'irritation. « Aux latrines », répondit-il.

In via Etrusca vetere, a.d. III Id. Mart., secunda vigilia
Ancienne voie étrusque, 13 mars, deuxième tour de garde,
onze heures du soir

Pendu par une main au tronc d'un prunier, Publius Sextius essayait en vain de s'agripper à une saillie de la roche. Il sentait son sang couler d'une plaie superficielle mais extrêmement douloureuse le long du côté gauche. Soudain il entendit son cheval souffler. Il approchait.

« Ici, mon beau, ici, viens... Allez, viens... »

L'animal parut le comprendre. Il pencha la tête au-dessus de l'escarpement. Ses rênes vinrent frôler la main avec laquelle Publius se tenait au prunier. Le centurion s'élança et s'y accrocha.

Effrayé, le cheval se cabra et entreprit de reculer, hissant ainsi son maître sur le bord du rocher. Publius lâcha prise immédiatement.

Il s'employa à bander du mieux possible la blessure qu'il s'était faite en tombant, puis attendit que sa monture se calme et le rejoigne, attirée par sa voix et par la touffe d'herbe fraîche qu'il lui tendait. Une fois l'animal à sa portée, Publius bondit dessus et poursuivit sa route.

Tout en avançant à vive allure à la lumière de la lune, il repensait à l'étrange coïncidence qui aurait pu lui coûter la vie. Par quel mystère ces quatre individus l'attendaient-ils à la *mansio* comme s'il leur y avait donné rendez-vous ? Il avait reconnu l'homme à la face de fouine, entrevu quelques jours plus tôt à un relais sur la via Aemilia. Pour le précéder ainsi, l'homme devait être sûr de son fait.

Il n'y avait qu'une explication. Un rictus de satisfaction se peignit sur le visage du centurion, ravi d'avoir résolu une énigme. L'arme qu'on avait utilisée contre lui – l'itinéraire de Nebula – se retournerait contre ses ennemis. De même que Mustela savait où le trouver, de même Publius Sextius savait où surprendre son adversaire.

La route s'élargit et la végétation s'éclaircit : les arbres à feuilles caduques qui l'emportaient maintenant sur les conifères laissaient passer la clarté de la lune.

Quelle distance le séparait de son but ? Publius Sextius aurait aimé voler, malgré sa fatigue croissante. Il aurait été incapable de dire quand il avait dormi tout son soûl pour la dernière fois, quand il avait mangé un repas normal, assis à une table, devant une cruche de vin. Il lui fallait galoper, galoper encore, épuiser un cheval après l'autre, sans jamais céder, sans reprendre haleine. Mais il réussirait. Il était Publius Sextius, centurion de première ligne, surnommé « le Bâton ».

L'aigle est en danger.

Tel était le message à transmettre, à se remémorer sans cesse.

Il atteignit, éreinté, une auberge à l'entrée d'une ruelle autour de laquelle se pressaient une dizaine de maisonnettes en pierre et terre cuite, entourées d'enclos renfermant des brebis et

des chèvres. L'auberge servait de base aux voyageurs et aux messagers de l'État.

Le patron, un sexagénaire robuste et corpulent, avait une chevelure clairsemée et ramenée en arrière, des épaules plus larges que son ventre, ce qui était rare dans sa profession.

« Je suis un centurion, déclara Publius en exhibant le *titulus* qu'il portait à son cou. Je cherche un homme qui s'est sauvé d'une *mansio* dans la montagne sans payer sa note. Surtout, en soulageant bon nombre de clients de leur argent, et le palefrenier d'un cheval. Un type à la tête de fouine ou de rat, comme tu préfères, à la lèvre ourlée de poils blonds, aux cheveux couleur de l'étaupe. Il porte une cape grise, jour et nuit. L'aurais-tu vu ?

— Oui. Ton homme est passé par ici.

— Où est-il ?

— Il est parti.

— Vers où ? »

L'aubergiste hésita. Ses informations ne correspondaient pas avec celles de Publius Sextius.

« Quelque chose ne va pas ? interrogea ce dernier.

— Je trouve étrange qu'un voleur de bourses et de chevaux ait choisi un poste de signalement. Car c'est là qu'il s'est rendu. Mais il reviendra. Je lui ai donné un cheval plus vaillant que le sien et il m'a laissé en gage tout son argent.

— Je connais cet endroit, ce n'est pas très loin. Apporte-moi une cruche de vin, du pain et un bout de fromage. Il faut que je mange. Donne un peu d'orge à mon cheval. Il l'a mérité. »

L'aubergiste s'exécuta avec empressement, content que l'affaire se soit résolue sans trop l'impliquer, tout au moins pour le moment.

*In Monte Appennino, statio Vox in silentio,
a.d. III Id. Mart., secunda vigilia*

Monts de l'Apennin, poste « Voix dans le silence », 13 mars
deuxième tour de garde, onze heures du soir

Le poste, perché sur la crête des monts, était situé de façon à pouvoir capter des signaux d'un versant comme de l'autre, de l'ouest comme de l'est. Trois hommes étaient de service vers la fin du deuxième tour de garde : deux à couvert et un sur une tour de guet. La tramontane soufflait, l'homme qui se tenait sur l'observatoire entra en tapant des pieds sur le sol. Il était blême et claquait des dents. « Il y a un code de priorité, dit-il. Ce message concerne la sécurité publique.

— De quoi s'agit-il ? interrogea un de ses deux compagnons.

— Il faut intercepter deux messagers qui se dirigent vers le sud, équipés comme des *speculatores*, des éclaireurs.

— Que signifie "intercepter" ? demanda le troisième.

— Arrêter, je suppose, répondit le soldat, secoué de frissons.

— Et s'ils refusent ? »

L'homme passa un doigt sur son cou, d'une oreille à l'autre, en un geste éloquent. « C'est le seul moyen. »

Mansio ad Vicum, a.d. III Id. Mart., tertia vigilia
Relais Au village, 13 mars, troisième tour de garde, minuit

La pierre milliaire indiquait le sixième mille depuis Chiusi. Mustela pénétra dans la cour de la *mansio*, attacha son cheval et se dirigea vers son logis. Il ouvrit la porte et la referma derrière lui. Il était épuisé. Il releva la mèche de sa lampe, sur le point de s'éteindre.

« Salut », dit une voix dans le noir.

Mustela dégaina son épée.

« De toute évidence, mon heure n'était pas venue, ajouta Publius Sextius. Ou, si tu préfères, seuls les morts ne reviennent pas, et je ne suis pas mort, comme tu peux le constater. Tu as pris ton temps puisque j'étais hors de combat, et je t'ai dupé. »

Mustela se rua vers le centurion. Mais celui-ci était prêt. Il para l'attaque à l'aide de son glaive et, d'un terrible coup du tranchant, fit voler dans les airs l'arme de son adversaire. Il le frappa ensuite en pleine poitrine avec son bâton. Mustela s'effondra.

Publius Sextius le releva et l'installa sur la seule chaise disponible. Appuyé contre le dossier, il évoquait un mannequin désarticulé.

« Pour commencer, tu vas me répéter le message que tu as transmis, lui souffla-t-il au visage.

— Pas question. »

Publius lui décocha un coup de poing phénoménal en plein visage. Mustela gémit de douleur. « De toute façon, tu me tueras.

— Tu te trompes. Si tu parles, je te donne ma parole que je ne verserai pas ton sang. »

Déjà éprouvé par son long voyage, Mustela était physiquement et moralement épuisé. « On dit que Publius Sextius tient toujours parole, parvint-il à articuler.

— Il en est ainsi, au nom des dieux ! Alors ? insista-t-il en brandissant une nouvelle fois son bâton.

— J'ai demandé qu'on intercepte deux *speculatores* sur la via Flaminia ou sur la via Cassia.

— Je comprends, commenta le centurion en passant avec indifférence derrière lui. C'est tout ?

— C'est tout, je le jure. Je suis éreinté, je n'en peux plus. Laisse-moi tranquille maintenant. »

Publius lui saisit la tête et, d'un mouvement sec, lui brisa le cou.

« Voilà. À présent tu es tranquille, et moi, j'ai tenu parole. »
Il regagna la cour, monta à cheval et repartit à vive allure.

Chapitre XVII

*In Monte Appennino, Lux insomnis, pridie Idus Martias,
tertia vigilia*

Monts de l'Apennin, « Lumière sans sommeil », 14 mars,
troisième tour de garde, une heure du matin

Publius Sextius avait pris possession *manu militari* du poste de signalement. Il s'était imposé aux auxiliaires du génie en exhibant son *titulus* et l'insigne nouveau de son grade, puis s'était installé dans la tour de guet pour transmettre un contrordre. Il sauverait ainsi Rufus et Vibius, qu'il ne connaissait pas, certes, mais qui étaient sûrement deux courageux serviteurs de l'État. Allumer le feu n'avait pas été une mince affaire : le temps s'était gâché, les nuages avaient masqué la lune et des éclairs s'étaient abattus sur les cimes giflées par un vent impétueux. Il s'était mis à pleuvoir par intermittence. Tourmenté, le centurion n'avait cessé d'évaluer le tronçon de route qu'il aurait pu parcourir s'il ne s'était pas interrompu. Mais la lumière, *lux insomnis*, comme le nom en code du poste, était la seule façon d'arrêter les tueurs. Une fois le message transmis, il attendit la réponse.

« Réponds, saleté d'ivrogne, réponds », grogna-t-il. Or, la seule lumière qui apparaissait sur l'Apennin était celle des éclairs. Le centurion abandonna la terrasse de signalement et descendit dans la pièce qui se trouvait à l'étage inférieur. Il étala sur la table l'itinéraire que lui avait confié Nebula et laissa son doigt courir jusqu'au croisement de la via Cassia.

« Trop loin, murmura-t-il. Impossible. Il faut que je continue ma propre route. Que la fortune vous assiste, les gars ! »

Il sortit, sauta à cheval et repartit.

En réalité, les soldats du poste avaient bien reçu ses signaux, mais l'orage qui flagellait le bâtiment les empêchait de quitter leur logement. Des nuages ourlés de blanc, traversés par les

éclairs, déversaient sur la tour de furieux grêlons qui éclataient au contact du dallage, se brisant en mille morceaux aussi brillants que des diamants, et martelaient la construction comme des projectiles lancés par une catapulte.

Le message avait été déchiffré à travers les petites fenêtres ébrasées de la tour. Le chef du poste se demandait ce qu'il pouvait bien se passer à Rome pour que des instructions aussi contradictoires soient transmises. Mais la longue suite de guerres civiles lui avait appris à ne pas se poser trop de questions et à exécuter les ordres pourvu que le code fût exact. Le nouveau message annulait l'ordre précédent d'interception concernant deux *speculatores*. Il convoqua un garçon maigre, presque squelettique, au regard halluciné. Parce qu'il n'avait pas un poil de barbe, mais juste un léger duvet semblable à celui des poussins, on le surnommait Pullus.

Ce garçon n'avait ni père ni mère, ou plutôt ignorait leur identité. C'était l'armée qui l'avait élevé. Pour se rendre utile, il exerçait toutes sortes de métiers, palefrenier, boulanger, cuisinier ou marmiton. Surtout, il excellait dans la course. Il était capable de courir des jours et des nuits entières, animé d'une mystérieuse énergie. S'il n'était pas aussi rapide qu'un cheval, personne ne le battait quand il s'agissait de se déplacer sur des terrains escarpés. Il avait l'agilité d'une chèvre ou d'un chamois, sautait d'une aspérité à l'autre avec une légèreté et une élégance surprenantes chez un garçon de son apparence.

Le chef du poste lui remit un document codé et scellé en lui enjoignant de ne pas s'arrêter tant qu'il n'aurait pas intercepté l'ordre. Il disposait de deux avantages : le mauvais temps, ainsi que sa parfaite connaissance du territoire qui lui permettait de raccourcir, couper, simplifier le moindre itinéraire.

Pullus partit sur-le-champ, sous la pluie et la grêle, en s'abritant sous un bouclier tenu au-dessus de sa tête. Quand la grêlée cessa, il dissimula ce dernier dans un buisson et poursuivit sa route plus rapidement. Il courait sans hésitation ou incertitude sur des sentiers mondés. Trempé par les éclaboussures, il filait au pied des arbres dépouillés, à travers des champs encore nus, des fermes endormies. Les chiens aboyaient en entendant son pas rapide et léger, comme celui du

dieu des voleurs, pour se taire aussitôt après : le bruit qu'il produisait s'évanouissait dans le néant aussi vite qu'il apparaissait.

Cet infatigable coureur se demandait comment sauver les deux messagers et comment se comporter s'il lui fallait en laisser mourir un – mais lequel ? – pour sauver l'autre. Il s'interrogea sur l'identité des deux *speculatores* et, ayant écarté un certain nombre d'hypothèses, se concentra sur deux visages, deux voix, deux de ses rares amis en comptant le chien du poste et la chevrette qu'il trayait chaque matin.

Vibius et Rubius ? Il était prêt à parier la chevrette. S'il s'agissait bien d'eux, il n'aurait pas à choisir car il connaissait leur façon de se mouvoir : une pièce de monnaie leur dictait la route. Il élaborait aussi des calculs : ils étaient certainement partis de *Lux fidelis*, sur le cours supérieur du Reno, depuis cinq jours, dont deux de mauvais temps. Celui qui, des deux, était descendu vers l'est avait d'abord trouvé une route facile. Celui qui, en revanche, avait affronté directement la montagne avait suivi un itinéraire difficile, avant d'être en mesure d'accélérer l'allure. Pullus décida d'intercepter le premier, qui qu'il fût, et coupa à travers champs et bois en se fiant à son sens inné de l'orientation, tel un aveugle guidé par son instinct. Il atteignit la route au matin, à quelques milles d'un relais important. S'il avait vu juste, un des deux hommes arriverait là avant le soir. Il pénétra dans la *mansio*, où il présenta le code qui annulait le premier ordre et enjoignait de diffuser le contrordre aux relais suivants jusqu'à Rome. Un messager partit sur-le-champ.

Il avait accompli son devoir et il aurait donc pu regagner *Lux insomnis*, cependant il n'en avait pas le cœur. En outre, si l'un des *speculatores* était un de ses amis, il tenait à l'attendre afin de voir de ses propres yeux si sa mission avait ou non réussi.

Il avait cessé de pleuvoir, mais Pullus, trempé, tremblait de froid. De temps à autre il courait en rond pour se réchauffer ou scrutait l'horizon, la route luisant de pluie qui descendait du nord. Une charrette tirée par un mulet passa. Son conducteur jeta un coup d'œil distrait à l'étrange personnage qui courait autour d'une pierre milliaire. Ce fut ensuite le tour d'un berger menant un troupeau de brebis et d'un paysan qui poussait une

vachette sur le bas-côté en terre battue. Au fil des heures, les passages se multipliaient ; enfin, dans l'après-midi, apparurent deux cavaliers, distants l'un de l'autre. Le second avançait avec difficulté.

Le premier s'immobilisa pour l'attendre. Pullus le reconnut : c'était Rufus.

« Rufus ! s'écria-t-il de tout son souffle. Rufus ! »

Le cavalier sauta à terre et se rua vers lui. « Pullus ! Je savais que nous te verrions. » Il l'étreignit.

Le second cavalier survint un peu plus tard. Il s'agissait de Vibius. Il portait sur son corps les marques d'un affrontement violent, et son cheval paraissait épuisé.

« Comment se fait-il que vous arriviez ensemble ? », interrogea Pullus.

Vibius répondit : « Hier matin, alors que j'approchais de la cinquième *mansio*, le long de mon itinéraire, deux individus armés ont tenté de m'arrêter. Je leur ai résisté, mais ils étaient trop forts, et j'ai donc filé. J'ai couru à perdre haleine et fini par les semer. J'ai tenté alors, comme souvent, de rejoindre Rufus. Nous avons toujours un plan de réserve et un second rendez-vous. Mais couvre-toi donc, ou tu tomberas malade ! »

Il prit dans sa sacoche une couverture et la jeta sur les épaules de son ami. Pullus retrouva quelques couleurs et sa voix.

« Nous avons reçu deux messages au poste. Le premier disait d'intercepter à tout prix deux *speculatores*. J'ai tout de suite pensé à vous. Le second, cette nuit, l'annulait et était précédé du code de l'armée. Nous n'avons pas pu répondre à cause du mauvais temps, mais je suis parti immédiatement et j'ai attendu ici. Le messenger chargé du contrordre est parti ce matin, vous ne devriez donc plus avoir de problèmes.

— J'ai toujours su que nous pourrions compter sur toi, s'exclama Rufus. Mais qui peut donc avoir donné le contrordre ?

— Je l'ignore. On ne m'a même pas laissé le temps de poser la question. Et maintenant qu'allez-vous faire ? »

Vibius se tourna vers son compagnon. « Continue ta route. Je te laisse mon cheval. Sans chargement, il se fatiguera moins. Tu pourras ainsi alterner et dévorer plus de milles. »

Rufus attacha la monture de son compagnon au harnachement du sien, tandis que Vibius le délestait de sa sacoche de vivres et de sa gourde. Les trois hommes se saluèrent.

« J'espère que nous n'avons pas accompli tous ces efforts en vain, dit Vibius.

— Ce serait de toute façon préférable, déclara Rufus.

— Bonne chance, mon ami.

— Bonne chance à vous. Soyez prudents.

— Personne ne prêtera attention à deux piétons », répondit Pullus avec un sourire las.

Rufus bondit sur sa monture et s'en alla en entraînant le cheval de son camarade.

Vibius et Pullus se remirent en route.

*Cauponae Fabulli ad flumen Tiberim, pridie Id. Mart.,
hora nona*

Auberge de Fabullus sur le Tibre, 14 mars,
deux heures de l'après-midi

Publius Sextius reconnut l'auberge de loin et s'arrêta. Le temps s'était un peu amélioré, mais, si l'aspect du ciel ne le trompait pas, il se dégraderait de nouveau pendant la nuit. Il fallait qu'il se rapproche le plus possible de son but pour éviter de perdre une journée supplémentaire. Une journée de plus ou de moins ne changerait peut-être rien à l'affaire, cependant son expérience sur les champs de bataille et le long des voies de l'empire lui avait appris que, dans de nombreux cas, une heure de plus ou de moins pouvait décider de l'issue d'une bataille, voire d'une guerre, et qu'il valait mieux, dans tous les cas, devancer les événements que réservait le destin. Si l'événement en question était favorable, un jour ne changerait rien. S'il était défavorable ou catastrophique, on aurait plus de temps pour l'éviter ou, tout du moins, pour limiter les dégâts.

Plus que toute chose, il aurait aimé en cet instant précis s'allonger sur un lit et détendre ses membres tourmentés par la fatigue et les chevauchées interminables, manger et boire un

bon verre de vin rouge. Il décida toutefois de s'étendre par terre, sur sa couverture, à l'abri d'un olivier séculaire, d'avaler un bout de fromage et de ramollir son pain dur dans de l'eau. Il valait mieux ne pas s'exposer à de mauvaises rencontres, après ce qui était arrivé.

Il dormit comme d'habitude dans ce genre de situations, sans jamais perdre totalement conscience, attentif au temps qui passait. Il avait détaché son cheval afin qu'il fût libre de brouter, certain qu'il ne s'éloignerait pas. Une fois ragaillardi, il le siffla et repartit.

Il avança sur la même piste pendant une certaine durée, de façon à ne pas croiser de lieux trop fréquentés puis, de crainte de rencontrer des cours d'eau, retourna vers la via Cassia. Après tout, les ponts de pierre tenaient toujours debout.

Le terrain étant de plus en plus accidenté, il fut obligé de longer la chaussée de pierre. Ce trajet lui permettait au moins d'accélérer et de récupérer une partie du temps perdu. La chance semblait désormais de son côté. Il parvint même à changer de monture dans une ferme voisine de Sutri. L'éleveur accepta la différence entre le cheval qu'il lui laissait et celui qu'il achetait, et il put donc s'élancer vers la rive du Tibre, au-delà de la via Cassia, où il embarquerait.

Sa mission était presque terminée, il le sentait. Bientôt, il délivrerait son message et se rendrait auprès de César pour lui faire son rapport.

Mais soudain, alors que le soleil se couchait derrière les collines, un cavalier armé d'une épée apparut au milieu de la route, lui barrant le passage.

Le centurion songea d'abord à rebrousser chemin, puis se ravisa : jamais il ne s'était dérobé au cours de son existence, et la curiosité le tenaillait. Oui, il était curieux de découvrir qui osait s'opposer seul à Publius Sextius. Traître ou ennemi, quel qu'il fût, il méritait d'être affronté. Il mit sa monture au pas, dégaina son épée et avança au centre de la voie. Le cavalier l'imita. Quand ils ne furent plus séparés que par une cinquantaine de pieds, Publius s'immobilisa. « Qui es-tu ? Que veux-tu ? »

— À quoi bon savoir qui je suis alors que tu es sur le point de mourir ?

— Pure curiosité.

— Sergius Quintilianus. Ce nom te dit-il quelque chose ? »

L'homme s'était arrêté. Il tentait de retenir son étalon qui soufflait et piaffait à la vue de celui de Publius Sextius. Il finit par rejoindre son adversaire. « Pharsale, ajouta-t-il. Ce nom te rafraîchit-il la mémoire ?

— Oui. Je m'en souviens. Je t'ai épargné sur le champ de bataille.

— Après avoir tué mon fils qui s'était dressé devant toi pour défendre son père blessé.

— Impossible de freiner la fougue du combat, d'établir des distinctions. Quand je m'en suis rendu compte, j'ai préféré ne pas m'acharner. Laisse-moi passer, chacun de nous a ses cauchemars.

— Tu aurais dû me tuer. En me laissant la vie sauve, tu m'as infligé une blessure incurable, tu m'as doublement humilié.

— Tu aurais pu te suicider. Tu ne manquais pas d'armes.

— J'ai failli le faire, Publius Sextius, mais au cours de ce bref instant de réflexion, la force de la haine l'a emporté. J'ai décidé de vivre et de te tuer. Après une longue attente, la fortune vient enfin de me récompenser. »

Il indiqua le soleil qui touchait presque, à l'horizon, le contour des collines. « Avant qu'il ait disparu, ton sang aura apaisé les mânes de mon garçon.

— Je dois aller à Rome. Si tu essaies de m'en empêcher, je serai obligé de te tuer.

— Alors utilise ton épée ! », s'écria Sergius Quintilianus, qui éperonna sa monture.

Sans se laisser surprendre, Publius poussa son cheval en avant. Les deux hommes se heurtèrent avec une grande violence. Leurs épées se croisèrent dans un fracas assourdissant en libérant des étincelles. Sergius tenta par trois reprises d'enfoncer la sienne dans le cœur de son adversaire. N'y parvenant pas, il rebroussa chemin pour retourner à la charge. Publius l'évita au dernier moment et le frappa au côté gauche à l'aide de son bâton.

Sergius accusa le coup. Il s'immobilisa, le buste contracté par la douleur. Il constituait ainsi une proie facile, mais le centurion préféra retenir son cheval. Sergius Quintilianus repartit à l'attaque. Il feignit d'assener à son adversaire un coup à l'aine pour pointer ensuite son épée contre son sternum. Publius Sextius évita l'assaut de peu, mais la lame de son ennemi rouvrit la blessure qu'il s'était faite en tombant dans le ravin. La douleur était maintenant brûlante, aiguë.

Elle réveilla sa férocité. Brandissant épée et bâton, il fondit sur Sergius Quintilianus avec une puissance dévastatrice. L'homme se défendit, animé de toute sa fureur et de toute sa haine. Il reprit de l'élan et visa le cou du centurion. Prévoyant sa manœuvre, celui-ci se baissa puis lui infligea en tournoyant une profonde blessure au côté. Sergius Quintilianus chuta et son cheval, emballé, poursuivit sa course. Publius Sextius mit pied à terre et s'approcha. Son adversaire haletait pitoyablement, la main pressée sur sa blessure.

« Cette fois, tue-moi, dit-il. Je suis un soldat comme toi. Ne me laisse pas macérer dans mon sang.

— Tu peux encore avoir la vie sauve. J'enverrai quelqu'un te chercher. Il est possible de vivre sans haine, sans rancœur, sans férocité. Nous devons oublier ce qui s'est produit, sinon nous mourrons tous... »

Mais son adversaire avait déjà pris sa décision. Il bondit en avant, armé d'un poignard. Publius, qui avait lu son intention dans son regard, plongea son épée dans son cœur.

Sergius Quintilianus s'effondra. Un instant, une douloureuse sérénité sembla luire dans le dernier regard de cet homme, souvent vaincu par des ennemis et par le destin.

Le soleil se cacha derrière les collines, la nuit le recouvrit.

Romae, in Domo Publica, pridie Id. Mart., hora undecima
Rome, demeure du souverain pontife, 14 mars,
quatre heures de l'après-midi

Le chef de la troisième cohorte des vigiles pénétra, le visage rembruni, dans la *Domus*. Il fut aussitôt conduit auprès de César. « Rien, dit-il. Nous n'en avons trouvé trace nulle part. »

César poussa un long soupir. « Il me semble étrange qu'il n'ait donné aucun signe de vie.

— Il s'est éloigné hier soir, après votre réunion, pour se rendre à une rencontre galante, n'est-ce pas ?

— Oui, tribun.

— Il ne faut peut-être pas s'inquiéter. Tu as dit qu'il s'était déjà absenté auparavant et que tu l'as toujours laissé libre de ses mouvements.

— C'est vrai, mais je suis habitué à sa présence. Quand il n'est pas là, je me sens...

— Je te comprends. Sois certain qu'il finira par ressurgir demain ou après-demain. C'est justement parce qu'il est toujours présent à tes côtés et chargé de missions importantes qu'il a éprouvé le besoin de se distraire. S'il s'agit d'une belle femme, il n'est pas difficile d'imaginer qu'il s'attarde encore un peu. S'il lui était arrivé quelque chose, nous serions déjà au courant.

— C'est possible. Mais continuez vos recherches. Je suis inquiet. J'ai besoin de lui.

— Il est inutile de le demander, César. Nous nous activerons tant que nous ne l'aurons pas trouvé.

— Bien. Tenez-moi informé. Qu'il s'agisse d'une bonne nouvelle ou d'une mauvaise. Je veux savoir. »

Le tribun salua et retourna à ses activités. Seul dans son cabinet, César réfléchit et échaafauda mille hypothèses concernant l'étrange attitude de Silius Salvidienus. Partir ainsi, sans lui envoyer ne serait-ce qu'un message, n'était pas dans ses habitudes. Nul doute, les mots qu'il avait prononcés en prenant congé de lui faisaient allusion à une absence de quelques heures, tout au plus une nuit.

Il lui paraissait inconcevable qu'il eût été surpris par le mari d'une belle dame dans une situation embarrassante. Ce n'était pas son genre. En outre, tout le monde le connaissait. Qui aurait osé toucher à un cheveu de sa tête ? Désormais il attendait avec impatience Antoine, qui viendrait le chercher pour

l'accompagner au dîner que donnait Marcus Aemilius Lepidus, sur l'île. Au moins, cela le distrairait. L'absence de nouvelles de Publius Sextius depuis plusieurs jours et, maintenant, de Silius Salvidienus le troublaient. Il semblait qu'on voulût le priver de ses hommes les plus fidèles, ceux sur lesquels il pouvait compter à tout instant.

Quand on lui annonça que Marc Antoine était dans l'atrium, il se leva.

Ils se mirent en chemin d'un pas rapide en abordant divers sujets de conversation, notamment la séance du lendemain au sénat.

Tandis qu'ils empruntaient le vicus Iugarius en direction du temple de Portunus, César déclara : « Une séance importante nous attend demain au sénat, essayons donc de ne pas tarder ce soir. Lépidus exagère toujours lorsqu'il invite à dîner. Au moins, il n'y a pas de moustiques en cette saison. C'est déjà ça. »

Antoine sourit. « Il suffira d'un signe, et je trouverai une excuse pour partir. »

Mansio ad Tiberim, pridie Id. Mort., hora duodecima
Relais Au Tibre, 14 mars, cinq heures de l'après-midi

Le centurion Publius Sextius atteignit la *mansio* après avoir parcouru environ trois milles vers l'est. Il franchit l'entrée principale et se laissa glisser à terre non sans effort. Il vacilla un moment puis se ressaisit. Le bâtiment, non loin de Rome, était surveillé par des gardes armés et quelques officiers. Publius s'approcha d'un garde auquel il montra son *titulus* : « Appelle ton commandant. Je suis en mission, je dois prendre le bac, mais je n'ai pas un as. De plus, je mangerais bien quelque chose. Je ne tiens plus debout.

— Jette un coup d'œil à cette huche. L'aubergiste n'a pas encore cuvé sa cuite d'hier soir et je ne crois pas qu'il ait envie de se mettre aux fourneaux. »

Tandis que Publius Sextius fouillait parmi les morceaux de pain sec et les croûtes de fromage, le garde alla se présenter à l'officier responsable du poste. « Il y a là un centurion de la XII^e

qui est très pressé et qui a besoin d'argent pour le passage. C'est sans doute l'homme que nous attendions, tu ne crois pas ?

— Oui, c'est sûrement lui. Dis-lui que je l'attends et amène-le ici. »

Le garde surprit Publius Sextius en train de grignoter un quignon de pain avec un bout de fromage et de boire quelques gorgées d'eau.

« Le responsable veut te voir immédiatement, centurion. Suis-moi. »

L'attitude de l'homme, son ton et l'expression de son visage intriguèrent Publius, qui pensa aussitôt à un piège.

« Le commandant veut te voir tout de suite, répéta le garde. C'est important. »

Publius fut certain qu'on s'apprêtait à l'arrêter, peut-être même à le tuer. Il se tourna vers le râtelier des chevaux. L'un d'eux était bridé et sellé. Sans attendre, il sauta sur son dos et l'éperonna.

« Hé, que fais-tu ? s'écria le garde. Fermez la porte, vite ! »

Attiré par ses cris, l'officier apparut sur le seuil du poste de commandement. Il hurla à son tour : « Arrêtez-le ! »

Deux serviteurs tentèrent de fermer la porte, mais il était évident qu'ils n'en auraient pas le temps. L'officier lança encore : « Attends, il faut que je te parle ! »

Publius Sextius ne l'entendit pas, ces mots étant couverts par le grondement des sabots du cheval sur le sol.

Un archer de garde posté sur la tourelle qui dominait la porte d'entrée songea à un voleur de chevaux en fuite. Voyant l'homme et l'animal s'éloigner, il encocha une flèche et visa. L'officier hurla : « Non, ne tire pas ! » Trop tard : le projectile se planta dans l'épaule de Publius. Il sembla sur le point de s'effondrer, mais il se ressaisit et poussa son cheval au galop.

L'officier de la *mansio* pesta contre son subalterne qui avait blessé un homme de Jules César et envoya un détachement à sa recherche. Or, le centurion s'engagea à la faveur de l'obscurité dans un sentier latéral et se dissimula au milieu d'un bois d'ifs, de ronciers et de pinastres. Il entendit malgré la pluie ses poursuivants passer au galop tout près de lui et s'évanouir au lointain.

Restait la douleur, aiguë.

La flèche s'était fichée dans le muscle et l'avait transpercé. Il coupa la tige à l'aide de son poignard, puis dégaina son épée et appuya le plat de la lame contre le bout. Après quoi il saisit une grosse pierre et tapa dessus afin de faire ressortir le dard. Il se banda avec un lambeau de sa cape, les dents serrées, reprit son voyage en direction du fleuve. Il avança prudemment en s'immobilisant de temps à autre pour écouter. Enfin, il déboucha dans une clairière herbeuse qui s'achevait sur la rive. Non loin de là, sur la droite, se trouvait une crique où le bac se balançait, au milieu de plusieurs bateaux. L'un d'eux était assez grand pour l'emmener avec son cheval. Il lança au batelier :

« L'ami, il faut que tu me conduises à Rome au plus vite, mais je n'ai pas un as. Je suis un centurion de la XII^e et je te jure sur ma parole que tu seras payé à l'arrivée deux fois le tarif. Le cas échéant, tu garderas mon cheval. Qu'en penses-tu ? »

L'homme s'empara de la lampe qui était fixée à la proue de son embarcation et la brandit sous son visage. « Je pense que tu fais peur à voir et qu'il faut que quelqu'un prenne soin de toi. Ou tu y laisseras ta peau.

— Conduis-moi à Rome, l'ami, et tu ne le regretteras pas.

— Un centurion de la XII^e as-tu dit ? Je t'emmènerais gratuitement si je n'avais pas de famille à nourrir... Monte. On part. »

Publius Sextius ne se le fit pas dire deux fois. Il mena son cheval par les rênes sur la passerelle et l'installa à bord en attachant son harnachement au mât et aux parapets. Le batelier ôta la passerelle, lâcha les amarres, et l'embarcation glissa sur le courant. Ivre de fatigue et brûlant de fièvre, Publius Sextius descendit en titubant dans la cale.

Il s'allongea sur un tas de filets et, couvert de sa cape, plongea dans le sommeil.

À la *mansio*, l'officier voyant revenir ses hommes bredouilles leur lança, furibond : « Vous rendez-vous compte ? C'était un homme de confiance de Jules César, et non seulement vous l'avez presque tué, mais en plus vous n'êtes même pas arrivés à le retrouver. Qu'est-ce que nous allons faire maintenant, hein ? Dites-le-moi !

— Il fait noir, commandant... Il n'est pas facile de trouver un homme dans un bois.

— Imbéciles ! Il a dit qu'il lui fallait de l'argent pour payer le bac. C'est là que vous auriez dû le chercher. Trouvez-le ! Nous sommes dans les ennuis jusqu'au cou, vous avez compris ? Adressez-vous à lui de loin. Faites-lui comprendre que c'était une erreur, que nous avons pour lui une communication importante. Dépêchez-vous, malédiction ! »

Les hommes repartirent au galop vers la rive. Là non plus, il n'y avait pas de trace du centurion. Il ne leur resta plus qu'à rebrousser chemin et avouer leur échec. Des nuages noirs voilaient la lune et le tonnerre retentit sur la mer, au loin.

Romae, in insula Tiberis, pridie Id. Mart., prima vigilia
Rome, île Tibérine, 14 mars, premier tour de garde,
sept heures du soir

Sur l'île, César fut accueilli par huit coups de tambour et par le piquet d'honneur qui lui présenta les armes. L'intendant de Lépide le reçut et le conduisit dans la salle où une trentaine d'invités bavardaient. Lépide vint à sa rencontre, une coupe de vin à la main. César fut soulagé de ne voir qu'un nombre restreint de convives : cela signifiait qu'il n'aurait pas trop à s'attarder. Le repas se déroula calmement : il n'y eut ni excentricités ni exagération, et la conversation se révéla agréable. Elle tourna principalement autour de la philosophie. On se demanda si les dieux existaient et s'ils étaient les mêmes dans le monde entier, s'il y avait divers aspects d'un dieu unique ou des personnes distinctes, expression des aspects multiformes de la nature. S'il existait un au-delà où les bonnes actions étaient récompensées et les mauvaises punies, ainsi que le prétendaient certains, ou si l'esprit humain était destiné à s'éteindre sans recevoir la moindre révélation, la moindre vision de la vérité, en s'enfonçant tout simplement dans l'obscurité infinie et le silence.

Peu à peu, la conversation se concentra sur un sujet encore plus inquiétant : la mort. Chaque invité en débattit avec élégance et légèreté.

Soudain, Lépide interrogea : « César, quelle est, d'après toi, la meilleure mort ? »

César saisit dans ses yeux une expression qu'il ne sut déchiffrer. Il balaya du regard l'assistance qui attendait sa réponse en silence. Puis il se tourna vers Lépide et répondit : « Soudaine. Et inattendue. »

Chapitre XVIII

*Viae Cassiae, ad X lapidem ab Oriculo, Idibus Martiis,
tertia vigilia*

Via Cassia, dixième mille après Oricoli, 15 mars,
troisième tour de garde, avant une heure du matin

Loin, sur la via Cassia déserte et flagellée par l'orage, Rufus galopait, trempé, les cheveux collés au front. Le halètement de son cheval, le roulement obsédant des sabots sur le terrain, la lumière même des éclairs l'exaltaient et l'aiguillaient. Soudain, le rythme se brisa : sa monture flanchait. Il tira sur les rênes.

Un éclair illumina un instant la pierre milliaire marquant la distance qui le séparait de Rome. Il bondit au sol et, immobile sous la colère du ciel, caressa le nez de l'animal écumant et fumant. Touché par tant de fatigue, il lui ôta sa bride.

« Adieu, l'ami, et bonne chance », dit-il avant d'éperonner le second cheval et de plonger dans le mur d'eau. La bête fourbue hennit et rua avant de s'immobiliser, tête basse.

Romae, in Domo Publica, Id. Mart., tertia vigilia

Rome, demeure du grand pontife, 15 mars,
troisième tour de garde, une heure du matin

César regagna sa demeure en compagnie d'Antoine. Il était sombre et taciturne.

« Quelque chose t'a-t-il troublé, César ? interrogea Antoine.

— Non. Mais je ne me sens pas bien. Je suis fatigué. Depuis un certain temps, je n'arrive pas à dormir suffisamment. Je suis assailli par les soucis, et les responsabilités me paraissent plus pesantes qu'auparavant. Je crains de ne pouvoir mener à bien ma tâche, de perdre ma dignité.

— Je connais cette sensation. Pendant mon consulat, j'ai commis des erreurs auxquelles je ne me serais pas attendu... Nous ne sommes peut-être pas faits pour la politique. Notre place est sur le champ de bataille. Une fois que tu seras à la tête de tes légions, tu retrouveras force et confiance en toi. Et moi aussi.

— C'est possible. Telle est toutefois la situation, et elle ne s'améliorera pas tant que je resterai à Rome. L'absence prolongée de Silius ne m'aide pas.

— J'ignorais que Silius était absent. Que lui est-il arrivé ?

— Hier soir, après votre départ, il m'a demandé l'autorisation de sortir en me laissant entendre qu'il avait un rendez-vous galant. Je ne me suis pas inquiété, mais il ne s'est plus montré et je ne sais que penser.

— Il va finir par ressurgir. Il connaît son fait. De toute façon, nous sommes là, César. Nous sommes à tes côtés et tu sais que tu peux toujours compter sur nous. Nous nous verrons demain au sénat. »

Tandis que César devisageait Marc Antoine, la scène des Lupercales remonta à sa mémoire avec tant de netteté qu'il crut voir entre les doigts de son interlocuteur la couronne d'or dont il s'apprêtait à le coiffer. Il lui avait reproché violemment son geste le jour même. Antoine l'avait prié de l'excuser en prétendant qu'il n'avait pas pris la mesure de la situation.

Le dictateur garda le silence et entra chez lui. Antistius l'attendait avec sa potion. Calpurnia lui avait fait préparer un bain afin qu'il se détende avant d'aller au lit.

Un grondement de tonnerre retentit.

Calpurnia s'assit près du bassin. La lumière des lampes jetait un reflet doré sur ses joues. Dans ce genre de moment, c'était une compagne douce et suave. Son époux lui caressa la main.

« Antistius est venu avec un garçon, dit-elle.

— Un garçon ? Bizarre. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Il s'est, semble-t-il, réfugié chez lui parce que son maître le battait.

— Si Antistius a décidé de le garder, c'est sans doute pour une bonne raison. Il se mettra en contact avec son propriétaire et le priera de le laisser tranquille.

— C'est possible. Mais je trouve cela étrange. Tu devrais lui en parler. »

César passa brusquement à un autre sujet de conversation : « Connais-tu l'haruspice Spurinna ?

— Oui, de nom. Je ne lui ai jamais adressé la parole. »

Elle aurait aimé ajouter que cet homme inquiétant faisait partie du cercle d'une autre femme, sa rivale. Ou plutôt, elle aurait préféré se taire. Mais elle devina que son époux désirait en parler et elle poursuivit donc : « On dit que c'est un voyant. Certaines de mes connaissances le consultent. Pourquoi me poses-tu la question ?

— Je l'ai rencontré l'autre jour », répondit César non sans hésitation.

La scène ressurgit de sa mémoire, aussi limpide que la réalité. C'était un des effets de sa maladie : il se retrouvait catapulté dans un événement du passé au point que sa propre voix lui paraissait lointaine, comme celle d'un autre homme décrivant ce qu'il voyait. « Il est épouvantable à voir, avec ses cernes profonds, sombres, son visage creusé, maigre. »

Puis il n'entendit plus rien. Les lèvres de Spurinna remuaient devant lui sans émettre le moindre son.

Il secoua la tête comme pour chasser cette vision et saisit la phrase que Calpurnia prononçait d'un ton angoissé : « Les ides de mars sont aujourd'hui.

— En effet. »

Ils se turent tous deux. Seul le gargouillement de l'eau coulant d'une bouche marmoréenne de satyre brisait le silence.

Calpurnia reprit la parole : « Les voyants et les oracles sont ambigus par nature. Quoi qu'il arrive, ils peuvent toujours affirmer qu'ils l'ont prédit.

— C'est vrai. Mais pourquoi les ides de mars ?

— Pourquoi pas. Il aurait pu dire n'importe quelle date, répondit Calpurnia dont la voix trahissait de l'inquiétude.

— Je ne le crois pas. Il pensait à quelque chose de précis. Je l'ai lu dans ses yeux. Je sais lire dans les yeux des hommes. Je l'ai souvent fait, j'ai lu de la tension, de la peur, de la mauvaise humeur, de la résignation dans les yeux de mes soldats et de

mes officiers. Un chef doit savoir lire dans les yeux de ses hommes.

— Il a peut-être vu une infirmité ou la perte d'un être aimé, ou encore...

— ... la perte de tout », conclut César, sombre.

Les prunelles de Calpurnia s'embruèrent. « Je ne supporte pas ces discours. Je ne suis pas assez forte. J'ai enduré tant d'épreuves... tu le sais, sans me dérober à ma dignité d'épouse de César. Y compris de ne pas pouvoir te donner d'enfant, d'héritier. Mais ça, non. »

Elle fondit en larmes.

Le dictateur sortit du bassin et s'enroula dans un drap de bain en lin. Il caressa la tête de sa femme. « Ne pleure pas, je t'en prie. Nous sommes tous très fatigués et je me sens seul. Silius a disparu. Cela fait plusieurs jours que je suis sans nouvelles de Publius Sextius. Viens, essayons de dormir. »

Un coup de tonnerre retentit au-dessus du palais et le ciel ouvrit ses cataractes. Une averse de grêle et d'eau s'abattit sur le toit, et l'on entendit peu après le ruissellement des gouttières. Les antéfixes vomirent un jet d'eau trouble, les éclairs jetèrent une lumière blême sur les masques ricaneurs des satyres.

Dans le lit nuptial, Calpurnia se rapprocha de son époux, passa le bras sur sa poitrine et posa la joue sur son épaule. Elle attendit que sa respiration se fasse plus profonde et régulière, signe qu'il dormait, pour s'abandonner à son tour au sommeil, bercée par le bruit de la pluie.

Romae, in Domo Publica, Id. Mart., tertia vigilia

Rome, demeure du grand pontife, 15 mars,
troisième tour de garde, deux heures du matin

La représentation en marbre de Jules César, à l'entrée du palais, brillait sous la pluie. Le dictateur à vie brandissait le bras en un geste d'orateur, et le marbre gris de sa cuirasse avait des allures de métal. Un éclair l'illumina, et aussitôt après la foudre s'abattit sur la statue, la désintégrant. Les morceaux roulèrent avec fracas sur les marches. Il ne resta sur le piédestal que les

jambes tronquées sous les genoux et les pieds enveloppés dans les courroies des sandales militaires.

Réveillée en sursaut par ce vacarme, Calpurnia s'aperçut que les battants de la fenêtre s'étaient décrochés et qu'ils claquaient contre le mur extérieur. À la vue de la statue en pièces, elle poussa un cri aigu. César la serra contre lui.

« Calme-toi. C'est juste une fenêtre qui claque.

— Non ! Regarde, ta statue a été frappée par la foudre, elle s'est brisée. C'est un terrible présage... »

Elle se leva et courut à la fenêtre, suivie par César qui avait tenté en vain de la retenir.

César jeta un coup d'œil à l'extérieur. La statue était toujours là.

« Ce n'était qu'un rêve, dit-il. Il ne s'est rien passé. La statue est intacte. »

Calpurnia s'approcha, hésitante, comme si elle craignait de regarder. Son époux avait raison. Dressée sur son piédestal, la statue brillait sous la pluie.

« Recouche-toi, maintenant. Essaie de te calmer. »

Tandis qu'il prononçait ces mots, le dictateur, pris de sueurs froides, pressentit l'arrivée d'une crise. Il descendit au rez-de-chaussée sous un prétexte et gagna la chambre d'Antistius. Mais il se ravisa au dernier moment.

Ce n'était qu'une impression. Peut-être un cauchemar, comme celui de Calpurnia.

Il pénétra dans son cabinet où brûlaient encore les lampes à huile pendues à un grand candélabre en bronze. Son regard se posa sur sa table. Le rouleau de ses *Commentarii de bello Gallico* y était étalé. Il le déroula des deux côtés. Il posa les yeux par hasard sur le chapitre qui relatait la grande bataille menée contre les Nerviens. La scène se présenta à sa mémoire avec tant d'intensité qu'il crut entendre les cris et sentir l'odeur âcre du sang.

Il se battait en première ligne. Un Gaulois gigantesque le frappait de sa hache, brisait son bouclier. Il se défendait à l'aide de son épée, mais glissait sur le terrain couvert de sang et tombait à genoux. Au moment où il allait être tué, Publius Sextius, blessé à plusieurs reprises, se lançait sur son ennemi, le

transperçant de son glaive. Le centurion lui tendait ensuite la main et l'aidait à se relever.

« Nous nous en tirerons, mon général !

— Nous nous en tirerons, centurion ! »

Une voix retentit dans son dos : « César... Que fais-tu ici ? J'ai entendu du bruit... Pourquoi n'essaies-tu pas de dormir ? Je te prépare un peu de potion ?

— Antistius... Non, je suis descendu prendre un gobelet d'eau et je me suis arrêté... pour éteindre les lampes.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai cru qu'une crise venait. Mais non, je vais bien.

— Des nouvelles de Silius ?

— Hélas, non.

— Et de Publius Sextius ?

— Non plus. Je pensais envoyer un message au relais, pour le cas où on le verrait...

— Silius l'a déjà fait. S'il arrive, on lui dira de venir aussitôt te voir.

— Bien... Bien... Dans ce cas, retournons nous coucher. » Il éteignit les lampes l'une après l'autre en murmurant :

« Où es-tu, où es-tu, Publius Sextius ? »

Romae, in Domo Publica, Id. Mort., ad finem quartae vigiliae

Rome, demeure du grand pontife, 15 mars,
fin du quatrième tour de garde, six heures du matin

César était déjà debout. Troublé par le cauchemar de Calpurnia, il n'avait dormi que quelques heures. L'entendant, Antistius s'habilla et alla à la cuisine lui préparer une potion chaude de plantes aromatiques, qu'il lui apporta dans son cabinet. À l'ouest, retentissait le son du buccin.

« C'est le dernier tour de garde, dit le dictateur.

— Oui. La journée sera longue et fatigante. Tu dois d'abord assister à la séance du sénat, puis à une réunion restreinte avec ton état-major et à une cérémonie au Capitole en fin d'après-midi. Tu as une autre invitation à dîner...

— Donne-moi une cape. J'ai froid.

— Tu ne te sens pas bien ?
— J'ai des frissons et la migraine.
— Le vin de Lépide n'est pas réputé pour être le meilleur, répliqua Antistius sur le ton de la plaisanterie.
— Ce n'est pas le vin. Cela fait longtemps que je n'arrive pas à dormir. »

Le médecin lui toucha le front. « Tu as de la fièvre. Allonge-toi et essaie de te détendre. Je vais te préparer un remède qui te fera transpirer. »

César s'étendit sur un divan et porta une main à son front. Il aurait voulu demander des nouvelles de Silius ou de Publius Sextius, mais il était à présent persuadé qu'il n'y avait plus d'espoir.

Chapitre XIX

Romae, in aedibus Ciceronis, Id. Mart., hora secunda
Rome, demeure de Cicéron, 15 mars, sept heures du matin

Cicéron s'était sustenté et avait endossé une tunique de laine en prévision de la journée qui s'annonçait fraîche. Il lisait et prenait des notes sur une tablette en cire. C'était une invention de Tiron : il coulait deux couches de cire, la première sombre et la seconde d'un blanc naturel. Le stylet incisait la couche supérieure et des lettres foncées apparaissaient sur le blanc, comme si l'on écrivait à l'encre sur du parchemin.

Les coups légers qu'on frappait à la porte devaient être les siens. Cicéron l'invita à entrer.

Tiron lui tendit une lettre : « Elle vient de Titus Pomponius. Son serviteur l'a déposée tout à l'heure. C'est urgent. »

Cicéron l'ouvrit.

Ides de mars

Titus Pomponius Atticus à son cher Marcus Tullius, salut !

Je n'ai pas été bien hier. Une forte migraine m'a tourmenté toute la journée et empêché de vaquer à mes occupations. L'habituelle potion de mauve et de romarin ne m'a pas soulagé, et mon état ne s'est pas amélioré. Je ne pourrai donc pas te rendre visite, ce que je regrette. L'orage m'a tenu éveillé une bonne partie de la nuit, et je suis certain que, si je sortais, le vent et l'humidité aggraverait mon état. Je t'exhorte, toi aussi, à ne pas sortir aujourd'hui et à veiller sur toi, car la tramontane soufflera. Porte-toi bien.

Cicéron referma la lettre. « Mauve et romarin », telle était l'expression en code qui indiquait un message crypté. Le contenu, totalement ordinaire et en contradiction avec l'urgence annoncée par le messenger, signalait la gravité de la situation.

Le jour fixé pour la conjuration était arrivé. Les ides de mars !

« J'ai ordonné qu'on prépare ta litière, maître, déclara Tiron. La séance a lieu aujourd'hui à la curie de Pompée. »

Cicéron reposa la lettre sur une étagère, derrière lui. « Je ne me sens pas très bien, répondit-il sans se retourner. Il vaut mieux que je ne sorte pas. »

Romae, in Domo Publica, Id. Mart., hora secunda
Rome, demeure du grand pontife, 15 mars,
sept heures du matin

L'orage de la nuit avait laissé de nombreuses traces dans la ville : des branches cassées gisaient un peu partout avec des feuilles mortes, des éclats de tuiles, des volets dégonflés et emportés par le vent, abandonnés contre les murs ou sur les trottoirs. De la grêle subsistait dans les coins des jardins et des portiques. L'air était limpide et frais.

Avec le lever du soleil, le ciel s'était éclairci : seuls quelques nuages effilochés voguaient sur le bleu vif. Au loin, vers l'est, les cimes des monts étaient enneigées.

César se préparait à sortir après sa collation. Vêtu d'un *latus clavus*, une tunique à larges bandes pourpres descendant jusqu'aux pieds, il regardait dans l'atrium les serviteurs qui achevaient de l'habiller. L'un d'eux bouclait sa ceinture, un deuxième lui laçait d'élégantes sandales, deux autres drapaient sa toge ornée de pourpre sur ses épaules et autour de son bras gauche.

À l'écart, Calpurnia l'observait, l'air inquiet. Dès que les esclaves se furent éclipsés, elle reprit le discours qu'elle avait interrompu à leur arrivée. « J'ai fait de terribles cauchemars, qui sont des prémonitions inquiétantes. J'ai d'abord vu ta statue brisée, puis j'ai rêvé que je te tenais dans mes bras, blessé, mourant... Ne pars pas, je t'en prie. Ne sors pas.

— Calpurnia, tu es une femme cultivée et intelligente. Tu ne peux pas croire les rêves. Ce ne sont que le reflet de nos angoisses de la journée, de nos peurs ou de nos désirs. Les rêves

nous présentent ce que nous avons déjà vécu, non ce que nous devons encore vivre. Sais-tu pourquoi tu as fait ces cauchemars ? Parce que tu prêtes attention à certains racontars et parce que j'ai eu la mauvaise idée de te parler de Spurinna et de sa vaticination. Voilà tout. »

Les yeux embués de larmes, Calpurnia ne parvenait pas à chasser ses cauchemars de son esprit. Et les mots de César ne les dissipaient pas.

« Que devrais-je faire selon toi ? poursuivit-il. Envoyer quelqu'un dire au sénat que je n'assisterai pas à la séance que j'ai moi-même convoquée parce que ma femme a fait de mauvais rêves ?

— Tu ne te portes pas bien. Tu as de la fièvre et tu n'as pas assez dormi. C'est évident.

— Hors de question. Que penserait-on de moi ? Je demande aux sénateurs d'approuver l'octroi d'allocations importantes à mes vétérans, et je ne me présente pas au sénat parce que je suis légèrement souffrant ? »

Calpurnia se tordait les mains et tentait d'essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues. « Que puis-je faire pour t'empêcher de quitter cette demeure ? Dois-je te rappeler que tu m'es redevable ? Que je n'ai jamais prononcé un mot de reproche ni modifié ma conduite alors que tout le monde savait que tu me trompais ? Que je me suis toujours occupée de ta demeure avec dévouement, y compris quand la reine d'Égypte t'a donné un fils, et maintenant encore, alors qu'elle continue, j'en suis persuadée, de t'envoyer d'ardents messages d'amour ? »

César se tourna vers elle d'un mouvement brusque, le regard empli de colère. Mais Calpurnia s'obstina : « Oui, tu peux me maudire, pester, me mépriser, mais fais quelque chose pour moi, une seule chose ! Ne quitte pas ces murs sacrés en ce jour funeste. Je ne t'ai jamais rien demandé, je ne te demanderai jamais plus rien. Je te laisserai partir, les yeux secs quand viendra le moment. Fais-le pour ton épouse légitime, voilà tout ce que je te demande. »

Troublé par ses pleurs, César finit par céder. « Soit. J'essaierai de trouver un prétexte qui ne me ridiculise pas. Et maintenant, je t'en prie, laisse-moi. »

Une fois qu'elle fut sortie, il appela son médecin.

« Me voici, César.

— Envoie un messenger au sénat. Qu'il annonce que je ne peux pas assister à la séance. Invente une excuse plausible.

— Tu ne te portes pas bien, César. Cela ne suffit-il pas ?

— Non. Mais tu trouveras certainement des arguments plus graves.

— Bien sûr, et je n'ai pas besoin de les inventer.

— Alors, va. Je ne peux pas faire attendre les sénateurs. »

Antistius jeta une cape sur ses épaules et se dirigea vers le Champ de Mars. En traversant le Forum, il vit passer sur le côté nord de la place Cassius Longinus, Tillius Cimbrus, Publius Servilius Casca et des hommes qu'il ne connaissait pas. Ils avançaient ensemble d'un pas rapide. Cassius était accompagné d'un garçon, probablement son fils, qui devait revêtir la toge virile ce jour-là.

La tramontane soufflait et le ciel était presque dégagé, le soleil brillait sur la ville. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la curie de Pompée où la séance aurait lieu, Antistius remarquait les litières d'un certain nombre de sénateurs qu'il avait appris à identifier. Plus traditionalistes, d'autres membres du sénat s'y rendaient à pied, d'autres encore, fatigués par l'âge, s'appuyaient sur une canne ou sur l'épaule d'un fils.

Le médecin aperçut Licinius Celer, Aurelius Cotta, Publius Cornelius Dolabella, un sénateur âgé, ami de Cicéron, Popilius Laenas, Gaius Trebonius et bien d'autres. Il hâta le pas afin de les précéder. Une fois à destination, il jeta un regard circulaire et constata que les sénateurs étaient presque tous présents. Il ne parvenait pas à distinguer Cicéron ; en revanche, il entrevit Decimus Brutus et, un peu plus tard, Marcus Junius Brutus, l'air torve.

Il gagna la table du sénateur chargé de rédiger le procès-verbal de la séance et lui communiqua le message suivant : « César ne pourra être présent aujourd'hui. Il est souffrant, fiévreux, et il a passé une nuit agitée. Il te prie de présenter ses excuses à l'assemblée. »

C'est alors que survint Decimus Brutus. « Que se passe-t-il, Antistius ?

— César ne se sent pas bien. Il ne pourra venir au sénat ce matin.

— Comment ? Ce n'est pas possible !

— C'est pourtant vrai. Il a passé une mauvaise nuit, il a de la fièvre. Il a demandé à repousser la séance. »

Decimus Brutus lança au greffier : « Ne transmets aucune communication tant que je ne serai pas rentré. »

Antistius était troublé par la froideur de l'homme, qui n'avait même pas demandé de quoi souffrait son chef et ami. Il rebroussa chemin, intrigué.

Un bruissement parcourait les groupes des sénateurs qui se consultaient peut-être sur les thèmes à aborder au cours de la journée. Ils auraient maintenant un nouveau motif de discussion. Nombre d'entre eux semblaient inquiets. Certains allaient de groupe en groupe, d'autres murmuraient quelque chose à l'oreille d'un confrère, qui opinait gravement du bonnet ou manifestait de la surprise, des soucis, du trouble.

Il traversa le grand portique et repartit en toute hâte vers la *Domus Publica* en évitant de rejoindre Decimus Brutus qui le précédait. Il entra dans la demeure juste après lui. Aussitôt, il entendit s'élever sa voix et celle de César.

« César, le sénat t'attend, que se passe-t-il ? »

Il entra à son tour et découvrit César allongé sur un divan, le visage sombre. Il s'adressa alors au sénateur : « Je crois avoir déjà répondu à cette question. Ne vois-tu donc pas que César est souffrant ? »

Sans même se retourner, Decimus Brutus déclara : « Son état ne me semble pas si grave... »

— C'est moi qui en décide. Il a eu une crise d'asthme. Il faut qu'il se repose. »

Decimus Brutus maîtrisa à grand-peine son indignation face à ce petit Grec qui osait s'opposer à lui. Il l'ignora ostensiblement et poursuivit : « César, tu as convoqué le sénat. Ton absence sera interprétée comme une insulte envers sa dignité. Au nom des dieux, ravise-toi ! Nous avons assez de problèmes comme ça. »

C'est alors que Calpurnia fit son apparition. « Il est malade. Dis au sénat que César n'est pas en mesure de présider la séance. Il ne se sent pas bien. Un aveugle le verrait.

— Ne pas se présenter serait pire que ce petit effort. Il s'y rendra en litière. Il n'a qu'à faire acte de présence : saluer le sénat, manifester son respect, prier les membres de l'assemblée de l'excuser. Il sera de retour dans une heure. Repousser cette séance serait une colossale erreur politique. Cela alimenterait toutes sortes de racontars, de méchancetés et de calomnies. »

César se redressa. « Decimus a raison. J'y demeurerai le temps de me montrer et d'échanger quelques mots avec les membres de l'assistance. Je serai de retour très vite. Après quoi nous dînerons ensemble, Calpurnia, ne t'inquiète pas. »

Il s'approcha et ajouta d'un ton affectueux : « Tu n'as aucune raison de te faire du souci, crois-moi. »

Calpurnia le dévisagea, accablée, résignée. Elle comprenait quelle avait perdu. Immobile sur le seuil, Antistius regarda le dictateur s'éloigner en compagnie de Decimus Brutus en direction de la curie de Pompée.

Romae, in aedibus Brutus, Id. Mart., hora tertia
Rome, demeure de Brutus, 15 mars, huit heures du matin

L'assistant d'Antistius gagna discrètement les appartements d'Artémidore et constata que personne ne le surveillait.

« Que fais-tu ici ? interrogea-t-il.

— Et toi ?

— Antistius m'envoie. Je suis venu t'avertir que César est sorti. Il avait décidé de ne pas se rendre au sénat pour faire plaisir à son épouse. Mais un personnage important qui porte le même nom que ton maître est arrivé.

— Brutus ?

— Oui. Il l'a convaincu, ou plutôt presque forcé à aller au sénat. Antistius est inquiet, il demande si tu as des nouvelles pour lui.

— Par les dieux ! Vite, conduis-moi à une sortie praticable ! »

Tandis que le garçon s'engageait dans le couloir, Artémidore griffonna quelques mots sur un bout de parchemin :

*La conjuration aura lieu presque certainement aujourd'hui.
Je te remettrai plus tard la liste des conjurés.*

Après quoi il lui emboîta le pas jusqu'à une porte secondaire. Il lui tendit alors le message. « Prends ça. Cours le plus vite possible et donne-le à César en chemin. Je le précéderai à la curie. L'un de nous doit réussir. Si tu échouais, va à la *Domus* et remets ce mot en mains propres à Antistius. Dis-lui que je compte livrer à César le même message. »

Le jeune homme s'éloigna à toute allure. Il aperçut le cortège de César à l'entrée du Champ de Mars et tenta de l'approcher, mais la cohue l'en empêcha : tout le monde voulait parler à l'homme d'État, tout le monde avait une pétition à lui tendre. Malgré ses efforts pour se frayer un chemin, le garçon fut repoussé et presque jeté à terre. Il fit une seconde tentative, mais il avait maintenant affaire à un mur humain impénétrable. Penaud et à bout de souffle, il prit le chemin de la *Domus*. À son arrivée, il demanda à un domestique où se trouvait Antistius. L'homme lui répondit qu'il était parti. Alors il s'assit dans un coin de la cuisine.

« Je l'attendrai jusqu'à son retour. Il faut que je lui remette quelque chose en mains propres. »

Pendant ce temps, Artémidore s'efforçait de fendre la foule qui occupait les rues et les places, ignorant lui-même pourquoi il se démenait autant. Peut-être pensait-il que le destin lui avait offert l'opportunité de changer le cours des événements et qu'il convenait de ne pas la laisser échapper.

Romae, ad Pontem Sublicium, Id. Mart., hora tertia
Rome, pont Sublicium, 15 mars, huit heures du matin

Le bateau accosta après le pont et le batelier descendit dans la cale. « Nous sommes arrivés, centurion ! s'exclama-t-il. On peut dire que tu as sacrément dormi. »

Publius Sextius ouvrit les yeux et les cacha aussitôt derrière sa main pour se protéger contre la lumière éblouissante du soleil. Il gagna lentement le pont, tandis que le batelier finissait de jeter les amarres et d'installer la passerelle, détacha son cheval et le conduisit à terre avec prudence.

« Attends ici. J'enverrai quelqu'un te payer. J'ai besoin de cette bête.

— Ne t'inquiète pas. Je sais reconnaître un homme de parole du premier coup d'œil. J'attendrai. »

Publius Sextius sauta sur le cheval et se dirigea vers les jardins de César.

Romae, in Curia Pompeii, Id. Mart., hora quarta
Rome, curie de Pompée, 15 mars, neuf heures du matin

César quitta sa litière peu avant la curie, préférant gagner le bâtiment à pied, comme toujours. Mais du monde l'attendait à l'entrée. Antoine, sur les marches, vint à sa rencontre pour lui frayer un chemin, tandis que Decimus Brutus se tenait à ses côtés afin de le protéger contre les Romains déchaînés. Certains d'entre eux le saisissaient par sa tunique, d'autres essayaient de lui tendre une requête ou une pétition, d'autres encore entendaient juste le toucher car il était tout ce que chacun aurait voulu être.

Soudain, il s'immobilisa : il avait aperçu une tête connue.

Spurinna. Le voyant.

Il l'appela.

L'homme se retourna. Les individus qui se pressaient autour de lui s'écartèrent, devinant que personne ne devait s'interposer entre les deux hommes.

« Spurinna, répéta César, un sourire ironique aux lèvres. Eh bien, ce sont aujourd'hui les ides de mars, et il ne m'est rien arrivé. »

L'haruspice le dévisagea d'un air qui signifiait « Ne comprends-tu donc pas ? » et répondit : « Oui, mais la journée ne s'est pas encore écoulée », avant de pivoter et de se noyer dans la foule.

Antoine survint sur ces entrefaites.

Decimus Brutus le salua. La foule grossissait à leur passage. Artémidore évalua le point par où César passerait et s'y dirigea. En jouant des coudes, il atteignit le premier rang. Il put ainsi fourrer son rouleau entre les mains de César. « Lis-le tout de suite ! », lui dit-il. Puis il s'enfuit, effrayé par son propre geste.

La cohue augmentait tant que César fut presque porté à bout de bras jusqu'à l'entrée de la curie. Poussé, pressé, déporté, il ne parvint pas à ouvrir le rouleau. Quelques sénateurs formèrent un couloir pour lui permettre de gagner tranquillement la salle. Antoine lui emboîta le pas, même si Decimus Brutus semblait désireux d'échanger quelques mots avec lui. C'est alors que Gaius Trebonius se présenta. Il saisit Antoine par le bras et le retint à l'extérieur pour lui communiquer une nouvelle importante.

César passa si près d'eux qu'ils auraient pu le toucher.

Romae, in aedibus Bruti, Id. Mart., hora quarta
Rome, demeure de Brutus, 15 mars, neuf heures du matin

Rongée par l'inquiétude, Portia ne parvenait pas à se calmer. Elle essayait de calculer la durée de l'attentat, de compter les pas de son mari et de ceux qui s'apprêtaient à passer à l'action, mais l'angoisse la submergeait. Elle demanda à une servante revenue du Forum où elle avait fait des courses si elle avait des nouvelles de Brutus. N'ayant obtenu aucune réponse satisfaisante, elle appela un domestique et lui ordonna de courir à la curie voir s'il s'était produit quelque chose. Comme il ne réapparaissait pas, elle en dépêcha bientôt un second.

L'attente étirait le temps d'une façon démesurée et amenait Portia à croire que l'absence de nouvelles était due au fait que tout était perdu, que le complot avait été déjoué, que Brutus et ses amis avaient été capturés et punis.

En réalité, si ses serviteurs ne rentraient pas, c'était parce qu'ils n'étaient pas encore arrivés.

L'angoisse était maintenant intolérable. Portia arpentait l'atrium en se tordant les mains, le souffle court. Elle s'efforça

de réintégrer ses appartements, mais son cœur battait la chamade et elle avait du mal à respirer. Ses belles lèvres blêmirent, ses jambes fléchirent et elle s'effondra, inconsciente.

Des servantes accoururent dans des hurlements et tentèrent de la réanimer. En vain. Leurs cris alertèrent les voisins qui la découvrirent immobile et pâle. Le bruit selon lequel elle était morte se répandit et l'on partit avertir Brutus.

Mais Portia se ressaisit bientôt. Elle ne pouvait imaginer que la nouvelle de sa mort volait au même moment vers la curie où Brutus serrait un poignard entre ses doigts et s'apprêtait à s'en servir.

Romae, in hortis Caesaris, Id. Mart., hora quarta
Rome, jardins de César, 15 mars, neuf heures du matin

Publius Sextius freina son cheval devant l'entrée de la villa et montra son *titulus* au portier. « Annonce-moi à la reine. Je suis le centurion Publius Sextius. Elle m'attend. Et envoie quelqu'un payer le batelier amarré au pont Sublicium. »

Le reconnaissant, le portier le conduisit aux appartements de Cléopâtre. La reine le reçut sur-le-champ. « Tu es blessé, dit-elle en le voyant tituber, mortellement pâle. Je vais demander à mes médecins de te soigner.

— Non. Le temps presse. Écoute-moi, ma reine, j'ai mené à bien la mission que tu m'avais confiée. Je dispose d'indices suffisants pour affirmer que des conjurés s'apprêtent à tuer César. Le fait qu'on ait tenté de m'empêcher de rallier la ville, pis, de me supprimer, laisse entendre que le passage à l'acte est imminent. Permets-moi de rejoindre mon général et de l'avertir.

— En es-tu certain ? demanda Cléopâtre, hésitante.

— Non, ma reine. Bien sûr que non. Mais c'est hautement probable. Où est César à présent ? Il faut que je me tienne à ses côtés.

— Il assiste à la séance du sénat.

— Prends toutes les précautions que tu jugeras nécessaires pour ta sécurité. Je dois m'en aller. Je t'expliquerai ensuite ce que j'ai appris.

— J’attendrai », dit Cléopâtre. Mais Publius Sextius était déjà reparti. Elle appela donc le précepteur de son fils et lui ordonna : « Prépare le prince. Et que mon navire soit prêt à appareiller. »

Le précepteur, un eunuque à la peau sombre, s’éloigna d’un pas empressé.

Romae, in Curia Pompeii, Id. Mart., hora quinta
Rome, curie de Pompée, 15 mars, dix heures du matin

Marcus Junius Brutus, dont le cœur battait la chamade, cherchait à tout instant le regard rassurant de Cassius, comme les autres conjurés au reste. Le moindre mouvement, le moindre mot inattendu les faisaient trembler.

Publius Servilius Casca sursauta : un sénateur l’attrapait par le bras et murmurait à son oreille : « Brutus m’a révélé le secret que tu caches... »

Se croyant perdu, il balbutia : « Ce n’est pas possible, pas lui...

— Je sais que tu veux présenter ta candidature au rang d’édile. Brutus m’a également expliqué comment tu as réussi à amasser assez d’argent pour financer ta campagne électorale. »

Casca poussa un soupir de soulagement et recouvra son sang-froid. « Je n’accepte pas ces insinuations, lui lança-t-il brusquement. Mon attitude a toujours été irréprochable. »

Brutus s’était approché de Cassius avec qui il conversait tout bas. C’est alors que le vieux Popilius Laenas, un des membres les plus âgés de l’assemblée, les rejoignit. Il susurra en les entraînant à l’écart : « Je vous souhaite de réussir. Mais ne tardez pas, car un tel projet ne pourra rester longtemps secret. » Sur ces mots, il s’éloigna en toute hâte.

Brutus et Cassius étaient consternés. Popilius savait-il donc ? Combien de sénateurs étaient-ils dans son cas ? Voyant le vieillard se diriger vers César, qui avait presque atteint le seuil de la salle, Brutus s’exclama : « Regarde ! Il s’approche de César... C’est terminé, mon ami, soyons prêts à nous infliger une mort honorable. Que notre sang retombe sur le tyran ! Passe le

mot aux autres. » Cassius s'exécuta, avertissant Pontius Aquila, qui se trouvait près de lui, et Aquila se tourna vers Rubrius Ruga.

Popilius Laenas et César bavardaient toutefois avec désinvolture, même s'il était impossible de saisir leurs paroles.

Les conjurés se munirent de leur poignard et chacun se plaça auprès du camarade avec lequel il échangerait un bref coup mortel.

Mais Popilius baisa alors la main de César qui semblait lui dispenser des paroles rassurantes.

Brutus hocha la tête à l'adresse de ses compagnons qui se calmèrent. Au même moment survint un serviteur à bout de souffle qui le demandait. « Ta femme, maître...

— Parle, que s'est-il passé ?

— Elle ne va pas bien du tout, elle est même peut-être...

— Quoi ? insista Brutus en le saisissant par ses vêtements.

— ... peut-être morte », acheva le serviteur avant de tourner les talons.

Brutus baissa la tête, accablé. Il aurait voulu se précipiter auprès de Portia, mais il ne pouvait abandonner ses amis : quoi qu'il arrive, cette journée serait funeste pour lui.

C'est alors que César alla s'asseoir.

Un bref échange de regards entre Cassius et Tillius Cimbrus déclencha la phase suivante.

Le second s'approcha du dictateur.

« Qu'y a-t-il, Cimbrus ? Ne me demande pas encore une fois de mettre fin à l'exil de ton frère. Tu connais mon avis et je n'en ai pas changé.

— Mais, César... Je t'en prie... » Il s'agrippa à la toge de son interlocuteur, qui glissa.

C'était le second signal. Casca, qui s'était placé derrière l'homme d'État, assena le premier coup.

Un rugissement de lion blessé retentit à l'intérieur et à l'extérieur de la salle. César s'exclama : « C'est une attaque ! » et saisit son stylet afin de frapper le bras de son assaillant. La main de Casca trembla et le second coup n'infligea qu'une blessure superficielle. Le dictateur n'avait toutefois aucune issue : de tous côtés, des poignards se tendaient vers lui.

Des hurlements retentissaient dans le sénat. Un de ses membres cria le nom de Cicéron.

Absent.

Dehors, Antoine se tourna vers la salle, mais Gaius Trebonius l'immobilisa contre le mur. « Laisse tomber. C'est terminé. »

Atterré, il s'enfuit.

Gaius Trebonius brandit à son tour un poignard et rejoignit ses complices.

César essayait encore de se défendre, mais tous les conjurés s'étaient rués sur lui.

Tous voulaient plonger leur arme dans son corps. Ce faisant, ils se gênaient les uns les autres et se blessaient. Le dictateur se débattait furieusement. Sa toge était ensanglantée et une flaque vermillon s'élargissait sur le sol. Les conjurés le traquaient comme une bête piégée, frappant d'autant plus durement qu'il n'avait aucun moyen de se défendre.

Marcus Junius Brutus porta le dernier coup.

À l'aine.

César murmura quelques mots, les yeux rivés sur les siens.

Il tira sa toge sur sa tête comme un suaire en une ultime tentative pour sauver sa dignité et s'écroula aux pieds de la statue de Pompée.

Les conjurés brandirent leurs poignards ensanglantés en criant : « Le tyran est mort ! Vous êtes libres ! »

Mais les sénateurs abandonnaient précipitamment leurs sièges et se dispersaient à l'extérieur.

Ceux qui étaient restés suivirent Cassius et Brutus, et traversèrent la ville jusqu'au Capitole. Ils lançaient aux passants effrayés : « Vous êtes libres ! Romains, vous êtes libres ! » Or, personne n'osait s'unir à eux. Les habitants se barricadaient dans leurs maisons, les marchands fermaient leurs boutiques, la terreur et la crainte se répandaient partout.

Seul un vieux mendiant à la peau rougie par la gale daigna leur accorder un coup d'œil. Pour lui, cet épisode ne changeait rien.

Romae, in Curia Pompeii, Id. Mart., hora quinta
Rome, curie de Pompée, 15 mars, dix heures du matin

Publius Sextius arriva au galop et sauta à terre devant les marches de la curie tachées de sang.

Il gravit l'escalier en proie à un désespoir infini.

Ses efforts avaient été inutiles.

Une terrible scène s'offrit à lui : le corps mutilé de César, sa toge ensanglantée, l'expression impassible de la statue de Pompée.

Le silence. Sanglant, lui aussi.

De derrière le piédestal surgit Antistius, les yeux remplis de terreur et de larmes. « Aide-moi », lui dit-il.

Quatre domestiques entrèrent, munis de la civière pliante dont ils ne se séparaient jamais, selon les ordres du médecin. Ils la déposèrent au sol.

Le centurion saisit le corps par les épaules et l'allongea sur la civière, tandis qu'Antistius le soulevait par les pieds. Ils le recouvrirent du mieux qu'ils purent avec la toge maculée de sang.

Chargés de la dépouille, les quatre domestiques gagnèrent la sortie.

Publius Sextius dégaina son épée et la brandit vers le plafond, raidi dans le dernier salut à son chef qui quittait la salle. Au même instant, le bras de César glissa de la civière, animé par le mouvement des porteurs. Ce fut la dernière image qui se grava dans l'esprit de Publius Sextius dit « le Bâton » : le bras qui avait dompté les Celtes et les Germains, les Hispaniques, les habitants du Pont, les Africains et les Égyptiens pendait dans le vide, appendice inerte d'un corps sans vie.

Viae Cassiae, ad VIII lapidem, Id. Mart., hora decima
Huitième mille de la via Cassia, 15 mars,
trois heures de l'après-midi

Rufus atteignit à toute allure le poste du huitième mille, destination tant désirée, poussant son cheval jusqu'à ses limites. Il bondit à terre et passa entre deux sentinelles, son insigne de *speculator* bien en vue.

« Où est l'officier qui commande le poste ? interrogea-t-il en s'approchant du corps de garde.

— À l'intérieur », répondit une des sentinelles.

Il entra et se présenta à un jeune décurion. « Message du service de la République. Priorité absolue et extrême urgence... »

Le décurion se leva.

« ... le message est le suivant : "L'aigle est en danger." »

Le jeune officier lui lança un regard sombre.

« L'aigle est mort », répondit-il.

Chapitre XX

Romae, in insula Tiberis, Id. Mart., hora undecima
Rome, île Tibérine, 15 mars, quatre heures de l'après-midi

Barricadé dans le quartier général, Lépide tenait conseil avec son état-major quand fut annoncé Marc Antoine.

Le consul en charge se présenta sale et en nage, vêtu comme un miséreux.

« Nous savons tout, dit Lépide. J'espérais en ta venue. Où étais-tu ?

— Je me cachais. J'ai vu ce qui s'est passé après. Ces fous croyaient que le peuple accourrait au cri de "Liberté !" et qu'il les porterait en triomphe. Mais ils ont failli être lynchés au Forum quand l'un d'eux s'est hasardé à critiquer César. Ils ont dû regagner précipitamment le Capitole et, que je sache, ils y sont encore, assiégés par la foule furibonde. Une chose est certaine : ils n'ont pas de plan. Ils ne savent pas quoi faire. Ils n'ont pas pensé aux conséquences de leur geste. C'est incroyable, mais vrai.

— Très bien. La IX^e est cantonnée non loin d'ici, sur le pied de guerre et en état d'alerte. Il suffira d'un ordre pour qu'elle se jette sur la ville. Nous les débusquerons un à un et les... »

Antoine leva la main. « Non, Marcus Emilius, ce serait une grave erreur. Cela terrifierait le peuple et, plus encore, le sénat. Nous replongerions dans l'atmosphère de guerre civile dont César voulait la fin. Négocions.

— Quoi ? Tu as perdu la tête ?

— Je suis sain d'esprit et je te dis que c'est la seule solution. Le peuple est bouleversé, le sénat atterré, la situation incertaine. Il faut prendre du temps pour infléchir le cours des événements en notre faveur et donc éviter de répandre la terreur, le sang, le désespoir. Il faut que les gens comprennent que l'héritage de César est encore vivant et qu'il sera perpétué. C'est pourquoi la

présence de l'armée en ville doit être limitée. Rappelle ta légion. Tu dîneras ce soir avec Brutus, et moi avec Cassius. »

Lépide écoutait, incrédule, Antoine lui expliquer ce qu'il convenait d'exiger de Brutus et de lui concéder. Il poursuivit d'un ton décidé : « Mettons-les à leur aise, laissons-les croire que nous respectons leurs idéaux de liberté, que nous les partageons. Quand nous serons assurés que la ville est de notre côté, nous lancerons la contre-attaque. Pas avant. »

Lépide réfléchit un moment sous les yeux de ses officiers, six tribuns militaires en tenue de combat, avant d'interroger : « Comment m'adresser à Brutus ? “Salut, ça s'est bien passé au sénat ce matin ? J'ai appris que la séance avait été mouvementée. Tu veux te laver les mains ?”

— Il n'y a pas matière à plaisanter. Si le bruit se répand que les chefs des deux camps politiques opposés dînent ensemble et négocient pour le bien du peuple et de l'État, la situation retournera à la normale, les mesures de César passeront au sénat. Le moment venu, nous agirons. Ne crains rien. Laisse entendre à Brutus que nous pouvons partager en partie leur point de vue, mais que César était notre ami, que nous avons des devoirs à remplir envers l'armée et le peuple. Je me charge du reste. Je reviendrai ici demain et nous préparerons un plan.

— Tu es le consul en charge. Je t'obéis, mais si cela ne tenait qu'à moi...

— Très bien. Envoie immédiatement un manipule de légionnaires surveiller la *Regia*. Seule la famille de César pourra approcher son corps avant les funérailles. Et maintenant donne-moi des vêtements décents et une dizaine d'hommes à cheval. »

Lépide conduisit Antoine au quartier des officiers et lui fournit tout ce dont il avait besoin.

Antoine sortit avec son escorte et se dirigea de l'autre côté du Tibre, vers la villa de César.

Elle était abandonnée. Les domestiques aussi s'étaient enfuis. Il traversa l'atrium puis le péristyle jusqu'aux quartiers des serviteurs et s'immobilisa devant une petite porte en fer fermée de l'extérieur. Il saisit la clef sur le dessus de porte et ouvrit. Silius Salvidienus avança, hésitant.

« César est mort, lui annonça Antoine. Le reste n'a plus d'importance.

— Quoi ?

— On l'a assassiné ce matin à la curie de Pompée. Une conjuration ourdie par Brutus et Cassius. On m'a retenu dehors sous un prétexte. Je n'ai rien pu faire. »

Silius baissa la tête, incapable de prononcer un mot. Ses yeux s'embruèrent.

« Je l'aimais, moi aussi, déclara Antoine. Quoi que tu penses. Ses meurtriers le paieront, je te l'assure. Et maintenant va le saluer une dernière fois. »

Silius le dévisagea un instant avant de s'acheminer lentement vers la sortie.

Antoine laissa deux hommes de garde et retourna chez lui avec le reste de la patrouille.

Romae, in Colle Capitolio, Id. Mart., hora duodecima

Rome, colline du Capitole, 15 mars,
cinq heures de l'après-midi

Gaius Casca, de garde avec des hommes en armes sur le côté nord du Capitole, fut stupéfait de voir le consul rescapé, Marc Antoine, remonter la voie Sacrée en compagnie de ses fils, derrière le drapeau de la trêve.

Il rebroussa chemin et se rendit auprès de Publius, son frère : « Antoine demande un entretien. Il est au bout de la rue avec ses fils.

— Que se passe-t-il ? interrogea Brutus.

— Antoine demande un entretien. Il est venu avec ses fils, répéta Gaius Casca. C'est pour le moins étrange.

— Allez lui demander ce qu'il veut. »

Les deux hommes traversèrent l'esplanade et descendirent, précédés par le drapeau de la trêve et par deux soldats. Les représentants des deux camps se firent bientôt face. Antoine prit la parole :

« Chacun de nous a cru bien agir, mais l'État est à présent en proie au chaos et il faut éviter de retomber dans le désastre de la

guerre civile. La république doit être restaurée dans la plénitude de ses pouvoirs. Voilà pourquoi il convient de regagner le sénat et d'y discuter, lors d'une séance en règle, du futur équilibre de l'État. Nous avons une légion entière cantonnée hors les murs et nous pourrions faire valoir notre force, mais nous préférons un retour rapide à la normale. Ce soir, j'attends Cassius à dîner chez moi. Brutus est invité chez Marcus Aemilius Lepidus. Je suis prêt à vous laisser mes enfants en gage et en garantie. »

Publius se tourna vers son frère : « Va transmettre ce message. Je t'attends ici avec la réponse. »

Gaius Casca regagna le sommet de la colline. De temps à autre, il se retournait pour regarder les deux petits groupes face à face, immobiles. Assis sur un muret, les fils d'Antoine bavardaient entre eux.

Cassius, Marcus et Decimus Brutus, Trebonius et les autres acceptèrent les conditions, ce que le messenger alla rapporter. Antoine étreignit ses fils en les priant de se montrer dignes de lui jusqu'à leurs retrouvailles, puis il monta à cheval et s'éloigna.

Romae, in Domo Publica, Id. Mart., prima vigilia

Rome, demeure du grand pontife, 15 mars,
premier tour de garde, sept heures du soir

Silius entra d'un pas hésitant, comme s'il pénétrait dans l'au-delà. Les montants de la porte étaient voilés de noir. Des pleurs et des gémissements s'échappaient de l'intérieur. Il traversa l'atrium et atteignit la salle des audiences où gisait le corps de César. Antistius l'avait fait laver et préparer. Forts de leur savoir, les nécrophores avaient donné à son visage la gravité de la mort.

Vêtue de noir, les yeux bouffis et les joues pâles, Calpurnia pleurait dans un coin. Elle avait été, elle aussi, vaincue par une mort qu'elle avait sentie approcher, presque s'annoncer.

Mais, comme Cassandre, elle n'avait été entendue ni des dieux ni des hommes.

Antistius garda le silence, bouleversé par l'expression de Silius. Il s'écarta et s'assit, tête basse, sur un tabouret, contre le

mur. Il serrait entre ses doigts le rouleau de parchemin d'Artémidore renfermant la liste complète des conjurés : il n'avait pas été ouvert, alors qu'il aurait suffi d'un instant pour qu'il sauve la vie de César. Le médecin avait conservé l'autre message, transmis en vain par son assistant, ainsi qu'une tablette de cire sur laquelle il avait consigné avec zèle la description de toutes les blessures du dictateur. Elles étaient multiples, et les coups profonds au nombre de vingt-trois.

Un seul était mortel.

Un coup au cœur.

Qui l'avait porté ? Qui avait brisé le cœur de Caius Julius Caesar ?

Ces pensées ne cessaient de tourbillonner dans son esprit. Insaisissables, indéfinissables, inutiles : « Si j'avais fait... Si j'avais dit... »

Au moins, il s'était habitué à la vision de cette dépouille, à l'idée que César était parti définitivement. Pas Silius. Silius le découvrait. Les traits intacts et préparés de son général paraient d'absurdité son silence, son immobilité. Il ne pouvait accepter ni croire que son bras ne se dresserait plus, que ses paupières ne se soulèveraient plus sur ses yeux emplis d'autorité flamboyante.

Il lui fallut l'accepter au prix d'une ultime et inéluctable violence. Alors ses larmes se mirent à couler.

Il demeura debout, immobile et en silence un long moment. Puis, l'air halluciné, il se raidit dans le salut militaire et lança d'une voix métallique :

« Centurion de première ligne Silius Salvidienus, deuxième centurie, troisième manipule, X^e Légion, salut, général ! »

Après quoi, il tourna les talons et s'éloigna.

Il aurait aimé sauter sur un cheval et filer au loin, dans un autre monde, traverser d'immenses plaines, porté par le vent comme une feuille desséchée par un long hiver. Or il s'immobilisa bientôt, incapable d'avancer. Il s'assit sur les marches qui donnaient sur la voie Sacrée. C'est de là qu'il vit deux silhouettes sortir de la maison des Vestales, sur sa droite. Il les connaissait bien, c'étaient celles de Marc Antoine et de

Calpurnius Piso, le beau-père de César. Que faisaient-ils à pareille heure à cet endroit ?

Ils stationnèrent un moment devant l'entrée. Bientôt, un esclave se présenta avec un âne tirant une charrette sur laquelle trônait un coffre. Ils se remirent alors en route et disparurent dans le noir.

Antistius, qui avait assisté à la scène aux côtés de Silius, expliqua : « Ils sont allés chercher le testament de César, conservé chez la grande vestale. Pison est son exécuteur testamentaire.

— Et Antoine ? En quoi cela le concerne-t-il ?

— Ce n'est pas l'héritage matériel qui intéresse Antoine, mais l'héritage politique. Brutus et Cassius se sont trompés. César a prouvé qu'un seul homme peut dominer le monde. Personne n'avait jamais montré les caractéristiques d'un pouvoir aussi illimité. D'autres voudront ce qu'il a eu. Nombreux sont ceux qui tenteront de lui succéder. La république est morte, de toute façon. »

Romae, in aedibus Antonii, Id. Mart., secunda vigilia
Rome, demeure d'Antoine, 15 mars, second tour de garde,
neuf heures du soir

Comme convenu, Antoine reçut Cassius, tandis que ses fils étaient tenus en otages au Capitole. Au même moment, Brutus dînait sur l'île Tibérine, dans le quartier général de Marcus Aemilius Lepidus. Tout avait été préparé dans les moindres détails.

Cassius, le vainqueur, était plus pâle que de coutume. Son visage émacié trahissait des nuits blanches et de sombres pensées.

Les deux hommes étaient allongés, face à face, dans le *triclinium*, séparés par deux tables dressées de manière austère : pain, œufs, fromages et légumes secs. Antoine avait choisi un vin dense à la couleur sanguine, il le versait lui-même à son invité avec un plaisir certain, sans en faire tomber une goutte.

Il commença : « César a été trop audacieux, et il a été puni. Je... comprends le sens de votre geste. Vous n'avez pas voulu frapper l'ami, le bienfaiteur, l'homme qui vous a sauvé la vie par magnanimité, mais le tyran, l'homme qui a transgressé la loi, qui a réduit la république à l'état d'un fantôme sans corps. Je vous comprends donc et je reconnais en vous des hommes d'honneur. »

Cassius hocha gravement la tête et esquissa un sourire énigmatique. Antoine poursuivit : « Mais je suis, pour ma part, incapable de séparer l'ami du tyran. Je suis un homme simple et vous devez tenter de me comprendre. César reste pour moi, avant tout, un ami. Ou plutôt, maintenant qu'il est mort, qu'il gît, froid et blanc comme le marbre de son sarcophage, seulement un ami.

— Chacun est ce qu'il est, affirma Cassius d'un ton glacial. Continue.

— Le sénat se réunira demain au temple de Tellus. La curie de Pompée est encore... en désordre.

— Continue, répéta Cassius qui maîtrisait son irritation.

— La situation doit retourner à la normale. Je proposerai une amnistie et vous vous verrez attribuer des charges de gouvernement dans les provinces. Si le sénat estime bon de vous rendre honneur, il sera libre de le faire. Qu'en penses-tu ?

— Ce sont des propositions judicieuses.

— Je n'ai qu'une seule exigence, en ce qui me concerne. »

Cassius posa sur lui un regard lourd de soupçons.

« Laissez-moi célébrer ses funérailles. Laissez-moi l'enterrer honorablement. Il a commis une erreur, c'est vrai, mais il a étendu démesurément la domination du peuple romain, il a déplacé les frontières de Rome jusqu'aux rives de l'océan et il était le grand pontife. De plus... il aimait Brutus. Il est mort. Suffit. Livrons-le au repos. La punition a été adaptée à son erreur. »

Antoine dévisagea Cassius, qui se mordait la lèvre inférieure.

« Te l'accorder n'est pas en mon pouvoir, finit-il par dire.

— Je le sais, mais tu peux persuader les tiens, et je suis certain que tu feras tout ton possible. Moi, j'ai fait mon devoir,

j'ai donné des preuves de ma bonne foi. Agissez donc en conséquence. Je ne demande rien d'autre. »

Cassius se leva et tourna les talons après avoir salué son hôte d'un signe de la tête. Les plats se trouvaient encore sur la table. Il n'y avait pas touché.

Portus Ostiae, Id. Mart., ad finem secundae vigiliae
Port d'Ostie, 15 mars, fin du deuxième tour de garde, minuit

Antoine arriva au port, escorté par deux gladiateurs qui se tinrent à distance.

La passerelle d'un bateau fut baissée et il s'y engagea. La mer inerte du bassin portuaire dégageait une odeur de décomposition qui lui donna la nausée. L'embarcation était sur le point de larguer les amarres. La reine s'enfuyait. Un monde s'émiettait.

Cléopâtre surgit de sa cabine, à la poupe.

Royale jusque dans cette situation, hautaine, gainée dans une robe de lin plissé et transparent, le front ceint d'un fin diadème en feuilles dorées, les bras nus, les lèvres rouges, les yeux étirés par le fard.

« Je te remercie d'être venu me dire au revoir. » Elle s'exprimait tout bas, mais sa voix était parfaitement audible dans le grand silence de la nuit.

Ils étaient seuls sur le pont, malgré le départ imminent.

« Où est-il maintenant ?

— Dans sa demeure, répondit Antoine. Veillé par ses amis.

— Ses amis ? César n'avait pas d'amis !

— Nous avons été surpris. Personne ne pouvait imaginer que cela se produirait ainsi.

— Mais tu as été prudent, comme je t'en avais prié. » Le ton de la reine avait des accents ironiques comme celui de tous les puissants qui se plaisent à avoir corrompu ou asservi quelqu'un.
« Que va-t-il se passer ?

— Les conjurés sont déjà en difficulté. Ils n'ont ni plan ni projet, ce sont des naïfs, des incapables. Je suis le consul survivant. J'ai convoqué le sénat demain et je les ai poussés à s'y

présenter. Ils seront réduits à l'impuissance avant que les cendres de César soient déposées dans l'urne. Il y aura un nouveau César, ma reine.

— Quand cela arrivera, viens me retrouver, Antoine. Tu auras tout ce que tu as toujours désiré. »

Elle tourna les talons et disparut, aussi légère qu'un rêve.

Antoine descendit à terre.

L'embarcation s'écarta du quai. Elle fut bientôt engloutie par l'obscurité. Un moment, on vit sa voile hissée sur le mât, flottant dans l'air sombre comme un fantôme.

Chapitre XXI

*Romae, in templo Telluris, a.d. XVII Kalendas Apriles,
hora secunda*

Rome, temple de Tellus, 16 mars, sept heures du matin

La séance, sous la présidence de Marc Antoine, consul en charge, débuta dans une atmosphère tendue et glaciale. Les traits étaient tirés, les regards pleins de rancune. Encore bouleversés, les césariens bouillaient d'indignation et de rage. Les conjurés et leurs amis affichaient une certaine vanité. Cicéron fut un des premiers à prendre la parole. Il était absent le jour de la conjuration, mais son nom avait été prononcé dans le désordre de l'attentat.

Il pouvait se targuer d'avoir déjoué autrefois la conjuration de Catilina, et, s'il ne comptait pas au nombre des conjurés, il ne voulait pas perdre l'occasion qu'ils lui offraient de jouer un rôle de premier plan.

Il s'exprima en orateur éprouvé. Alors qu'il avait proposé aux sénateurs un peu plus tôt de protéger César de leurs propres corps au cas où il serait menacé et fait approuver cette proposition par un sénatus-consulte, il chantait à présent les louanges des hommes qui l'avaient massacré à coups de poignard, célébrait le courage des tyrannicides qui avaient rendu sa liberté à la République, et sa dignité à sa suprême assemblée.

Le crime avait été perpétré à bon droit, le despote avait subi la punition que réservait la loi de l'État. Les conjurés devaient être lavés de l'accusation de crime pour la simple raison qu'ils avaient agi à leurs risques et périls pour le bien de tous. Il proposa donc de voter une amnistie générale, qui fut effectivement votée malgré les murmures de désapprobation. Mais il ne se montra pas satisfait pour autant. Après avoir échangé quelques murmures avec Cassius, il reprit : « Il faut

oublier au plus vite cette période funeste, ces ténèbres de la République. Que le corps du tyran soit enseveli de nuit par les siens au plus vite. Cette autorisation est accordée en signe de pitié pour un mort, rien de plus. »

Un bruissement parcourut les rangées.

Le tour des césariens était venu, et Munacius Plancus déclara : « La postérité établira si l'événement qui s'est produit à la curie de Pompée a été un acte de justice. Les amis de César le pleurent et vivent un jour de deuil amer, mais ils sont prêts à étouffer leurs sentiments pour éviter d'alimenter des haines et des vengeances sans fin. Je voudrais ici souligner le courage et la générosité du consul Marc Antoine, lequel, bouleversé par la mort d'un ami qu'il aimait profondément, n'a pas hésité à renoncer à la vengeance, à donner en otage ses propres fils afin que cessent les luttes et les affrontements, qu'on ne verse plus de sang romain, que le péril d'une nouvelle et désastreuse guerre civile soit conjuré. Je demande qu'on lui décrète un éloge solennel afin qu'il exprime sa pensée entre ces murs sacrés. »

La proposition de Plancus fut votée avec une large majorité, les sénateurs étant tous terrifiés par l'éventualité d'une nouvelle guerre civile. Antoine se plaça au centre de l'assemblée et commença :

« Pères conscrits ! Je vous remercie d'avoir reconnu mes efforts et mon application. J'ai voté moi-même en faveur de vos demandes et de l'amnistie pour Brutus, Cassius, Trebonius et leurs compagnons. Mais je ne peux accepter que César soit enseveli de nuit et en cachette comme un malfaiteur. S'il a commis des erreurs, ce fut en partie parce qu'il y a été contraint. Plus d'une fois il a tenté d'instaurer le dialogue, la négociation, et il s'est démené afin que le sang romain ne soit pas versé. »

Un murmure d'indignation s'éleva du groupe des partisans de Brutus, Cassius et Cicéron. Antoine aborda donc un autre sujet :

« Si vous refusez de le croire, comment pouvez-vous croire à ses exploits ? Il a déplacé les frontières de l'empire jusqu'aux vagues de l'océan qui délimite la Terre, il a dompté les Celtes et les Germains, a planté les aigles dans la terre de la lointaine Bretagne, qu'aucun Romain n'avait encore foulée. Il a vaincu à

Pharnace et a ajouté à notre domination le royaume du Pont. Il a fait approuver de nombreuses lois d'aide et de soutien au peuple, a enrichi le trésor public par d'énormes butins ravis sur les terres conquises, a promulgué des lois défendant les provinciaux et punissant les gouverneurs incapables ou corrompus. Pensez-vous que la tombe de l'auteur d'exploits aussi grandioses doive être un lieu caché et obscur, que ses funérailles doivent être secrètes ?

« Non, pères conscrits ! Vous devez l'autoriser, permettez-moi de célébrer ses funérailles et de lire en public son testament. Cela nous aidera au moins à comprendre si nous avons bien agi ou si les honneurs que je veux lui attribuer sont immérités. »

À ces mots, Cicéron se pencha vers Cassius. « Qu'est-ce que je vous avais dit ? Si vous lui permettez de célébrer ses funérailles et de lire son testament, votre action aura été inutile. Il faut absolument l'en empêcher ! »

Mais Brutus répondit, enflammé, tandis qu'Antoine poursuivait : « Non, Marcus Tullius. Antoine a toujours agi en homme de parole. Il nous a livré ses fils en otage, nous a libérés du siège du peuple au Capitole et a fait voter l'amnistie. Nous sommes des hommes d'honneur, nous devons nous conduire comme tels. Antoine est courageux, n'en faisons pas notre ennemi. Nous le persuaderons de s'unir à nous pour restaurer l'autorité de la république et la liberté des Romains. S'il avait de mauvaises intentions, il aurait déjà déchaîné sa légion cantonnée hors les murs. Il lui aurait été facile de nous balayer en l'espace de quelques heures. Il s'en est abstenu. Il nous demande juste l'autorisation de célébrer des funérailles, et nous devons la lui accorder. »

Brutus fut inébranlable, et comme son vote entraînerait celui de ses complices, Cicéron, furieux, siffla à son oreille : « Tu verras s'il s'agira seulement d'un enterrement ! »

La proposition fut approuvée.

La séance fut levée.

Romae, a.d. XVII Kal. Apr.-a.d. XIII Kal. Apr.

Rome, 16-20 mars

Antoine fit transporter au Champ de Mars le corps de César, qui fut déposé dans un sarcophage en ivoire couvert de draps de pourpre et d'or, près de la tombe de sa fille Julia, qu'il avait eue de sa deuxième épouse, Cornelia. Il ordonna qu'on bâtisse derrière un édicule en bois doré reproduisant le temple de Vénus Génitrix et qu'on expose à l'intérieur la toge qu'il arborait le jour des ides de mars de façon qu'on distingue les coups de poignard et les taches de sang.

Il déploya autour un manipule de légionnaires de la IX^e sur le pied de guerre pour éviter que quiconque ne s'en approche.

La procession commença devant le bûcher funèbre. Une file interminable d'hommes et de femmes du peuple, de vétérans, d'amis et même de sénateurs et de chevaliers. Certains y jetaient des objets précieux, d'autres une simple fleur. Nombreux étaient ceux qui pleuraient, tandis que d'autres contemplaient longuement la dépouille du plus grand des Romains.

Celle-ci demeura exposée pendant les trois jours suivants, puis la cérémonie débuta. Des magistrats portèrent sur l'épaule le sarcophage, escortés par des centaines de légionnaires en tenue de parade que menaient leurs officiers vêtus de capes rouges et coiffés de casques à crête, au son des buccins et des trompettes, au roulement des tambours. Devant, deux soldats brandissaient comme en triomphe la toge ensanglantée de César. Derrière, marchait Calpurnia, en larmes, soutenue par ses servantes.

L'émotion grandissait à chaque pas. Elle atteignit son comble quand une machine de théâtre fut placée devant le sarcophage. De ses engrenages monta une statue du corps nu de César réalisée en cire, sur laquelle les vingt-trois plaies sanglantes avaient été reproduites avec un réalisme impressionnant. Cela permettait à ceux qui ne pouvaient pas apercevoir la dépouille de contempler le corps massacré du défunt.

Le bûcher funèbre avait été dressé au Forum, sur une esplanade voisine du palais. Quand le sarcophage y fut déposé, un silence de plomb s'abattit sur la place bondée.

Un acteur déclama les vers d'un grand poète qui disaient :

*Je les ai épargnés
Pour qu'ils puissent me tuer !*

Ils suscitèrent une explosion de cris indignés qui redoublèrent lorsqu'un héraut lut le texte du sénatus-consulte par lequel les sénateurs juraient de défendre César au prix de leur vie. Hurlements et imprécations s'élevèrent de toutes parts.

Deux centurions apparurent alors : Publius Sextius, dit « le Bâton », et Silius Salvidienus, armés de pied en cap et munis d'une torche. Ils se placèrent des deux côtés du bûcher.

Antoine monta sur les Rostres et, d'un geste de la main, demanda le silence à la foule bouleversée, prête à se déchaîner. Brutus était tapi au fond de la place derrière les arbres de la fontaine de Juturne. En voyant au loin la grotesque image de César poignardé, il entendit une nouvelle fois les mots que celui-ci avait lancés au moment où lui-même plongeait son poignard dans son corps : « Toi aussi... » Il comprit au même instant ce que Cicéron avait voulu dire au cours de la séance dans le temple de Tellus et se rendit compte que tout était perdu, qu'une nouvelle et sanglante guerre civile éclaterait. La voix d'Antoine retentit dans le silence subit :

« Amis, citoyens, Romains ! Je suis venu ensevelir César ! »

Épilogue

Decius Scaurus et ses compagnons, emportés par la fureur de Publius Sextius et privés de leur guide, Mustela, avaient poursuivi leur mission sans parvenir à rejoindre le centurion qui s'était sauvé sur les sentiers parallèles de l'Apennin pour arriver, de toute façon, trop tard à son rendez-vous avec le destin. Trois jours après, ils trouvèrent le corps de leur chef, Sergius Quintilianus, mort dans son dernier combat.

Ils lui réservèrent d'humbles funérailles et brûlèrent le cadavre sur un bûcher de sarments, jetèrent dans le feu leurs armes en ultime hommage à sa mémoire.

Ils rapportèrent ses cendres à la villa et les enterrèrent avec celles de son fils au pied des cyprès séculaires afin qu'ils reposent, enfin réunis, dans le royaume des ombres.

FIN

Personnages

ANTISTIUS. C'est le médecin de César. Ce personnage s'inspire du médecin homonyme qui, d'après Suétone (*César*, 82), autopsia le corps du dictateur. Selon son témoignage, un seul des vingt-trois coups de poignard fut mortel, le deuxième.

ARTÉMIDORE DE CNIDE. Ce personnage s'inspire d'un grammairien qui a vraiment existé. Il fréquentait Brutus et certains de ses amis conjurés. Le jour des ides de mars, il remit à César un billet portant la liste des conjurés que celui-ci ne parvint pas à ouvrir en raison de la cohue. Le dictateur le tenait encore quand il fut assassiné.

ATTICUS TITUS POMPONIUS. Ami intime de Cicéron, il reçut le surnom d'Atticus (« d'Attique ») parce qu'il avait passé vingt années à Athènes pendant les guerres civiles opposant Marius et Sylla. Il n'entra jamais en politique et se consacra avec passion à l'étude, ce qui le protégea des violences des luttes civiles. Sa sympathie allait au parti pompéien et républicain, mais seulement sur le plan personnel. Il sortit ainsi indemne aussi bien des guerres entre triumvirs et césariens que de l'affrontement suivant entre Antoine et Octave. Ce fut un grand érudit, amateur de diverses disciplines et propriétaire d'une des plus importantes bibliothèques privées de Rome. Il dédia à son ami Cicéron un ouvrage qui célébrait son consulat et sa victoire sur la conjuration de Catilina. Il entretenait avec le même Cicéron une correspondance fournie qui est parvenue jusqu'à nous. Gravement malade, il se laissa mourir d'inanition en 32 av. J.-C., à l'âge de soixante-dix-huit ans.

BEBIUS CARBON. Personnage de fiction. Légionnaire en garnison dans une auberge servant de relais. Naïf et un peu prétentieux, exalté par sa rencontre avec le mythique centurion

primipile, Publius Sextius dit « le Bâton », il nourrit des ambitions qui le poussent à des excès de zèle nuisibles à Rufus au cours de sa mission.

CALPURNIA. Fille de Lucius Calpurnius Piso Caesoninus, elle fut l'épouse de César. Selon la description de Plutarque (*César*, 63), c'était une femme rationnelle et de caractère. La veille des ides, elle fit de terribles rêves prémonitoires à la suite desquels elle s'efforça de toutes les façons possibles de dissuader César de se rendre au sénat. Elle demeura toujours fidèle à la mémoire de son époux.

CANIDIUS. Personnage imaginaire. Responsable des domestiques de Brutus, il se distingue par son obéissance aveugle et par la perfidie avec laquelle il met en désordre la bibliothèque confiée à Artémidore.

CASSIUS DE PARME. Il participa à la conjuration d'une façon secondaire. En 42 av. J.- C., il se battit à Philippes aux côtés de Brutus avant de rejoindre Sextus Pompée puis de passer dans le camp d'Antoine. En 31 av. J.- C., après Actium, il se réfugia à Athènes où il fut éliminé par un tueur aux ordres, semble-t-il, d'Octave. Il fut probablement le dernier assassin de César à s'éteindre. Lettré de valeur, il fut cité par Horace dans les *Épîtres*, I, 4.

CICÉRON (MARCUS TULLIUS CICERO). Homme de grand prestige, célèbre orateur, il joua un rôle central en 63 av. J.- C. dans la répression de la conjuration de Catilina. Cantonné dès l'époque du premier triumvirat à un rôle politique de second plan, il avait soutenu sans grande conviction Pompée et réussi à obtenir ensuite le pardon de César. Au moment de la conjuration, il se montra prudent, sans doute parce qu'il ne se faisait pas d'illusions sur la capacité des conjurés à restaurer les vieilles institutions républicaines. Cette ambiguïté se manifesta par la suite, lorsqu'il rechercha la protection d'Octave ; toutefois, l'hostilité ouverte qu'il avait manifestée à l'égard d'Antoine, violemment attaqué dans ses *Philippiques*, lui fut

fatale. En 43 av. J.- C., il fut tué par les soldats d'Antoine. Sa tête et ses mains tranchées furent exposées sur les Rostres.

CLÉOPATRE VII. Unanimement considérée comme une femme pleine de charmes, elle eut également de remarquables qualités politiques ; ce fut la dernière reine d'Égypte. Fille de Ptolémée XII dit l'Aulète, elle aurait dû gouverner avec son frère et époux, Ptolémée XIII, mineur à cette époque. Le préfet royal Achillas (responsable de l'assassinat par trahison de Pompée), pour sauvegarder son pouvoir, l'obligea à se réfugier à Alexandrie, où elle devint la maîtresse de César. De leur liaison naquit Ptolémée César, dit Césarion, pour lequel Cléopâtre avait conçu un avenir plus que royal. Les ambitions effrénées de la reine furent toutefois balayées par l'assassinat de César. De retour en Égypte, elle trouva un nouveau et puissant protecteur en la personne d'Antoine, qu'elle épousa en 37 av. J.- C. La défaite navale d'Actium, contre Octave, en 31 av. J.- C., contraignit Antoine puis Cléopâtre au suicide, dramatiquement provoqué par une piqure d'aspic.

« LE DÉCHARGEUR ». Personnage inventé. Agent des césariens, grand connaisseur du territoire, il dissimule sous son aspect brutal intelligence et capacité de manœuvre. Toutefois, ni sa force ni son astuce ne l'arracheront aux tueurs de Mustela.

DECIMUS JUNIUS BRUTUS ALBINUS. Général et ami de César, qui le nomma parmi ses héritiers dans son testament. Ce fut un de ses officiers les plus courageux. Il se distingua dans diverses campagnes, jouant un rôle important dans le siège de Marseille en qualité de commandant de la flotte.

Il fut prêteur en 45 et en 44 av. J.- C. César l'avait désigné comme consul en 42. Il prit une part déterminante à la conjuration des ides de mars, persuadant César, troublé par les présages inquiétants de la nuit précédente et par l'opposition de Calpurnia, de se rendre au sénat où il fut poignardé. Après la guerre de Modène, l'année suivante, contre Antoine, et du fait de sa position insoutenable, il essaya de rejoindre Brutus et Cassius en Macédoine, mais fut assassiné pendant le trajet.

DECIUS SCAURUS. Personnage imaginaire. Vétéran de la X^e Légion, il a servi sous César avant de passer dans le camp des pompéiens sous les ordres de Sergius Quintilianus. Après avoir tenté en vain d'arrêter Publius Sextius, alors que tous les événements se sont accomplis, il rend les honneurs militaires à son vieux chef Quintilianus.

GAIUS CASCA SERVILIUS. Meurtrier de César. Frère de Publius qui se suicida lui aussi après la bataille de Philippi en 42 av. J.- C.

GAIUS CASSIUS LONGINUS. Représentant du courant le plus extrémiste de la conjuration, il en fut avec Brutus le cerveau. Il avait été questeur de Crassus en Orient, dans la guerre contre les Parthes (53 av. J.- C.), survivant à la défaite de Carrhes. Il fut ensuite pompéien, mais, comme nombre de ses semblables, se réconcilia avec César, obtenant la nomination de *praetor peregrinus* en 44. Après les ides, il reçut du sénat le gouvernement de la Syrie. Il se suicida à Philippi, en 42, certain d'être battu. Il était disciple de la philosophie épicurienne.

GAIUS TREBONIUS. Général, vétéran de la guerre des Gaules, il avait dirigé le siège de Marseille et mené la répression en Espagne contre les pompéiens. L'année précédant la conjuration, à Narbonne, il avait informé Antoine du complot : des entretiens gênants pour les deux hommes, étant donné qu'Antoine avait évidemment gardé le secret. Selon Cicéron et Plutarque, c'est lui qui retint Antoine à l'extérieur du sénat le jour des ides. Gouverneur d'Asie, il fut tué à Smyrne en janvier 43 av. J.- C. sur l'ordre de P. Cornelius Dolabella, proconsul de Syrie aligné sur les positions philo-antoniennes.

LÉPIDE (MARCUS AEMILIUS LEPIDUS). De famille illustre, il présenta en qualité de prêteur en 49 av. J.- C. la loi qui élevait César au rang de dictateur. Il fut consul en 46 et exerça la fonction de *magister equitum* en 45-44. Pendant un dîner chez

lui, avant les ides, au cours d'une conversation plutôt ambiguë (découlant peut-être d'un avertissement cryptique) sur le genre de mort à préférer, César prononça la définition curieusement prophétique de « mort inattendue ». Après la mort du dictateur, Lépide dîna avec Brutus sur les conseils d'Antoine, en une tentative de rapprochement. Au terme de la bataille de Modène, il appuya Antoine, s'entendant avec lui et Octave pour constituer le deuxième triumvirat. L'irrésistible ascension d'Octave le relégua dans le rôle prestigieux, mais secondaire, de grand pontife, charge qu'il avait obtenue après la mort de César.

LUCIUS MUNATIUS PLANCUS. Grand opportuniste, il sortit indemne de toutes les guerres civiles. Consul en 42 av. J.- C., année où il fonda Lyon, il fut l'ami de César. Aussitôt après la mort de celui-ci, il s'efforça de conjurer le risque d'une nouvelle guerre civile. Au cours des années suivantes, il soutint tantôt Antoine, tantôt Octave. C'est sur sa proposition que le sénat attribua à Octave, en 27 av. J.- C., le titre d'*Augustus*. Ce fut aussi un fin lettré.

MARC ANTOINE. Collègue de César au consulat en 44 av. J.- C. Il était né le 14 janvier 84 et, après une jeunesse débridée, se rangea avec César, à qui il était apparenté, participa à la guerre des Gaules et le rejoignit quand il franchit le Rubicon. Après la bataille de Munda, en mars 45, il aurait été approché par Gaius Trebonius qui lui aurait proposé de s'unir à la conjuration contre César. Pendant les Luperciales de février 44 av. J.- C., selon les témoignages unanimes des sources, il offrit la couronne de roi à César, qui la refusa. Son attitude apparaît ambiguë pendant la conjuration des ides de mars de 44. Trebonius le retint à l'extérieur du sénat pendant que les conjurés assassinaient César, lui sauvant de fait la vie. Considéré comme un homme impulsif, violent et débauché, il fit preuve au cours des heures qui suivirent la mort de César d'une habilité politique extraordinaire qui lui permit de renverser la situation en sa faveur en l'espace de quelques jours, obligeant les conjurés à adopter une position défensive. L'année suivante (avril 43), il déclencha la guerre de Modène contre Decimus

Brutus, qui gouvernait la Cisalpine. Battu, il rejoignit Lépide en Gaule et y organisa un sommet avec Octave qui conduisit au second triumvirat, à l'élimination de Cicéron, le pire de ses ennemis, puis à la défaite de Brutus et de Cassius à Philippi. Une fois Lépide sorti de scène, il partagea la domination de l'empire avec Octave, s'octroyant l'Orient et épousant Cléopâtre, reine d'Égypte. Battu à la bataille d'Actium, en Grèce, en septembre 31 av. J.-C., il tenta en vain de résister à Octave à Alexandrie et finit par se suicider.

MARCUS JUNIUS BRUTUS. Il appartenait à l'illustre *gens Junia*, dont le premier représentant avait été Lucius Junius Brutus, l'homme qui avait mis fin à la monarchie, à Rome, en 509 av. J.-C. Il était le fils de Servilia qui fut pendant de nombreuses années la maîtresse de César, ce qui alimenta la thèse selon laquelle il était peut-être le fils naturel du dictateur. Il grandit sous l'influence de Marcus Portius Cato, dit « Caton d'Utique », représentant des tendances les plus conservatrices de la société romaine, son oncle puis beau-père puisqu'il épousa sa fille Portia. De formation stoïcienne, il s'était rangé avec Pompée à Pharsale. S'il avait obtenu le pardon de César et s'il entretenait de bonnes relations avec lui, il constitua le point de repère idéal de la conjuration. Obligé de se réfugier en Orient, il se battit à Philippi en 42 av. J.-C., où il fut défait par les triumvirs. Il se suicida. Plutarque raconte (*Brutus*, 36) qu'un épouvantable fantôme lui rendit visite avant la bataille et lui prédit la défaite.

MUSTELA. Personnage inventé. Espion, agent des anti-césariens et tueur. Individu physiquement ingrat et dangereux, il correspond au surnom qu'on lui a donné. Téméraire et déterminé, il se bat contre le temps dans une compétition sans exclusion de coups avec le centurion Publius Sextius, dit « le Bâton », parvenant à ses fins, malgré sa défaite personnelle.

NEBULA. Personnage de fiction. Espion et mouchard. Le personnage le plus fuyant du roman au point de se confondre avec le décor dans lequel il se meut. Il n'a même pas de visage,

juste une voix. Pourtant son rôle est central : si ses renseignements étaient arrivés à temps, ils auraient pu sauver César.

PETRONIUS. Figure secondaire de la conjuration, à laquelle il se contenta de prêter son poignard, au point que les historiens n'ont retenu que son *nomen*. Il fut, semble-t-il, tué à Éphèse par Antoine en 41 av. J.- C.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS PISO CAESONINUS). Beau-père de César. Homme de rang consulaire, ce fut un fin intellectuel. C'est à sa demande que fut ouvert et lu le testament de César dans la demeure d'Antoine.

PONTIUS AQUIA LUCIUS. Tribun de la plèbe en 45 av. J.- C., il avait été le seul à ne pas se lever lors du passage du triomphe sur l'Espagne : vexé, César fit de lui un objet de moquerie pendant longtemps. Après les ides, il fut le lieutenant de Decimus Brutus. En 43 av. J.- C., il fut tué pendant le siège de Modène.

POPILIUS LAENAS. Vieux sénateur, c'était un ami de Cicéron dont il avait la confiance, comme en témoignent les lettres que celui-ci lui adressa. Plutarque et Appien attestent que, le jour des ides, il souhaita à Brutus et Cassius de mener à bien leur plan au plus vite, compte tenu des risques de fuites.

PORTIA. Épouse de Marcus Junius Brutus, c'était la fille de Marcus Portius Cato, dit « Caton d'Utique ». Fidèle aux idéaux conservateurs républicains, elle était selon Plutarque (*Brutus*, 13) une femme passionnée, amoureuse de son mari, orgueilleuse et intelligente. Elle fut au courant de la conjuration.

PTOLÉMÉE CÉSAR. Fils de César et de Cléopâtre. Au retour de sa mère en Égypte, après la mort de César, il fut associé au royaume. Après la bataille d'Actium et le suicide d'Antoine et de Cléopâtre, il fut éliminé sur les ordres d'Octave.

PTOLÉMÉE XIII. Fils de Ptolémée XII dit l'Aulète, il fut nominalement roi d'Égypte de 51 à 47 av. J.- C. Époux de sa sœur Cléopâtre, selon la tradition égyptienne, il aurait dû partager avec elle le royaume. Les intrigues des courtisans, dont le tristement célèbre Achillas, qui avait tué par trahison Pompée (réfugié en Égypte après la défaite de Pharsale), provoquèrent la célèbre « guerre alexandrine », dans laquelle il s'opposa à César et Cléopâtre, devenue entre-temps la maîtresse du Romain. Il mourut noyé dans le Nil pendant un affrontement, laissant ainsi à Cléopâtre les rênes du pays.

PUBLIUS CASCA SERVILIUS. Il était présent à la fête des Lupercales où il avait adopté une attitude ambiguë. Il fut le premier à frapper César à la gorge. Il se suicida après la défaite de Philippes, en 42 av. J.- C.

PUBLIUS SEXTIUS DIT « LE BÂTON » (BACULUS). Centurion primipile fidèle à César. Le personnage est librement inspiré d'un centurion ayant réellement existé, Sextius Publius Baculus, dont les entreprises furent si héroïques que César les relata dans trois passages de son *De bello Gallico*. Dans le premier (II, 25), Baculus, couvert de blessures, résiste valeureusement à l'attaque des Nerviens qui écrasent la XII^e Légion ; dans le deuxième, Sextius, qui fait partie du conseil de guerre en tant que le centurion le plus gradé de toute la légion, s'entretient avec le légat de la XII^e, Galba, et le tribun militaire, Volusenus, afin de repousser une attaque au campement d'hiver (III, 5) ; enfin, dans le troisième (VI, 38), alors qu'il guérit de ses blessures, il repousse un assaut des ennemis sur le point de pénétrer dans le campement. Il manifeste un courage et une fidélité presque surhumains à l'égard de son général, affrontant toutes sortes d'épreuves pour son salut sans s'épargner ni hésiter.

PULLUS. Personnage inventé. Fils de personne, il a été élevé par l'armée et a grandi en effectuant des petits métiers et en prêtant de modestes services, n'excellant que dans un seul domaine, la course. Son énergie inépuisable, qui lui permet de

courir des nuits et des jours entiers, aussi léger qu'une plume, surtout dans des lieux escarpés et inaccessibles, sera précieuse pour le sauvetage de ses amis Vibius et Rufus.

QUINTUS LIGARIUS. Il est célèbre pour avoir été défendu par Cicéron dans *Pro Quinto Ligario* contre l'accusation de trahison envers César. On ignore comment il mourut, ce qui est le cas aussi d'autres conjurés de moindre importance, mais Suétone (*César*, 89) affirme que ceux-ci ne survécurent pas plus de trois ans à César et qu'aucun ne périt de mort naturelle.

RUBRIUS RUGA. Un des assassins de César. Il fut certainement une figure de second plan dans la conjuration, puisqu'on ne sait pas ce qu'il devint. Les circonstances de sa mort sont inconnues.

RUFUS. Personnage de fiction. Ce jeune homme roux, comme l'indique son nom (*rufus* signifie « rouge », « roux », en latin), appartient au corps des éclaireurs. Son cœur est tiraillé entre l'héritage de ses ancêtres celtes et son âme romaine. Il mène avec son ami Vibius une course contre le temps pour transmettre à Rome de précieux renseignements concernant la conjuration.

SERGIUS QUINTILIANUS. Personnage inventé. Pompéien, rescapé de Pharsale, où il a perdu son fils. Homme d'une pièce, poussé par un délire de vengeance, il s'emploie à intercepter les messages qui pourraient révéler à Rome l'existence d'une conjuration. Il est tué par le centurion Publius Sextius au terme d'un affrontement furieux, sans exclusion de coups.

SERVILIA. Demi-sœur de Marcus Portius Cato, dit Caton « d'Utique ». Dotée d'une forte personnalité, elle fut pendant des années la maîtresse de César : Suétone (*César*, 50) affirme qu'il l'aima plus qu'aucune autre femme au point de lui offrir, à l'occasion de son premier consulat (59 av. J.- C.), une perle d'une valeur de six millions de sesterces. Elle eut Marcus Junius Brutus d'un premier mariage avec Marcus Brutus, et trois filles

d'un second avec Decimus Junius Silanus. Par une ironie du sort, une de ses filles épousa Marcus Aemilius Lepidus et une autre Cassius Longinus, un des assassins de César.

SILIUS SALVIDIENUS. Personnage de fiction. Centurion de la X^e Légion, aide de camp de César, il flaire les dangers auxquels celui-ci s'expose et tente de rassembler des renseignements lui permettant de le mettre en garde avec l'aide du médecin Antistius. Il finit pas soupçonner Antoine et découvre fortuitement ses liens ambigus avec Cléopâtre. Surpris, il ne sera libéré qu'après le meurtre de César et choisi avec Publius Sextius pour rendre les derniers honneurs militaires au dictateur lors d'une cérémonie funèbre au Champ de Mars.

SURA. Personnage de fiction. Guide de montagne, peu bavard, distant, de prime abord ambigu, il conduit Sextius lors d'une angoissante chevauchée nocturne à travers les sinistres forêts de l'Apennin.

TILLIUS CIMBRUS LUCIUS. D'abord partisan de César, il était en 44 av. J.- C. propréteur de la Bithynie et du Pont. Il prend part à la conjuration : le jour des ides, c'est lui qui donna le signal du massacre en saisissant César par la toge sous prétexte de lui demander pardon pour son frère en exil. Au terme de plusieurs vicissitudes, il rejoignit Cassius à Philippes où il mourut.

TIRON (MARCUS TULLIUS TIRO). Secrétaire de Cicéron. Ancien esclave, il était devenu l'un des plus étroits collaborateurs de l'orateur. Lettré raffiné, il fut l'éditeur de plusieurs ouvrages de Cicéron ; il est passé à l'histoire comme l'inventeur d'un système de sténographie. Il survécut à son ancien maître et mourut presque centenaire dans un domaine lui appartenant près de Pozzuoli.

TITUS SPURINNA. Haruspice qui, d'après Suétone, incita César à se garder d'un péril censé se produire aux ides de mars. Le jour fatal, raillé par César qui affirmait que les ides de mars

étaient arrivées, il avait répliqué qu'elles étaient certes terminées, mais pas encore passées.

VIBIUS. Personnage de fiction. Comme son ami Rufus, il appartient au corps des éclaireurs ; d'origine apulienne, il a les cheveux sombres, les yeux noirs. Vibius et Rufus, unis par une franche camaraderie, incarnent la simplicité et le courage des peuples italiques.

Principaux lieux de Rome

DOMUS PUBLICA. Résidence du grand pontife, elle se dressait non loin de la *Regia*, ainsi nommée car on considérait que les rois de Rome y avaient habité. C'est à la *Regia* qu'avaient lieu les fonctions sacerdotales.

VOIE SACRÉE. La rue qui menait de la *Velia*, résidence du *rex sacrorum*, à la *Regia*. Elle se poursuivait ensuite jusqu'au temple de Saturne où elle s'unissait au Clivus Capitolinus.

VICUS IUGARIUS. Rue venant du Tibre qui débouchait dans le Forum en passant par le temple de Saturne et la basilique julienne.

LA MAISON DES VESTALES. Résidence des vierges vestales et de la grande vestale, qui surveillaient le feu sacré dans le temple circulaire de Vesta. Elle était située entre la voie Sacrée et la via Nova qui courait au pied du Palatin.

TEMPLE DE SATURNE. C'était, avec le temple de Jupiter Capitolin, le plus ancien temple de Rome. Commencé dans l'ère des rois, il fut inauguré au début du V^e siècle av. J.- C. Il fut complètement reconstruit par Munatius Plancus trois ans après la mort de César.

PRISON TULLIANUM (PAR LA SUITE MAMERTINE). La plus ancienne prison de Rome, creusée sur les flancs suborientaux de la colline du Capitole. Elle hébergea Tiberius Gracchus, Lentulus et Cethegus – compagnons de Catilina –, Vercingétorix, Jugurtha, roi de Numidie, et, selon la tradition chrétienne, l'apôtre Pierre.

TEMPLE DE JUPITER OPTIMUS MAXIMUS (CAPITOLE). Peut-être le plus ancien sanctuaire de Rome, il se dressait sur le Capitole et fut construit sous le règne des rois Tarquins, consacré à la triade capitoline (Jupiter, Junon, Minerve). Il subit plusieurs incendies, restaurations et rénovations. Son plan original devait ressembler à celui d'un temple étrusque avec une estrade en tuf, une partie supérieure en maçonnerie et un toit en bois avec des ornements en terre cuite polychrome.

CHAMP DE MARS. Quartier au nord-ouest de la ville, à l'extérieur du territoire métropolitain, il tire son nom de sa consécration à Mars depuis l'époque des rois de Rome. Cultivé au début, il fut peu à peu urbanisé. Pompée y fit construire un théâtre et la curie dans laquelle Jules César fut assassiné.

FORUM. Le Forum était le cœur politique, économique et religieux de la ville, il renfermait les plus anciens vestiges de ses origines. Cette ancienne région marécageuse fut bonifiée par les Tarquins avec la construction du premier égout de la ville, la *Cloaca Maxima*, qui permit de le paver et donc de le transformer en un quartier destiné aux assemblées populaires. Sur le Forum donnaient les grandes basiliques, la Curie du sénat, la *Regia*, la maison des Vestales et les Rostres, c'est-à-dire la grande tribune où parlaient les orateurs.

CURIE DE POMPÉE. Siège provisoire du sénat. La curie de Pompée fut un des grands ouvrages monumentaux bâtis au Champ de Mars. Elle faisait partie d'un énorme ensemble élevé en 55 av. J.- C., qui comprenait un temple, un théâtre et un gigantesque quadriportique s'achevant par la curie où se tint la séance du sénat des ides de mars de l'année 44 av. J.- C. En face se dressaient les quatre temples républicains dont on voit aujourd'hui les restes au Largo di Torre Argentina.

ÎLE TIBÉRINE. Cette île alluviale sur le Tibre était reliée à la terre ferme par deux ponts, le Cestius et le Fabricius. Au I^{er} siècle av. J.- C., on lui donna la forme d'un navire selon un effet monumental et scénographique extraordinaire. En 290 av.

J.- C., on y construisit un temple dédié à Esculape, dieu de la médecine, à la suite d'une épidémie de peste. L'île fut une des raisons de l'établissement primitif de Rome car elle permettait de guérir de la rive nord du Tibre à la rive sud en reliant ainsi le nord avec le sud de la péninsule.

VILLA DE CÉSAR. On ignore où elle se trouvait exactement, mais on suppose dans l'actuel Trastevere en direction d'Ostie. Il y avait là un parc regorgeant d'arbres, de statues et de nymphées, où se dressait la villa qui hébergeait Cléopâtre. La villa d'Antoine ne devait pas être très distante, probablement sur le Janicule.

PONT FABRICIUS. Construit en 62 av. J.- C., c'est le pont en maçonnerie le plus ancien de Rome. Il relie aujourd'hui encore la rive gauche du Tibre à l'île Tibérine.

TEMPLE DE DIANE. Il y avait plusieurs temples de Diane à Rome. Le plus ancien se dressait sur l'Aventin. Celui où, dans le roman, a lieu la rencontre de César et de Servilia se situe dans le quartier du cirque Flaminius au Champ de Mars.

PORT D'OSTIE. L'établissement, né probablement au IV^e siècle av. J.- C., aurait été fondé selon la tradition par Ancus Martius. C'était le comptoir de Rome et son port. Les marchandises y arrivaient de toute la Méditerranée à bord d'immenses navires, avant d'être distribuées sur des embarcations plus petites qui remontaient le Tibre jusqu'à la ville, où elles étaient entreposées le long du fleuve.

TEMPLE DE PORTUNUS. Il est encore visible sur la droite de la via del Teatro di Marcello, avant d'atteindre Santa Maria in Cosmedin. Comme l'indique son nom, il était consacré au dieu des ports.

TEMPLE DE VÉNUS GÉNITRIX. Bâti par Jules César dans son forum, ce sanctuaire était consacré à la mythique aïeule de la *gens Iulia*, qui se considérait comme descendante de Iule, le fils

d'Énée, à son tour fils de Vénus. Sa valeur en termes de propagande était évidente : César était le nouveau père de la patrie de même qu'Énée l'avait été de cette aïeule.

Note

Ce livre raconte une histoire vraie et connue à travers la date où se consuma son dramatique épilogue : les ides de mars, c'est-à-dire le 15 mars 44 av. J.- C.

Ce jour-là, César, le plus grand des Romains, fut assassiné. On a longuement débattu de sa mort, des événements énigmatiques et difficilement explicables qui l'accompagnèrent, tout comme des motivations des conjurés. Pour la société civile, le problème se posait à l'époque ainsi qu'il se pose aujourd'hui : doit-on préférer la liberté à la sécurité et la paix ?

Il y avait eu de multiples et sanglantes guerres civiles, une longue période de chaos politique et institutionnel. César se présentait comme l'homme qui rétablirait la concorde, la paix, la stabilité de gouvernement, mais en échange la société devait accepter une limitation de ses libertés civiles. Les conjurés le tuèrent « à bon droit ». L'action s'estimait vertueuse car elle abattait la tyrannie ; mieux, elle déjouait les projets redoutés de retour à la monarchie.

Elle fut, quoi qu'il en soit, inutile. La classe dirigeante de l'époque fut privée de ses meilleurs représentants sans qu'on puisse éviter une nouvelle saison de féroces guerres civiles ni empêcher l'affirmation du pouvoir monocratique impérial.

Affronter une telle période historique dans une œuvre littéraire peut apparaître réducteur et l'est certainement en partie.

Toutefois la lecture émotive d'événements aussi dramatiques permet de revisiter de l'intérieur une époque et un moment crucial de l'histoire de l'Occident, de revivre les passions qui l'animèrent, les conflits qui le déchirèrent, de connaître les personnages qui en furent les acteurs principaux et secondaires dans les nuances imaginaires de leurs caractères, dans leurs contradictions intimes.

L'histoire, en effet, a toujours été mue par des passions telles que la haine, l'amour, l'avidité, le désir de pouvoir, les frustrations et les déceptions, la soif de vengeance, le fanatisme, plus que par une réflexion rationnelle, la méditation philosophique, les considérations de caractère éthique.

Ce drame, qui inspira le génie de Shakespeare, respire la violence, le pathos, et représente un de ces enchevêtrements de forces contraires qui en font un événement majeur, un de ces passages où le fleuve de l'histoire se jette dans un entonnoir en bouillonnant et en balayant tous les obstacles avec la force chaotique que les Grecs nommaient ἀνάγκη, « nécessité », « inéluctabilité ». Rien ni personne ne peut le maîtriser tant qu'il n'a pas retrouvé les espaces et les amplitudes qui lui permettent de couler en paix.

L'histoire de César est le miroir de la grandeur et de la misère du pouvoir et de ses illusions. À la fin, le corps d'un homme gît, sans vie, transpercé par vingt-trois coups de poignard, tandis que les vainqueurs sont déjà défaits et condamnés, l'histoire suivant un parcours étranger aux projets, rêves et désirs humains, un parcours en grande partie mystérieux.

*

Le choix littéraire de ce roman concentre l'action dans les huit derniers jours précédant les ides de mars et met en scène aussi bien des personnages célèbres ayant réellement existé que des personnages inventés.

Le voyage de Cisalpine à Rome de Publius Sextius et de ses poursuivants aborde des lieux qu'attestent les itinéraires antiques, tels que la *Tabula Peutingeriana*, ainsi que des étapes aux noms imaginaires. Le *cursus publicus*, c'est-à-dire le système postal de l'empire, fut institué par Auguste, et il n'existait donc pas à l'époque de César, mais on suppose qu'il y avait des structures de base, comme les auberges et les relais (*mansiones*).

En ce qui concerne les indications toponymiques en latin, j'ai observé le critère suivant : les noms de ville suivis par un nom

plus précis sont rendus par diverses expressions de locatif, par exemple *Romae, in Domo Publica* (Rome, demeure du grand pontife). En revanche, les noms propres d'auberges, de tavernes, de relais ou d'indications sont au nominatif afin de reproduire l'enseigne qui les caractérise.

Quant à la correspondance de Cicéron et d'Atticus qui apparaît dans le roman, elle est le fruit de mon imagination.

V. M.

Remerciements

Je remercie tous mes amis et collègues qui m'ont généreusement offert conseils et assistance. En particulier Valerio Veltroni, qui m'a poussé à entreprendre cette aventure.